

BESMA
Lahouri

ZIDANE

UNE VIE SECRÈTE

DOCUMENT

Zidane,
une vie secrète

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

CARLA, UNE VIE SECRÈTE
N° 9781

BESMA
LAHOURI

Zidane, une vie secrète

DOCUMENT



Avant-propos

Sortie le 24 février, cette vie secrète de Zidane a été un grand succès auprès du public. Un grand merci aux dizaines de milliers de Français qui se sont passionnés pour cette biographie non autorisée. « La première bio qui n'est pas cire-pompes » comme l'a qualifiée Eugène Saccomano : l'hommage de cet amoureux du football est le plus beau compliment qu'on pouvait faire à cet ouvrage.

Mieux encore, cette enquête, la première du genre, sur l'icône Zidane a permis de libérer la parole. Ainsi du footballeur Gérôme Rothen au journaliste David Garcia, nombreux sont ceux qui osent aujourd'hui s'attaquer au milieu si fermé du football. Une chose impossible il y a quelques mois encore.

Loin des partis pris et des règlements de compte, cette vie secrète aurait pu s'appeler « Dans la peau de Zidane ». Tant l'auteur s'est attelée à décortiquer l'incroyable machine Zizou.

« Il est parfois moins admirable d'user de son pouvoir que de se retenir d'en user. »

Henry de Montherlant
(*La Reine morte*)

Prologue

C'est un personnage sacré, un dieu vivant, une légende mondiale. Écrire un livre sur lui relève presque du blasphème. Depuis longtemps, Zinedine Zidane ne fait plus partie du commun des mortels. Il a trop fait rêver. Zizou est de ces stars qui bercent le sommeil des enfants et enchantent la vie des adultes. Chercher à savoir qui il est, ce qu'il fait, c'est un peu comme soulever la longue robe du père Noël, critiquer un bienfaiteur de l'humanité, ou s'intéresser de près à son meilleur ami. Cela ne se fait pas. Interdit. Prohibé. Nombre de ses proches réagissent avec effroi à l'idée qu'on puisse enquêter sur lui. Pourquoi tant de secrets ?

Zinedine Zidane lui-même estime qu'il devrait rester à l'abri de toute biographie. Le 12 janvier 2008, dans la bible du sport, *L'Équipe Magazine*, il s'offusque qu'on puisse lui faire l'honneur d'écrire à son sujet : « J'ai entendu dire qu'une biographie se préparait sur moi. Une bio, je n'avais pas envie d'en faire une. Je préférais faire un DVD par moi-même, ne pas laisser les autres parler sur moi. Je ne voulais pas contribuer à un bouquin, de manière épisodique, sans y être associé. » Quelques semaines plus tôt, le premier quotidien sportif français s'est déjà fait l'écho de ce projet de livre, révélant à quel point Zidane était en colère à l'idée d'imaginer

qu'un journaliste puisse suivre son parcours sans lui avoir au préalable demandé la permission. Impossible, à ses yeux, d'imaginer que sa biographie puisse être entreprise par quelqu'un qui n'est pas un fidèle, un fan, un adorateur. On l'adule ou on se tait.

Il faut dire que l'ancien capitaine des Bleus, personnalité préférée des Français, a du génie sur le terrain mais aussi du talent quand il s'agit de protéger sa légende. Si, affectueusement, des millions de fans l'appellent Zizou, comme s'il faisait partie de la famille, ils sont loin de soupçonner la puissance de ses réseaux. En décembre 2007, son agent, Alain Migliaccio[1], conseille par exemple à l'auteur de ces lignes de mettre fin à son enquête. Que lui propose-t-il en échange ? De rencontrer le grand homme... pour une simple interview. Ah, la belle affaire ! Et pourquoi pas un autographe, à encadrer et accrocher au-dessus du lit, histoire de récompenser l'arrêt de la rédaction d'un ouvrage ?

Zidane a pris soin de tout verrouiller. L'ancien intendant des Bleus Henri Émile[2], une sorte de super-nounou en somme, qui a partagé la vie de l'équipe nationale jusqu'en 2004, explique qu'il n'est pas question pour lui de parler, puisque Zizou le lui a « formellement interdit ». Un ex-coéquipier comme Vikash Dhorasoo[3], encensé par la presse pour son courage et sa liberté de parole et dont les mauvaises relations avec Zizou sont pourtant connues du milieu, nous assène de son côté avec verdeur : « Rien à branler de ton bouquin, je parle

1. Entretien avec l'auteur, 20 décembre 2007.
2. Entretien avec l'auteur, décembre 2006.
3. Entretien avec l'auteur, février 2008.

pas. » La plupart de ses autres coéquipiers font preuve d'une semblable réticence : « S'il n'est pas d'accord, on ne parle pas. » Même Guy Alba, le président de l'association ELA que parraine Zidane et donc à l'affût de la moindre médiatisation, préfère se taire, « par pudeur ». De son côté, le président de l'Agence française de lutte contre le dopage, Pierre Bordry[1], demande à lire le manuscrit en échange d'un entretien. Et pourquoi l'auteur ne devrait-il pas en plus solliciter une autorisation avec un tampon officiel ?

Quand nous disons que la rédaction de cet ouvrage n'est pas allée sans difficultés, nous ne plaisantons pas. Ainsi, le dimanche 30 mars 2008, vers 20 heures, des cambrioleurs fracassent la porte pourtant blindée du domicile de l'éditeur de cette biographie. Ils emportent notamment un ordinateur contenant des documents, dont une version encore inaboutie du livre que vous venez d'ouvrir. Il n'y a rien de grave, puisque le manuscrit a été enregistré dans deux autres ordinateurs, de manière plus complète d'ailleurs. Au début, les policiers suivent une autre piste. Mais, cinq jours après le premier vol, l'appartement de l'une des deux autres personnes à détenir un exemplaire du manuscrit, une amie, est à son tour victime d'un vol avec effraction. Les enquêteurs de la police judiciaire parisienne, ne croyant pas à un hasard, décident d'interroger l'auteur de ces lignes. Une fois n'est pas coutume, les circonstances de la rédaction d'une biographie se retrouvent sur procès-verbal avant même parution. L'avenir dira peut-être s'il ne s'agissait que d'une très malheureuse coïncidence ou si quelqu'un a voulu se renseigner

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

sur le contenu d'un travail qui faisait beaucoup parler de lui bien avant d'atteindre le public.

Il faut dire que cette enquête, justement, nécessita une belle débauche d'énergie. En charge de la communication de multinationales et de grands patrons, Jacques Bungert[1], qui veille sur l'image de Zidane, n'accepte de rencontrer l'auteur qu'après plus de vingt demandes d'entretiens. Finalement, il se contentera d'une question : « Quel intérêt d'écrire un livre sur Zidane ? » Oui, tiens, quelle singulière idée de s'intéresser à l'un des êtres humains les plus connus de la planète ? Hormis l'imagerie d'Épinal, que sait-on de la vie de cette icône du foot sacrée idole mondiale ? Adulé par les foules, celui qui règne en maître dans le cœur des Français depuis des années est au final, paradoxalement, l'un des hommes les plus secrets du pays.

Pour la première fois depuis la naissance de ce mythe planétaire, cette biographie lève le voile sur les mystères d'un sportif devenu le héros de plusieurs générations. Elle aura nécessité plus d'un an et demi d'investigation à travers la France, les Pays-Bas, l'Espagne, l'Italie et l'Algérie, exigé des centaines d'heures d'entretiens avec les acteurs directs et indirects de cette incroyable épopée qu'est devenue, au fil des années, la vie de Zizou. Grands patrons, entraîneurs, anciens coéquipiers, amis d'enfance, parents, journalistes, médecins, professionnels du football, politiques, leurs témoignages dessinent le portrait inédit d'un joueur au talent exceptionnel et à la personnalité hors normes, tout à la fois séducteur et caractériel, subtil et violent, généreux et manipulateur.

---

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

PREMIÈRE PARTIE

LE COUP DE TÊTE

1

L'aveu

Alger, 11 décembre 2006. L'Algérie est en ébullition. Zizou, l'enfant du pays, la star du football, revient enfin dans la patrie de ses parents après vingt ans d'absence. Villages ripolinés pour l'occasion, posters à l'effigie de la star accrochés sur les immeubles, fleurs aux balcons, kyrielle de gendarmes pour ouvrir la route, ministres au garde-à-vous... Rien n'est trop beau pour le plus grand joueur du monde, reçu comme un chef d'État. Abdelaziz Bouteflika a d'ailleurs affrété un appareil présidentiel pour faire venir le héros. Celui-ci a fait le voyage avec ses parents. Seul son frère Noureddine, qui a la phobie de l'avion, a pris le bateau. À l'arrivée, une foule en liesse et des ministres en tenue d'apparat attendent les Zidane sur le tarmac de l'aéroport Houari-Boumediène d'Alger. Un cortège de voitures escorte ensuite la petite troupe, accueillie en grande pompe à quelques kilomètres de la capitale, à Zéralda. C'est dans cette station balnéaire, très courue par la bourgeoisie algéroise, qu'est située la résidence d'été présidentielle où sont accueillis tous les hôtes de marque du pays. Invité par les autorités à prendre ses quartiers dans la somptueuse demeure, le champion s'y installe

pour les cinq jours de son périple. Un séjour de haut dignitaire, avec toutes les prérogatives inhérentes au statut, y compris la présence de goûteurs, chargés de s'assurer que les plats présentés au héros sont comestibles. Un traitement digne d'un chef d'État américain.

Au milieu de ce périple de cinq jours, une soirée est organisée à Zéralda avec les siens. L'ancien capitaine des Bleus est maladivement pudique, mais, une fois n'est pas coutume, il semble heureux d'être là. Simplement vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, il accueille à bras ouverts les élus qui, triés sur le volet, réussissent à franchir l'impressionnant dispositif de sécurité. Assis dans le salon richement décoré, le champion, entouré de son clan, apparaît détendu. Son père, Smaïl, modeste ouvrier à la retraite, a l'air de vivre un rêve éveillé : celui qui quitta son hameau en Kabylie en septembre 1953 pour tenter sa chance de l'autre côté de la Méditerranée assiste à la marche triomphale de son fils prodigue. Pour la première fois, il constate en direct l'aura phénoménale de son petit dernier. Tout pomponné dans son complet gris, rehaussé pour l'occasion d'une cravate à pois jaunes, Smaïl Zidane n'en croit pas ses yeux. Quelques jours plus tôt, le patriarche Zidane, attablé dans un café de la gare de Lyon, expliquait de sa voix basse, colorée d'un léger accent marseillais : « Nous avons accepté l'invitation du président Bouteflika car on ne refuse pas l'hospitalité. Prions pour que tout se passe pour le mieux[1]. » Depuis, il n'a pas lâché son fils d'une semelle, se tenant toujours à sa gauche et le couvant de regards inquiets. Sans doute a-t-il été impressionné par le comité d'accueil. Mais cet

1. Entretien avec l'auteur, 2 décembre 2006.

homme pudique et discret n'en a rien montré, affichant, de réception officielle en visite au pas de charge, le même sourire mesuré, observant le même silence, attendant toujours qu'on vienne le chercher, même quand, écrasé par la foule comme à Bougie, les portes se referment sur lui. À ses côtés, Malika, sa femme, affiche la même retenue. Pour elle non plus, pourtant, ce voyage n'est pas anodin. « Je m'adapte à tout. J'ai l'impression de ne jamais avoir quitté l'Algérie et, pourtant, je n'y étais pas revenue depuis dix-sept ans. Et comme le fils voulait que je l'accompagne, alors je suis venue. Mais ça me fait très mal de voir tous ces enfants démunis... Il faudrait une main magique, malheureusement nous n'avons pas ce pouvoir[1] », nous murmure-t-elle. À quoi peut-elle bien penser, assise sept heures durant à la table du président Bouteflika, lors de cet interminable déjeuner au palais présidentiel ? Au menu : filet de poisson et méchoui de mouton, le tout arrosé de jus de citron et de limonade. Plus tard, Malika commentera ainsi ce déjeuner présidentiel : « Le repas était très agréable. Le président Bouteflika ? Je l'ai trouvé très simple et très bon... communicant. » Impassible, la maman de Zizou, mais pas dupe. Il tarde surtout à Malika de retrouver sa vie « normale ».

À Bougie, la capitale de la Basse-Kabylie, personne n'a remarqué la présence de Smaïl Zidane lors de la visite du centre hospitalier de la ville : bousculé par les fans qui se précipitaient dans le sillage de sa star de fils, il a laissé passer la foule, seul dans son coin. Mais, s'il semble un peu dépassé par les événements, sa fierté est bien réelle. Noureddine, son fils, l'alter ego de Zinedine, discret

1. Entretien avec l'auteur, 14 décembre 2006.

et pourtant indispensable, est toujours là. Ne laissant rien paraître de ses émotions, sa seule présence suffit à rassurer le clan.

Et puis il y a Akbou, un cousin de Zidane. Ce pharmacien d'à peine quarante ans est l'un des rares à avoir gardé contact avec les Zidane de Marseille. Ce matin de décembre 2006, vêtu de son costume des grandes occasions, il n'a pas hésité à faire les trois heures de route qui séparent la Kabylie de la capitale. Le fils aîné d'Akbou, un adolescent, réclame depuis des années de serrer la main du génie du ballon rond. Enfin, le jour est venu. À la fin de cette étrange soirée familiale, Akbou prend sur lui d'aborder le sujet qui brûle les lèvres d'une partie de l'assemblée. Il évoque « ce coup de tête, typiquement de chez nous[1] ». Le coup de tête auquel il fait référence, c'est celui auquel une bonne partie de l'humanité a assisté presque en direct. C'était le 9 juillet 2006, le soir d'une finale de Coupe du monde entre la France et l'Italie. Il restait quelques minutes à jouer à la fin des prolongations, quand le capitaine des Bleus a brusquement enfoncé le haut de son crâne dans la poitrine d'un défenseur italien, Marco Materazzi. Depuis, à part les journalistes, personne, ou presque, n'a osé évoquer le sujet en présence du joueur. Cinq mois plus tard, ce soir à Zéralda, en Algérie, Akbou profite de l'occasion pour expliquer à son cousin qu'il a bien fait d'agir ainsi. Ici, rappelle-t-il, « on défend la famille quitte à en mourir ». Avec ces belles paroles, Akbou entend mettre du baume au cœur de Zidane. Il lui prodigue même une accolade pudique pour exprimer sa fierté. Le « nif », ce fameux orgueil algérien, est une valeur fondamentale.

1. Entretien avec l'auteur, 14 décembre 2006.

Stupeur. Zizou semble désemparé. Avec une pointe d'agacement, la star rétorque : « Ne dis jamais que j'ai bien fait de lui mettre une tête, à Materazzi. Ça n'était pas bien et je le regrette. » Silence. Certes, le sportif s'est déjà excusé, mais seulement auprès des « enfants du monde entier » qui l'ont regardé. Jamais encore, il n'a exprimé ses remords pour le geste en lui-même. Akbou reste sans voix, médusé par cette réaction contraire à celle escomptée. Peut-être pressent-il, à cet instant, l'ampleur du drame qu'a vécu Zidane. S'il avait su... Akbou réalise que cet aveu confessé à la tribu, à ces gens tellement éloignés de sa « cour » habituelle, est un honneur. L'idole médiatique internationale a réservé sa confidence la plus sincère à un cousin éloigné, vivant au « bled », loin de la planète des stars. Enfin, cet aveu révèle à une partie de la famille à quel point le mutisme princier de Zidane l'a enfermé dans la pire des prisons. La liberté suprême d'un Zizou ombrageux déclarant, quelques mois plus tôt sur Canal+, une semaine après le coup de tête : « Je ne peux pas regretter mon geste... Le coupable, c'est celui qui provoque », n'était qu'un faux-semblant. En reprenant la route, Akbou se sent finalement plus proche de son cousin de France. Le Zizou-Christ adulé par les foules n'est donc qu'un homme, rien qu'un homme.

Peu après, à 300 kilomètres de la capitale, dans le douar d'Aguemoun, en Kabylie, la liesse des habitants est à son comble. C'est dans ce petit village accroché aux collines et planté de figuiers, le berceau de sa famille où il compte encore une centaine de cousins, neveux et parents éloignés, que Zidane a choisi de terminer son voyage. Parents, voisins, curieux, tous se sont mis sur leur trente et un pour accueillir le fils prodige. Quelques mois

après la finale maudite de la Coupe du monde, tous font bloc pour soutenir l'enfant du pays, plus exactement le descendant du pays. En ce jour tant entendu, ils veulent eux aussi lui expliquer leur fierté d'avoir sauvé l'honneur de la famille en assénant ce coup de tête à « l'Italien ». Ici, où le temps semble a l'air de s'être arrêté, où l'électricité se montre capricieuse, où les routes ne sont plus goudronnées depuis des années, on le comprend mieux que personne. Ou croit le comprendre. Car, jamais révélée jusqu'à présent, la confidence faite quelques jours plus tôt au cousin Akbou éclaire d'un jour nouveau les incroyables plaidoiries publiques mondiales déclamées à l'époque pour sauver le soldat Zidane. Ici, dans le pays de ses ancêtres, Zizou, porte-parole malgré lui de tous les humiliés de la terre, dément tout, se repent. Il ne veut plus entendre les uns et les autres lui répéter qu'il a eu raison.

2

Le match le plus long

Certes, le coup de tête ne fut qu'un drame sportif. Mais il le fut à l'échelle mondiale. Le 9 juillet 2006, il est 19 h 15 à l'horloge de l'Olympiastadion de Berlin quand Zidane entre dans l'arène du monumental stade construit pour accueillir les Jeux olympiques de 1936. En ce lieu, le Noir américain Jesse Owens entra dans la légende en remportant quatre médailles sous le nez d'Adolf Hitler. Soixante-dix ans plus tard, les applaudissements crépitent avec la même ferveur avant la finale suprême qui opposera la France et l'Italie. La foule est émue par l'adieu programmé du capitaine de l'équipe nationale française. Zidane s'échauffe sur le terrain, le visage concentré. Dans les gradins, les supporters disparaissent sous les banderoles « Allez Zizou ». Il y a là la cohorte des anonymes, mais aussi quelques célébrités : le prince Albert de Monaco, la fille de l'ancien président américain Bill Clinton, Chelsea. On remarque aussi le réalisateur Spike Lee, le basketteur Tony Parker, les chanteurs Jamiroquai ou Nâdiya.

Quand la moitié du stade entonne *La Marseillaise*, les onze joueurs ne cillent pas, figés dans

une immobilité impressionnante. C'est à croire qu'ils devinent que la dernière manche de la compétition mondiale va prendre des airs de tragédie grecque. À 20 heures, l'arbitre siffle le début du match, à l'issue duquel un seul homme brandira devant des millions d'êtres humains le trophée tant rêvé, 3 kilos d'or 18 carats reposant sur une couronne de malachite : le joueur comblé sera soit Zinedine Zidane, soit Fabio Cannavaro, le capitaine de l'équipe italienne.

Sur le terrain, les joueurs vont vite en besogne. Fébriles, tendus, ils paraissent décidés à se montrer virils. Dès la première minute de jeu, Thierry Henry est visé. Fracassé au sol par Cannavaro, le joueur se retrouve sans connaissance. Le médecin le presse de questions : « Titi, on est où ? », en lui examinant le blanc des yeux. Mais comment oublier que nous sommes en finale ? Thierry Henry à peine relevé, le ballet continue. Vite, très vite. Dès la septième minute, le défenseur italien Marco Materazzi tacle Florent Malouda. L'arbitre siffle un penalty en faveur des Bleus. Devant leurs écrans de télévision, les spectateurs français vibrent d'optimisme. En Italie, les supporters de la Squadra azzura retiennent leur souffle. Certains se cachent derrière leur main. Ne pas voir. Dans le stade, le silence est assourdissant.

Zidane s'avance dans la surface de réparation. Face au gardien italien, il est d'un calme olympien. Soudain, surprise, le capitaine offre à ses fans une panenka divine. La panenka est cette petite pichenette, cette frappe piquée exécutée en touchant légèrement le ballon, qui arrive en plein milieu du but, pour retomber lentement derrière la ligne, passant au-dessus de la tête du gardien. Voilà le pauvre Gianluigi Buffon, l'un des plus grands gardiens

de but au monde, ridiculisé devant deux milliards de téléspectateurs. Un moment hors du temps. But ? Oui, non ? La balle a effleuré la ligne puis est ressortie des cages. L'arbitre arrive en courant, Zidane lève la main pour réclamer son officialisation. Le but est accordé. Cette panenka, Domenech ne la pardonnera jamais. On ne met pas en danger une équipe pour forger sa propre gloire. Avec un « geste fou », selon les propres termes de Fabien Barthez, qui mime l'action à l'autre bout du stade. « Quel panache ! » répliquent en chœur tous les commentateurs sportifs de la Terre. Qu'importe. Ce but offre définitivement au numéro 10 le statut d'un véritable héros de l'antiquité.

Les Italiens sont touchés mais pas atteints. Ils se font de plus en plus pressants. Le rouleau compresseur azzura est terrible. À la dix-neuvième minute, un corner d'Andrea Pirlo donne l'occasion à Materazzi de se venger : du haut de son 1 mètre 93, il se paie le luxe de prendre appui sur le géant Patrick Vieira avec sa main et… de marquer de la tête. But !!!!!!!!!! La première mi-temps se soldera sur ce score nul.

Après la reprise, à la soixante-dix-huitième minute de jeu, l'Italien Fabio Cannavaro déboîte l'épaule de Zidane. Un signe de Dieu ! Le médecin de l'équipe de France accourt sur le terrain et supplie Zidane de sortir : c'est une occasion de partir en héros sous les applaudissements de la foule. La mission serait plus que remplie… Mais l'orgueilleux refuse ce clin d'œil du destin. Souffrant, suant, le numéro 10 français préfère continuer à se battre. D'autant que, bientôt, ce sont les prolongations qui commencent. À la cent quatrième minute, un ballon frappé de la tête mais arrêté par Gigi Buffon marque la fin de la baraka du capitaine français.

Zidane pousse un hurlement. Lui qui voulait tant refaire la finale de 1998 et rééditer son doublé de la tête semble soudain abandonné des dieux. Ce que tout le monde ignore, c'est que Domenech prévoit de sortir Zidane quelques minutes avant la fin du match pour lui offrir une véritable *standing ovation*. L'entraîneur, celui que Zizou nommait avec mépris « l'autre », rêvait d'offrir le plus bel adieu au numéro 10.

Le voilà fatigué, affaibli, à bout de nerfs. Dans le camp d'en face, Marco Materazzi est déjà un héros : son équipe lui doit le premier but italien. Est-ce cette assurance crâne qui exaspère tant notre capitaine d'équipe ? Ce qui est sûr, c'est qu'à ce moment du match Marco Materazzi, simple défenseur, ne s'est encore jamais approché de Zidane. Contrairement à ce que dira Zizou plus tard, le défenseur italien ne l'a pas harcelé. Seul le Calabrais Gennaro Gattuso, surnommé le Diable rouge, l'a marqué à la culotte durant ces cent sept minutes de match. Mais ce n'est pas Gattuso qui va recevoir un violent coup de tête. C'est Materazzi. Est-ce parce que celui-ci vient de lui tirer le maillot ? Est-ce parce qu'il l'a insulté ? « Va te faire enculer ! Donne-le à ta pute de sœur, ton maillot. Pédé ! Pédé de Zidane[1] ! » aurait-il lancé, après que Zidane lui a demandé avec ironie : « Si vraiment tu veux mon maillot, je te le donnerai après. » Or, pour un joueur qui a usé autant de crampons sur les pelouses des plus grands stades du monde, ces insanités que d'aucuns prêtent à l'Italien ne sont que peccadilles de cour de récréation. D'autant que Materazzi et Zidane se sont

1. Ce sont les propos mêmes confirmés par Materazzi dans un entretien au magazine *TV Sorrisi e canzoni*, le 18 août 2007.

déjà chamaillés sur une pelouse par le passé, lors d'un match de championnat italien à l'issue duquel, pas rancuniers, ils ont... échangé leurs maillots ! Ce soir de finale, il est 21 h 47 quand le coup de tête part. À la hauteur du thorax. En onze secondes, l'Italien est à terre, et Zidane s'éloigne déjà, le regard vide.

Le plus ahurissant, c'est que les deux milliards de téléspectateurs n'ont rien vu. Aucune caméra n'a saisi le coup de boule en direct. Perché, en tribune, un photographe, un seul, assiste à la scène. Son nom ? John MacDougall. Chargé par l'AFP de couvrir la finale, John est distrait. Trop loin du terrain, exceptionnellement muni d'une grosse optique, un 800 sigma – au lieu de son 600 habituel –, son regard est attiré 40 mètres plus bas par un geste qu'il pense anodin : « Zidane parlait à Materazzi en se triturant le maillot. J'ai vu qu'il y avait embrouille. Et quand Zidane a commencé à s'en aller, j'ai cru que l'incident était clos, j'aurais donc pu détourner le regard. Mais soudain, en quelques secondes, je l'ai vu faire demi-tour. Et donner un coup de tête à Materazzi, son poing serré. C'était violent et totalement imprévisible. Je n'ai appuyé qu'une seule fois sur le déclencheur, et non pas en rafale comme d'habitude. Autour de moi, mes confrères n'avaient rien vu. Cela a duré trois secondes. J'étais choqué par la violence de ce geste[1]. » Sa photo fera le tour du monde. Mais, sur le moment, les commentateurs, faute d'images, tardent à réaliser ce qui vient de se produire. Et pour cause : l'arbitre n'a rien vu non plus et, par conséquent, ne siffle pas d'arrêt du jeu. Le match continue, comme si de rien n'était... Les observateurs s'agitent,

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

s'interrogent : sur le terrain, Materazzi est au sol, en train de se tordre de douleur. Le goal Buffon, lui, sort de sa cage en éructant. L'action se poursuivant du côté français, il interpelle ses coéquipiers et l'arbitre, à l'autre bout du terrain. Une caméra saisit les yeux remplis d'effroi de David Trezeguet. Tous les regards se tournent alors vers l'attaquant : a-t-il fait quelque chose ? Vu quelque chose ? Le goaleador a l'air d'un coupable. Dans les tribunes, Jean-François Lamour, le ministre des Sports, pressent l'incident. Jacques Chirac, inquiet, s'agite et le presse de se renseigner.

Zidane, lui, a l'air d'un enfant qui a commis une énorme bêtise et espère passer inaperçu. Il cherche le regard de sa famille, pour vérifier s'ils ont vu la scène. Justement, dans la tribune officielle, un photographe people a repéré Véronique Zidane. Arrivée en retard, juste après le début du match, elle est, comme les autres membres de sa famille, placée près du poteau du corner gauche. Debout, vêtue d'un chemisier bigarré et d'un jean clair, elle serre les poings comme l'a fait Zizou quelques secondes plus tôt. À sa gauche, son beau-frère Noureddine, en polo noir frappé d'un écusson en or, retient par les épaules Enzo, le fils aîné des Zidane. La famille ne semble pas vraiment réaliser ce qui s'est passé : stupeur, incrédulité, leurs corps et leurs visages paraissent dire : « Non, il y a une erreur. » Nous sommes à la cent neuvième minute. À quelques mètres en dessous sur le terrain, Alou Diarra, Claude Makelele et Lilian Thuram parlent avec l'arbitre, Horacio Elizondo. Ils veulent s'expliquer, raconter, se défendre. Pendant ce temps-là, Robert Duverne, le préparateur physique, continue de vociférer et demande à Wiltord de jouer cette maudite balle.

Enfin, alors que l'on s'achemine tout droit vers des prolongations, l'arbitre siffle l'arrêt du jeu. À la cent dixième minute. Mais le flottement continue. Que faire ? Qui punir ? L'arbitre de touche, Dario Garcia, n'a rien vu. Finalement, c'est le réalisateur allemand Wolfgang Straub qui, en projetant sur les écrans de l'arbitre de touche le coup de tête filmé par sa caméra, une des vingt-huit utilisées durant ce Mondial, met fin à la confusion. Ironie du sort : quelques instants auparavant, il filmait Thierry Henry, le rival déclaré de Zizou, sur le point de sortir. Ainsi, lors d'un match, chaque objectif suit un joueur durant quinze minutes. Titi sorti, sa caméra s'est portée sur Zidane seulement une minute avant le coup de tête. Décidant ainsi du sort du numéro 10. Le juge de touche espagnol, Luis Medina Cantalejo, qui regarde les images, prévient l'arbitre Elizondo et jure sur l'honneur avoir vu la scène. Quand Elizondo convoque Zidane et brandit le carton rouge sous les yeux de deux milliards de téléspectateurs, c'est le choc. Zizou qui, toute sa vie, a « refusé de balancer quiconque » ne répond pas à l'arbitre qui lui demande : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Tout juste consent-il à murmurer : « Le rouge, je le mérite, rassurez-vous, mais vous n'avez rien vu avant ? » Frustrés, en colère, certains des joueurs, comme le milieu de terrain défensif Alou Diarra, essaient de parlementer. L'arbitre refuse de donner des explications sur le carton rouge. Même l'équipe italienne semble effondrée. Buffon dépose un baiser sur la tempe de Zidane. Ses coéquipiers français, têtes baissées, lui forment un passage. Le champion du monde donne le brassard de capitaine à Willy Sagnol, lequel le confie à son tour à Fabien Barthez. Le capitaine déchu, les larmes aux yeux, déserte le terrain à quelques minutes du coup de

sifflet final. Dans les gradins, Laurent Blanc, un ancien Bleu, sait le sentiment d'impuissance qu'on éprouve à ne plus faire partie de l'équipe à un tel moment. Lui aussi expulsé lors du Mondial 1998, ce qui le priva de la finale, il connaît l'horreur d'abandonner les siens.

Mais Zidane ne rate pas seulement une finale, il rate aussi, et surtout, une sortie qu'il prévoyait autrement moins piteuse. Il la voyait même grandiose... Ainsi, il rêvait de marquer un deuxième but, une autre panenka, comme il le confiera au président de la Fédération française de foot, Jean-Pierre Escalette. Et puis il y a le tee-shirt qu'il porte ce jour-là, en secret : un blanc caché sous son maillot de numéro 10, qu'il a endossé lors de chaque match éliminatoire depuis le début de la Coupe du monde, au cas où ce serait le dernier. Dessus, il a fait inscrire des remerciements pour exprimer sa gratitude à son public, à sa famille, à tous ceux qui ont cru en lui depuis le début de sa carrière. Pour fêter sa retraite et dire adieu au terrain, il comptait le dévoiler à la Terre entière, l'exhiber pendant un tour d'honneur qui marquerait les esprits. Un baroud d'honneur programmé pour être inoubliable.

Las ! Personne ne saura la reconnaissance qu'il veut exprimer. Zidane se dirige vers la sortie, passe à 2 mètres de la Coupe du monde, posée sur son socle. Bientôt, des bras vont la soulever, l'embrasser, l'enlacer. Le trophée est sur la gauche du joueur, si près qu'il pourrait presque le toucher. Debout, Raymond Domenech, livide, costume bleu marine, chemise blanche et cravate sombre, applaudit. Quoi ? Qui ? Zizou n'a pas un regard pour le trophée en or. Il avance de quelques mètres, déroule lentement le long bandeau blanc, un strip

comme on le nomme, qui lui ceint le poignet et le pouce – comme si sa vie en dépendait – et s'engouffre vers le tunnel qui mène aux vestiaires. Un chemin de croix. Les spectateurs n'en reviennent pas. Dans un silence de plomb juste perturbé par le bruit des crampons de ses chaussures Predator sur le sol, ils voient Zidane descendre la soixantaine de marches. À cet instant, le joueur quitte le terrain. Pour toujours.

3

Les secrets du vestiaire

Quelques minutes plus tard, alors que ses coéquipiers jettent leurs dernières forces sur la pelouse dans l'espoir de gagner tout de même cette finale, Zidane est prostré dans un vestiaire lugubre. Alors que le règlement de l'UEFA stipule que la salle doit être « spacieuse, bien éclairée et propre », le joueur se morfond dans une pièce carrelée minuscule. Deux hommes l'ont suivi dans cet espace réduit : Pierre Repellini[1], chargé de l'intendance des Bleus, en costume Smalto, et Joffrey Martin, le kinésithérapeute de l'équipe, vêtu d'un survêtement. Mais Zidane souhaite rester seul. Et le leur fait savoir. L'intendant et le kiné quittent le vestiaire et s'installent à côté, dans les petits boxes qui leur sont attribués. À quoi pense le capitaine ? Dépassé par la portée de son geste, il s'est muré dans le silence. Plus tard, incapable d'exorciser ce souvenir, Zidane repassera en boucle le DVD du match dans sa villa madrilène, attendant que ses quatre fils soient couchés pour se « refaire le match » encore et encore. Mais, pour le moment, il ne peut que se réfugier dans son for intérieur. Le temps semble s'être arrêté.

1. Entretien avec l'auteur, février 2008.

Sur le terrain, en revanche, la partie continue. Pour ne pas ennuyer Zizou, de l'autre côté de la cloison, Repellini et Martin allument une télévision en réglant le son au minimum. La partie de tirs au but va bientôt commencer. Dans les vestiaires, les deux hommes retiennent leur souffle. Le gardien français, Fabien Barthez, refuse de prendre connaissance de la liste des tireurs italiens. Plus tard, il confiera qu'il préférait ne pas savoir, pour ne pas se mettre la pression : « Je ne voulais m'en prendre qu'à moi-même… si par malheur… » De leur côté, l'entraîneur Raymond Domenech et Pierre Mankowski, son adjoint, s'interrogent pendant une dizaine de minutes sur le choix des buteurs français. Qui doit tirer ? La veille, seuls le défenseur Éric Abidal et l'attaquant David Trezeguet se sont portés candidats en cas de tirs aux buts. La foule attend dans l'angoisse… Cinq gladiateurs sont finalement désignés. Reclus dans son sous-sol, Zizou continue de garder le silence, ne prenant pas la peine de savoir ce qui se passe dans le stade. Il y a une télévision dans le vestiaire, mais il ne l'allume pas. Sous son crâne, la tempête est trop forte.

À l'extérieur, les joueurs français se dirigent vers les buts. Après Pirlo, qui a marqué, c'est au tour de Wiltord. Le score est de 1 partout. Quand David Trezeguet s'avance, Buffon est inquiet. Les deux hommes jouent ensemble depuis six ans en club, à la Juve. C'est peut-être pour surprendre ce gardien qui le connaît si bien que Trezeguet décide de changer sa façon de tirer en visant en haut, à gauche. Hélas, la balle heurte la barre transversale. Dans les gradins, le père du jeune joueur a les larmes aux yeux. Comme le reste de la famille, que personne n'ose regarder. La chance de David Trezeguet, si l'on peut dire, c'est le coup de tête du célèbre

numéro 10, qui balaiera cette énorme « bévue ». Zidane, lui, n'entend pas les clameurs de la foule. Pierre Repellini n'ose pas aller le voir : « Dans de telles circonstances, on n'a pas besoin de parler, ni de faire de grands discours. Plus on est transparent, mieux c'est pour tout le monde[1]. » Il ignore si Zizou a vu les larmes de Trezeguet qui s'essuie le visage sur son maillot blanc et le désespoir de Patrick Vieira. Alors que le joueur est toujours prostré dans le vestiaire, Repellini hésite sur la suite des événements. Intendant des Bleus et membre de la Fédération française de football, il doit s'occuper de l'équipe et assister à la remise des médailles. Ainsi lui faut-il remonter à la surface. Mais il souhaite que Zizou l'accompagne. Il pousse la porte du vestiaire et pose la question. Peine perdue, Zizou refuse. Le joueur déchu n'a pas la force de venir chercher une médaille de perdant.

Repellini décide de laisser Zidane au sous-sol. C'est Momo, le responsable de la sécurité des Bleus, un Français d'origine algérienne lui aussi marseillais, qui prend le relais auprès du numéro 10. Zidane attend donc le retour de ses coéquipiers en compagnie de Momo et du kiné. Ni l'un ni l'autre n'osent lui dévoiler le score final : nul besoin de l'achever. Il sait simplement que l'équipe de France, celle qui le considérait comme un sauveur, a perdu. Par sa faute.

Vingt-sept minutes après l'expulsion de Zidane, l'Italie est championne du monde. Sur le terrain, les Bleus sont hagards. Fabien Barthez, le premier, monte sur le podium pour recevoir sa médaille. Raymond Domenech ferme la marche. C'est au tour des Italiens de se voir remettre le trophée. Seul

1. Entretien avec l'auteur, février 2008.

Thierry Henry, ainsi que cinq remplaçants et l'entraîneur restent pour applaudir les vainqueurs. Dans l'histoire de la Coupe du monde, cette défection des perdants constitue une première : aucune équipe n'a jamais refusé d'assister à la prise de trophée par l'équipe gagnante. Pire encore : les Bleus ne respectent pas le protocole de la FIFA en n'acceptant pas de poser pour la photo comme il est d'usage pour les vice-champions du monde. Domenech tente bien un « prenez d'abord la photo avant de partir », personne ne l'écoute. Ils regagnent les vestiaires en ordre dispersé, vers 22 h 30. Zidane a revêtu un survêtement Adidas. Son costume de ville bleu foncé est accroché à la porte de son casier. Désormais, il connaît le score final. À cet instant, seul Lilian Thuram a le cran de lui demander des explications. Il veut savoir si Materazzi a tenu des propos racistes. Zidane répond que non. Dhorasoo, qui a entrepris de filmer la Coupe du monde avec sa petite caméra portable (ses images deviendront un film, *Substitute*), enregistre la scène, jusqu'à ce qu'un joueur le somme d'arrêter[1].

Si Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, est interdit de vestiaires depuis le début de la finale, Jacques Chirac, lui, est attendu par une équipe de France accablée. Quand il arrive, le président prend Zizou à part et lui parle dix longues minutes. Ce que le chef de l'État veut savoir avant tout, c'est si l'ancien capitaine des Bleus viendra déjeuner à l'Élysée le lendemain, comme convenu. Très vite, le ministre des Sports Jean-François Lamour sonne l'heure du départ pour la délégation officielle. Aux regards fermés des joueurs, aux pieds de Zizou qui trépignent, l'ancien champion

1. *L'Équipe Magazine*, 26 décembre 2006.

olympique a compris qu'il est temps de les laisser entre eux.

À huis clos, Zizou voudrait prendre la parole, seul face aux joueurs, assommés par la défaite. Il prie les membres du staff de s'éclipser. Raymond Domenech aimerait ajouter quelque chose. En attendant, Zidane se jette à l'eau : « Voilà, je voulais vous dire que je suis désolé. » Il explique du bout des lèvres qu'il regrette d'avoir laissé tomber ses camarades alors que la devise du groupe était, depuis le début des entraînements, « Vaincre ensemble, mourir ensemble », comme l'avait affirmé Makelele. Quand Raymond Domenech prend la parole à son tour, ses premiers mots sont pour Zizou, l'ancien capitaine. Devant les joueurs, l'entraîneur tient à... remercier Zinedine Zidane. Le costume à peine froissé, la gorge nouée face à ses troupes, l'entraîneur exprime sa gratitude pour ce que Zidane a apporté aux Bleus durant cette Coupe du monde. Un discours d'une minute. « Il a réagi de manière impulsive, raconte un proche de l'entraîneur. Il n'avait pas envie de voir Zizou quitter le foot ainsi. L'ambiance était dure. Certains joueurs pleuraient de rage. D'autres étaient anéantis. Il a compris que, s'il ne faisait rien, Zidane quitterait les Bleus la tête basse[1]. »

Décidément, Raymond Domenech, du début à la fin de cette aventure, aura été surprenant. Au fond de lui, l'entraîneur en a gros sur le cœur. Certains des joueurs attendaient que le coach évoque le coup de tête, mais rien. Quelques secondes plus tard, il se met à applaudir le capitaine. Seul. Léger flottement puis Patrick Vieira tape des mains doucement. Et soudain, c'est le tonnerre d'applaudis-

1. Entretien anonyme avec l'auteur, juin 2008.

sements. Certains avaient la chair de poule. Tous les joueurs lui rendent hommage. Certains, tel Jean-Alain Boumsong[1], vont jusqu'à lui demander de signer leur maillot. Les mains démentent parfois les tripes. L'ancien capitaine des Bleus paraît lui-même surpris d'échapper aussi facilement aux reproches de ses coéquipiers. De fait, personne, alors, n'ose reparler à Zidane de son forfait. Personne, en dehors de Lilian Thuram, ne lui pose la question qui brûle toutes les lèvres : « Pourquoi ? Pourquoi un tel geste ? Qu'est-ce que Materazzi t'a dit pour déclencher une telle réaction ? » Ni son entraîneur ni ses coéquipiers. Même Christophe Dugarry, le vrai pote, le fidèle compagnon des fêtes nocturnes. Aujourd'hui, il concède ne jamais avoir osé l'interroger. Plus étrange encore : ni Noureddine, ni Farid, ses frères les plus proches, n'oseront jamais le questionner sur ce qui s'est vraiment passé.

Il est presque minuit. Nul n'imagine, parmi les derniers spectateurs qui quittent l'Olympiastadion, qu'il règne, au sous-sol, comme une ambiance de réveillon. C'est à peine si certains joueurs aperçoivent, en sortant des vestiaires, Materazzi, qui passe, une chaîne stéréo sous le bras, sans un regard pour eux. Tous regagnent le Westin Grand Hôtel de Berlin, où les attendent les familles. Par superstition, aucune fête n'a été prévue en cas de victoire. Mais un goût étrange et amer est dans toutes les bouches. Personne ne semble vraiment réaliser que le monde entier n'attend qu'une chose : savoir ce qui s'est passé dans la tête de Zizou. Certains s'attardent au bar de l'hôtel, mais la plupart rejoignent leur chambre. Zizou, lui, brille par son absence.

---

1. *L'Équipe Magazine*, décembre 2006.

Depuis la fin du match, le téléphone de Zizou ne cesse de sonner. Mais le joueur le plus célèbre du monde ne répond plus. Même Alain Migliaccio, son agent de longue date et homme clé de la PME Zidane, ne sait pas où il se trouve. En réalité, il quitte le stade en compagnie de ses deux frères, Noureddine et Farid, venus le chercher à la sortie. Ensemble, ils vont manger un morceau dans un modeste restaurant. À table, Noureddine et Farid se gardent de demander à leur frère de s'expliquer, se contentant d'essayer de le réconforter. En vain. À une heure du matin, le trio est de retour à l'hôtel Westin. Abattu, Zidane s'enferme dans sa chambre avec sa femme. Christophe Dugarry, l'ancien coéquipier de 1998, l'ami de toujours, lui laisse un message sur son téléphone portable : « Je suis avec toi, je pense à toi[1]. » Zidane ne répond pas.

À des milliers de kilomètres de là, dans son fief natal d'Aguemoun, en Algérie, un homme devine le séisme intérieur qui ravage le joueur. Madjid, le seul frère de la famille à ne pas être à Berlin ce soir, a regardé le match dans un café en compagnie de tous les hommes du hameau. Il a fumé cigarette sur cigarette, jusqu'au moment fatidique : quand, sur l'écran, son petit frère a commis l'irréparable, son visage émacié s'est décomposé. Aussitôt, il s'est levé et a quitté le bar. Quelques heures plus tard, il annonce, lugubre : « Ziz va s'enfermer dans un mutisme qui peut durer longtemps[2]. »

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.
2. *Le Parisien*, 11 juillet 2006.

4

Chronique d'un geste annoncé

Quelle est la clé de ce geste aberrant ? Il ne faut pas compter sur Zinedine Zidane pour en révéler la raison. Si ses coéquipiers, qui, au fond, ne lui pardonneront jamais son geste, ne l'interrogent pas, ce n'est pas seulement parce qu'ils n'osent pas, mais parce qu'ils devinent. Ils savent que l'histoire était en partie écrite d'avance, tant ils avaient décelé les signes précurseurs d'une fatalité.

Pour comprendre, il convient de remonter quelques semaines avant la Coupe du monde. Nous sommes au début de l'été 2006. Zidane s'apprête à fêter ses 34 ans, le 23 juin. Dans le milieu du football, c'est un âge canonique. Les mauvaises langues prétendent que le joueur est usé par les blessures à répétition, fatigué après une dernière saison calamiteuse au Real Madrid... En un mot, qu'il est trop vieux. L'ancien international Bernard Lacombe estime que Zizou est « en fin de parcours », qu'il « ralentit les Bleus[1] ». La presse espagnole, pourtant en admiration devant « le phénomène », ne l'épargne guère plus. « Nous allons mettre Zidane à la retraite », clame même en une le quotidien

1. *L'Équipe Magazine*, 2006.

sportif espagnol *Marca*, avant de promettre que « le coq gaulois va se faire déplumer[1] ». Ce ne sont pas seulement des commérages de journalistes. La maigreur inhabituelle du joueur frappe, au point d'inquiéter sa famille et ses amis. « Il m'a fait penser au cycliste Lance Armstrong durant le Tour de France », se souvient Stéphane Mandard, journaliste au *Monde*[2]. Sur le terrain, ses performances n'ont rien d'encourageant. Lors de ses derniers matchs sous les couleurs du Real, les rares fois où il a joué il n'a pas marqué. Celui qui, en 2005, était revenu en sauveur des Bleus n'est plus que l'ombre de lui-même.

Le reste de l'équipe, la plus âgée de la Coupe du monde, ne vaut guère mieux. Les Bleus, entraînés par un Domenech contesté, ont certes passé le stade des qualifications, mais sans briller, c'est le moins que l'on puisse dire. Personne ne croit en eux. Ce Mondial sent tellement la débâcle qu'aucune marque française de prêt-à-porter ne souhaite les sponsoriser, révèle un membre de la Fédération française de football. Ironie du sort, c'est une griffe italienne, Smalto, qui s'est dévouée pour fournir les costumes.

Le premier tour du Mondial est catastrophique. Les 13 et 18 juin, les rencontres contre la Suisse, à Stuttgart, et la Corée du Sud, à Leipzig, se soldent par deux matchs nuls (0-0 et 1-1). Zidane n'a pas fait d'étincelles : le vieux lion, s'il continue à donner quelques bons ballons à ses partenaires, semble incapable de jouer plus d'une heure. Et quand il joue, c'est pour récolter un carton jaune, un à chaque rencontre. Le deuxième, face aux Coréens, le

1. *Marca*, 26 juin 2006.
2. Entretien avec l'auteur, mars 2008.

prive du prochain match contre les Togolais, pourtant décisif pour se qualifier. Les Bleus vont-ils nous refaire le coup de la Coupe du monde en Corée et au Japon, où ils n'avaient même pas franchi le deuxième tour ? Zizou lui-même n'y croit guère. La veille de la rencontre, dans le plus grand secret il a préparé ses valises en cachette, prêt à quitter l'Allemagne sur-le-champ en cas de défaite. Seul le personnel technique de la Fédération est au courant. Le 23 juin, à Cologne, la France retient son souffle… et respire : les Bleus gagnent 2-0, avec les deux buts d'écart nécessaires pour accéder aux huitièmes de finale.

Celles-ci auront lieu quatre jours plus tard, le 27 juin, à Hanovre. La veille, lors d'une conférence de presse, Raymond Domenech confie : « Ma seule crainte, c'est qu'un joueur se fasse sortir bêtement parce qu'on l'aura provoqué. » Personne ne prête attention à cette mise en garde. Il est peu probable, pourtant, qu'une telle phrase soit simplement le fruit du hasard… Le lendemain, un miracle se produit. Avec un score de 3-1 contre les Espagnols, largement favoris, les Français sortent de sa torpeur une Coupe du monde que l'on croyait jouée d'avance. Le 1er juillet, le quart de finale France-Brésil peaufine ce scénario hollywoodien avec un score de 1-0 pour les Bleus et rappelle l'incroyable épopée de 1998. Zidane s'est enfin, miraculeusement, réveillé. Ce match, il l'a mené de bout en bout, offrant, à la cinquante-septième minute, une passe décisive magistrale à Thierry Henry, dont le but a ravivé les espoirs les plus fous. Quelques minutes à peine après le coup de sifflet final, les célébrités se bousculent à la porte des vestiaires. Michel Platini doit patienter une dizaine de minutes avant de pouvoir entrer, ce qui le mettra dans

une rage folle, raconte un membre du staff : Zizou est tout simplement en train d'improviser une danse frénétique sur la table de massage. Quant à Jacques Chirac, il réussit à forcer le passage, mais se retrouve entouré de joueurs exultant de joie, certains totalement nus. À Paris, les Champs-Élysées sont envahis une fois encore par une foule black-blanc-beur qui, parée des couleurs tricolores et de drapeaux algériens, se sent prête à revivre le grand soir en chantant *I Will Survive*. Avec les espoirs de victoire, le « plus grand joueur du monde » paraît ressuscité. De Rio à Boston, d'Alger à Marseille, la zizoumania se répand à la vitesse d'un ballon tiré au but. La France est au sommet de l'Olympe par la seule grâce d'un homme au jeu de jambes virtuose.

Le 5 juillet, jour de la demi-finale contre le Portugal, alors que les supporters tricolores sont en transe, un joueur pressent pourtant que tout pourrait déraper. Lilian Thuram, le compagnon de 1998, vient glisser à l'oreille de Zinedine : « Garde ton calme, s'il te plaît. » Comme Aimé Jacquet, jadis... Mais, pendant le match, Zizou garde son calme. La demi-finale, conquise à l'arraché 1 à 0, ne fait qu'augmenter d'un cran la pression et l'euphorie générales. Dans leur cœur, les Français sont déjà les champions du monde. Un peuple derrière le capitaine de son équipe. Zidane, l'artisan modeste de ce revirement inespéré.

Le matin du 9 juillet, quand les joueurs se retrouvent autour de la table pour le petit déjeuner, ils découvrent une feuille de papier déposée devant leur bol de café. Ce sont les paroles de *La Marseillaise* qu'a fait imprimer Thuram. Son souhait ? Que chacun les apprenne et les chante le soir de la

finale. Dans la journée, le jeune humoriste Jamel Debbouze rejoint Zizou dans sa chambre d'hôtel. Vêtu d'un survêtement bleu clair Adidas, le sportif est allongé sur son lit. À quelques heures de la finale, le comique veut détendre l'atmosphère. « Tu ne veux pas me dédicacer une roulette ? Tu diras que c'est pour Melja [Jamel en verlan] ! » La roulette, c'est cette action qui consiste à enrouler le ballon du pied derrière son dos avant de le lancer en l'air : un geste d'expert. « Je t'en mets deux si tu veux ! » répond le joueur, en tapant dans la main du comique. Jamel continue sur sa lancée : « Moi j'suis toi, sur la tête de ma mère, je fais une roulette sur la surface de réparation, je jette le maillot, comme ça, et je pars... Ce serait bien de mettre en scène ta sortie. Allez, tu mets un but et tu pars[1] ! » Et Zidane de rigoler, avec l'assurance mêlée de timidité de ceux qui ont déjà tutoyé les dieux. Une roulette ? Pas de problème. Et pourquoi pas une panenka tant qu'il y est ? Pourquoi pas, même, un coup de tête ? Ce coup de tête, Zidane en rêve. Mais en face, il voit un but, pas un buste. Après tout, que pourrait-il exister de plus glorieux que faire des adieux en marquant de la tête, comme lors de la finale France-Brésil du Mondial 1998 ? Las ! Le symbole est trop beau et la fanfaronnade de Jamel, hélas dramatiquement prémonitoire.

Le soir de la finale, avant qu'elle débute, le capitaine ne porte ni son bracelet rouge porte-bonheur, qu'il embrasse souvent avant le début d'un match, ni son alliance, qu'il n'a jamais quittée depuis son mariage avec Véronique et qu'il remettra ensuite. Pourquoi donc ? Pour une raison qui lui appartient. Zizou est donc énervé, très énervé. Personne

1. *Le Dernier Match*, Stéphane Meunier, 2007, Canal+.

ne le sait encore, mais un Italien va payer les pots cassés !

Dans sa vie de footballeur, la bonne entente avec Véronique est essentielle. En dix-sept ans de mariage, le couple s'est construit autour d'une carrière hors normes. Véronique Lentisco-Fernandez, l'ancienne ballerine qui a stoppé ses études de danse pour épouser ce beau brun au regard sérieux, est une maîtresse femme qui règne sur sa famille avec l'autorité naturelle conférée par ses origines espagnoles. Mais elle a consenti beaucoup de sacrifices sur l'autel du football et a parfois du mal à supporter l'aura planétaire de son champion de mari, sollicité de toutes parts en permanence. Le dernier match de son époux aura-t-il été la rencontre de trop ? Comme le rappelle un ancien de l'équipe de France, « arriver sur un terrain en ayant mal dormi peut vous pourrir un match ». Surtout quand on prépare son baroud d'honneur de nouveau retraité. « Ce jour-là, il semblait porter toutes les misères du monde sur ses épaules[1] », confie Christophe Dugarry. Mais ne pouvait deviner le fardeau qu'il lui faudrait porter plus tard...

Il est 20 heures. Des millions de supporters aux visages bleu, blanc, rouge ont les yeux rivés aux écrans géants. Les grands de ce monde interrompent leurs activités pour se consacrer au dernier match du samouraï français : George et Barbara Bush à la Maison Blanche, Fidel Castro, entouré de ses gardes du corps dans son bunker présidentiel, à La Havane, le président iranien Mahmoud Ahmadinejad, qui en oublie sa guerre contre Israël... Même en Irak, les attentats cessent le temps d'une trêve improvisée. À Berlin, l'arbitre siffle le début

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

de la rencontre. Parmi les joueurs, la tension est palpable. Et plus encore chez Zizou. La fatigue physique ? L'excès de tension accumulée depuis le début de la compétition ? Le souci de réussir sa sortie, de raccrocher ses crampons de façon inoubliable avec ce tee-shirt blanc qu'il espère exhiber à tous en guise de remerciement ? L'obsession d'être à la hauteur ? L'espoir fou de partir sur une nouvelle victoire au Mondial ? Ce 9 juillet 2006, les raisons de déraper ne manquent pas. Et le dérapage a eu lieu.

5

La gueule de bois

Le lendemain de cette maudite finale, les joueurs quittent l'hôtel Westin de Berlin sans demander leur reste. Rasés de frais et habillés élégamment, ils sont attendus à l'Élysée pour le déjeuner. Les épouses, qui n'ont pas prévu d'accompagner leurs maris à ce rendez-vous en haut lieu, sont vêtues simplement : jean et chemisiers pour la plupart d'entre elles. À l'aéroport de Berlin, les douaniers allemands, mus par on ne sait quel excès de zèle, contrôlent soigneusement les papiers de chacun, posent des questions, vérifient, revérifient et passent tout au peigne fin. Ce qui devait constituer une simple formalité vire au calvaire. Le vol BLE 888 de la compagnie Air France, qui devait décoller à 10 heures, s'envole avec une heure de retard. À Roissy, l'avion atterrit à 13 h 15 et les Bleus sortent non par le terminal 3, comme prévu, mais par la zone réservée au fret. Les quelques supporters qui attendent les héros depuis deux heures repartiront bredouilles.

Jacques Chirac a bien fait les choses. Deux cars de la Garde nationale ont été mis à la disposition des joueurs. Autoroutes et périphériques sont fermés pour laisser passer les héros malheureux de la

finale. Auraient-ils gagné que les choses n'auraient pas été faites en plus grand. Quelques minutes plus tard, sur le perron de l'Élysée, le président est heureux d'accueillir l'équipe au complet... Très ému, il lit un discours retravaillé à la hâte : « Cher Zinedine Zidane, ce que je veux vous dire, au moment le plus intense, peut-être à un moment dur de votre carrière, c'est l'admiration et c'est l'affection de la nation tout entière, son respect aussi, mais l'affection et l'admiration. Vous êtes un virtuose, un génie du football mondial. Vous êtes aussi un homme de cœur, d'engagement, de conviction. Et c'est pour cela que la France vous admire et vous aime. » Le tout dure à peine cinq minutes. Les joueurs sont ensuite guidés vers la salle de réception, où ils sont répartis sur plusieurs tables. À celle d'honneur trônent, aux côtés de Jacques Chirac, Zinedine Zidane et Raymond Domenech. Dans la salle, les sportifs, le ventre noué et la tête ailleurs, goûtent à peine aux plats servis. Une heure et quart plus tard, le repas est terminé.

En réalité, le président n'en laisse rien paraître mais, sous ses dehors affables, il est furieux. Comme de nombreux Français, il a été exaspéré par le capitaine des Bleus. Plein d'amertume, il s'est d'ailleurs emporté devant quelques proches : « Quel con ! Comment a-t-il pu donner un coup de tête à l'Italien, en pleine finale ? » Lui qui rêvait de quitter l'Élysée après une deuxième victoire en Coupe du monde est dépité. N'avait-il pas prévu de récompenser les joueurs avec une médaille, comme en 1998, lorsqu'il leur avait remis la Légion d'honneur ? Mais, cette fois, le cœur n'y est pas. Il ne leur donne pas les décorations, préférant les remettre, plus tard, à... sa propre escorte personnelle. Quant au défilé sur les Champs-Élysées, programmé

quelle que soit l'issue de la finale, il est tout simplement annulé. Le soir, les joueurs doivent se contenter du balcon de l'hôtel Crillon, à Paris, devant lequel se sont massés quelques milliers de personnes. À 16 heures, un à un les joueurs viennent saluer de la main la foule amassée sous le balcon. Les larmes de Trezeguet, qui a l'air de demander avec un geste pardon aux Français, le sourire triste de Vieira ou le visage fermé de Zidane déclenchent des applaudissements. Quelques « Zizou on t'aime » fusent. Cependant, la fête est évidemment gâchée.

Plus personne n'a envie de trinquer. Mais en absolvant publiquement le capitaine des Bleus, Jacques Chirac a coupé court à toute critique. Dans les jours qui suivent, nombre d'hommes et de femmes politiques expriment leur sentiment sur « l'affaire ». Rares sont ceux qui, comme Philippe de Villiers, demandent au joueur français « de s'excuser, et dire ses regrets » pour « ce coup de tête fatal à son image ». La plupart, au fond, comprennent et pardonnent au capitaine d'équipe. Le 11 juillet, sur LCI, l'ancien Premier ministre Laurent Fabius s'autorise une analyse lyrique : « Il y a les dieux, il y a les humains et il y a les demi-dieux qui s'appellent des héros. On croyait que Zidane était un dieu et c'est simplement un héros. » Le député socialiste poursuit : « Il est à la fois doté de qualités extraordinaires et en même temps c'est un mortel. » Le commentaire de Julien Dray, porte-parole du PS, relève de la même veine : « On avait tellement fait de Zinedine Zidane une sorte de dieu qu'il est redevenu humain, c'est-à-dire un personnage qui peut craquer[1]. » À droite, le son de cloche n'est

1. Dépêche AFP, 11 juillet 2006.

pas différent. En témoigne une observation du ministre de l'Outre-Mer, François Baroin : « On fait porter sur les épaules de ces footballeurs une responsabilité absolument immense. On demande à cette équipe de France de répondre à toutes les misères de la société française[1]. »

Pour un peu, certains approuveraient presque le capitaine d'équipe. Candidate à l'investiture du parti à la rose rouge, Ségolène Royal concède avoir apprécié la capacité du sportif à « défendre farouchement les valeurs auxquelles il tient profondément et en particulier le respect de sa sœur[2] ». Après les excuses télévisées du joueur, elle dit encore : « J'ai vu un homme d'une grande intensité, d'un grand souci éducatif. Il a exprimé du regret à l'égard du spectacle de la violence donné aux plus jeunes. Il en est conscient et s'est excusé. » Elle ajoute enfin, rebondissant sur les interprétations selon lesquelles les insultes éventuellement proférées seraient à caractère raciste ou liées à sa famille – pendant plusieurs jours, différentes versions seront colportées : « Il y a des coups psychologiques qui sont parfois plus douloureux que les coups physiques (...) Il faut donc que les nouvelles réglementations dans le sport international intègrent et sanctionnent ces coups psychologiques qui ne font pas de bruit mais qui sont réels et n'ont pas leur place dans le sport. » Abondant dans ce sens, le président de SOS-Racisme, Dominique Sopo, demande des sanctions contre les auteurs de propos racistes et singulièrement contre le joueur italien : « Nous ne pouvons pas laisser passer ce type

1. *Le Figaro*, 12 juillet 2006.
2. 13 juillet 2006, en marge du Forum mondial des droits de l'homme.

de comportement parce qu'on voit bien depuis plusieurs semaines, plusieurs mois, voire plusieurs années d'ailleurs, que le foot est quand même gangrené par ce type d'altercation raciste entre joueurs, entre le public et les joueurs[1]. » En quelques déclarations, Zidane est devenu, bien malgré lui, un véritable justicier. Et l'élan de solidarité qu'il a suscité n'a pas de frontières. En Algérie, son coup de tête est accueilli comme une juste réponse « face à ce qui ne pouvait être qu'une grave agression », pour reprendre la déclaration du président Bouteflika. Zidane aurait même « réagi, d'abord, en homme d'honneur avant de subir, sans sourciller, le verdict », dit encore le chef d'État algérien. Même le président cubain Fidel Castro affirme à la télévision : « Je n'approuve pas qu'on ait sanctionné l'Algérien. Je l'ai vu et il a dû être fortement insulté pour réagir ainsi. »

Mais pour parler de cette manière, voler à son secours, ont-ils tous vérifié ce qui s'est passé ? Cette fois encore, la notoriété de Zidane lui a servi d'armure.

1. Dépêche AFP, 11 juillet 2006.

6

Panique chez les sponsors

Alors que les Français s'interrogent sur le geste de Zidane, que les journalistes repassent les images en boucle, les sponsors du capitaine paniquent. Ils craignent que l'image de leur champion n'en soit atteinte. Et l'image, c'est de l'argent. Beaucoup d'argent. Orange, Adidas, Danone, Generali... ces puissantes multinationales ont misé des fortunes pour s'assurer les services du joueur le plus célèbre du monde. Toutes doivent répondre à l'urgence : faire en sorte que Zidane reste Zidane, pur, sans défauts, immaculé.

Avant la finale, l'équipementier Adidas misait sur un remake de l'effet 1998. Cette année-là, un spot télévisé mettait déjà en scène quelques-uns des champions du monde, autour du slogan « La victoire est en nous. » Le spot se terminait sur Zizou, dont la voix murmurait : « Je veux revivre cette émotion. » Dans le scénario, lors du dernier match de sa carrière le capitaine d'équipe devait retirer ses Predator couleur or avant de quitter le terrain et laisser sur le gazon ces baskets taille 44, brodées de son nom, conçues sur mesure et exclusivement pour lui, devant deux milliards de téléspectateurs. Nul commentaire, nul slogan : la seule image de

ces chaussures mythiques posées sur l'herbe était censée, sur les affiches et quatrièmes de couverture des magazines, parler d'elle-même. Le scénario était simple... Las ! Le 9 juillet 2006, à l'Olympiastadion de Berlin, à la cent septième minute du match, l'homme-sandwich a quitté le terrain les chaussures aux pieds... Chez Adidas, une cellule de crise est montée en urgence. La décision tombe : l'énorme campagne de publicité prévue de longue date est annulée.

Anéantie également, la campagne qui devait promouvoir, dès le lendemain de la finale, le jeu de société Scrabble. Mattel, la société propriétaire de la marque, n'est pourtant liée par aucun contrat au joueur. Mais l'annonceur comptait lui aussi, certes à moindres frais, surfer sur les exploits du champion du monde, avec le slogan suivant : « Maintenant, il va falloir jouer avec la tête. » Après le « coup de boule », la phrase tombe bien mal.

L'opérateur de téléphonie Orange choisit, lui, de faire le dos rond. « Nous avons décidé de ne pas réagir du tout, raconte un responsable. D'ailleurs, nous n'avons pas réussi à joindre le joueur pendant plusieurs jours[1]. » En attendant des instants meilleurs, un sobre « Merci Zidane » placardé dans les magazines fait l'affaire. Plus tard, lorsque le contact sera renoué, le sujet sera, d'après la même source, toujours soigneusement évité. « Le coup de tête de la finale ? Franchement, pour la marque ce n'est pas méchant[2] », commente de son côté Marie-Christine Lanne, responsable de l'assureur Generali.

---

1. Entretien avec l'auteur, avril 2007.
2. Entretien avec l'auteur, octobre 2007.

S'ils n'ont pas eu à torpiller leur campagne publicitaire, certains sponsors ont toutefois la peur au ventre à la pensée d'un déchaînement médiatique qu'ils pressentent virulent. Chez Danone, Jacques Bungert, le coprésident de la prestigieuse agence de pub Young & Rubicam France, est chargé du brûlant dossier. Les situations de crise, cet ancien Sup de Co les connaît sur le bout des doigts : lui-même a dû recoller les pots cassés après la fermeture de l'usine LU à Nantes. Le regard angélique mais le sourire carnassier, il est à la fois excellent homme de communication et fin connaisseur du football. Mieux, ce Lorrain a même su apprivoiser le farouche Zinedine... En ce lendemain de match, le premier réflexe de Jacques Bungert consiste à commander en catastrophe une batterie de sondages. Comme le publicitaire a en mémoire le rapport réalisé par un cabinet de conseil marketing, Sport-Lab, selon lequel Zizou serait l'un des rares athlètes – peut-être même le seul – dont le nom suscite plus d'appréciations sur sa personnalité que sur ses performances sportives, qu'en bref l'homme importe plus que le footballeur, mieux vaut le vérifier. Parallèlement, il sait que l'incompréhension domine parmi les spectateurs français : dans un sondage publié le 11 juillet par le quotidien *Le Parisien*, 32 % des personnes interrogées reconnaissent ne pas comprendre le coup de tête dans le torse du défenseur italien. 27 % vont jusqu'à condamner le mauvais geste du capitaine des Bleus. Dès lors, il reste à convaincre les 41 % qui se disent prêts à absoudre Zizou...

C'est à partir de ce double constat que se dessine la stratégie de Danone, concoctée à la fois par Jacques Bungert et Alain Migliaccio, l'agent de Zizou, un Pied-Noir au carnet d'adresses phénomé-

nal. Au diable les compétences sportives du champion du monde, les deux hommes misent sur sa personnalité. Celle d'un homme à l'honneur bafoué, d'une victime que le sort fait passer pour un coupable. Après tout, qui pourrait reprocher à un homme de protéger l'honneur de sa famille, puisque les propos de Materazzi seraient liés à elle, comme d'aucuns l'avancent ? En poussant le bouchon un peu plus loin, le joueur le plus connu de la terre, la star millionnaire, peut même devenir le porte-drapeau, le justicier symbolique de toutes les petites gens qui se sentent humiliées, insultées, sans jamais oser riposter. À lui seul, il les a toutes vengées ! Après tout, Zidane n'a-t-il pas agi comme chacun aurait, un jour, rêvé de le faire ? Se soulager, donner libre cours à la colère au mépris de ses intérêts immédiats… Le joueur n'a fait que céder à ses pulsions, dans une société qui les contient de moins en moins. Voilà pour le mobile. Reste à justifier la violence de la pulsion en question. Le publicitaire joue son va-tout : afin d'expliquer le coup de folie de Zidane, il invoque la supposée fierté des Berbères.

Jacques Bungert plante le décor. À charge pour Zizou, maintenant, de respecter la consigne. Celle-ci est d'une simplicité redoutable : la pénurie de parole. Autrement dit, l'ex-capitaine des Bleus doit se mettre aux abonnés absents. Objectif : laisser passer l'orage. Pendant trois jours, il n'apporte aucun démenti, aucune confirmation aux questions posées par les journalistes (et les spectateurs) du monde entier. Résultat : la planète attend une explication. Qui ne vient pas. Mais la rumeur se répand. D'agressé, Materazzi se retrouve bientôt habillé des oripeaux de l'agresseur. Les journalistes étudient à la loupe les tatouages de celui que l'on

a désormais renommé « le Boucher » : têtes de Viking sur les bras, devises viriles sur la nuque, à leurs yeux, l'homme a tout du hooligan. Hier inconnu, le voici propulsé ennemi public numéro un. Des vidéos de ses tacles violents envahissent le Net. Dès le lundi, *The Guardian* s'interroge : Materazzi n'aurait-il pas eu le mauvais goût de traiter Zidane de terroriste ? Dans la journée, TV Globo, un média brésilien, prend le relais et fait appel à des sourds-muets pour décrypter ses propos : ce dernier aurait qualifié le numéro 10 de « fils d'une pute terroriste ». En Angleterre encore, le *Times* convoque Jessica Rees, l'experte incontournable en matière de lecture labiale. Cette collaboratrice du prestigieux Scotland Yard croit elle aussi pouvoir lire dans la bouche du défenseur italien : « On sait tous que tu es le fils d'une pute terroriste. »

Mardi, l'Italien doit bien reconnaître, dans la *Gazzetta Dello Sport*, qu'il a insulté le capitaine français, trop arrogant à son goût, mais il nie avoir porté atteinte à l'honneur de sa mère : pour ce Latin, orphelin à l'âge de 14 ans, la figure maternelle est sacrée. Trop tard : qui croira le défenseur italien ? En quarante-huit heures Materazzi est devenu un salaud doublé d'un raciste. Au point qu'en Italie un député du centre gauche demande au ministère des Sports de diligenter une enquête. « Marco Materazzi a gardé le silence aussi longtemps[1], révèle aujourd'hui Andrea Elefante, journaliste à la *Gazzetta Dello Sport*, coauteur de la biographie du joueur italien, parce que, pour lui, ce qui se passe sur un terrain reste sur le terrain et ne concerne que les joueurs. Surtout, il voulait rencontrer Zidane et s'expliquer entre hommes. »

---

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

Erreur tactique. Car, pendant ce temps-là, alors que Marco Materazzi attend une discussion qui n'aura jamais lieu, voilà Zizou artificiellement auréolé d'une réputation de justicier, simplement « coupable » d'avoir botté les fesses (ou plutôt le torse) d'un malotru.

Finalement, le 12 juillet, Zidane sort de son silence. Il accorde deux interviews, à Canal+ et TF1. Un jackpot pour les chaînes en question et les deux journalistes vernis choisis. Le premier, Michel Denisot, fait même partie du « contrat ». Ce sera lui ou personne, impose Zizou. La chaîne cryptée est obligée d'obtempérer. En échange, promis, juré, Zidane dira toute la vérité. Denisot est donc prié d'écourter ses vacances et de rentrer dare-dare à Paris. Quant à Claire Chazal, sur TF1, accessoirement chaîne partenaire officielle des Bleus, elle décroche la timbale car elle a dîné, quelque temps auparavant, avec l'un des frères de l'idole. On est mercredi. Ce soir-là, les deux interviews s'enchaînent, la première sur Canal+, à 19 heures, et la seconde sur TF1, à la grand-messe du 20 heures. Au total, dix-sept millions de téléspectateurs (six millions pour la chaîne cryptée, onze millions pour TF1, sans compter les rediffusions à l'étranger) vont se presser devant leurs écrans, suspendus aux lèvres du héros…

Sur le plateau de la chaîne cryptée, c'est l'effervescence. Débarqué vers 17 h 30 d'un 4 × 4 aux vitres teintées en compagnie de ses frères, Zidane entre, comme prévu, par le parking de la chaîne. Il a posé ses conditions : arriver discrètement et ne croiser personne. « Quand il est apparu dans les couloirs de la chaîne, raconte Karim Nedjari[1], jour-

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

naliste au *Parisien*, la tension était à son maximum. Personne n'osait lui parler. Il avait le visage fermé. Ses frères le suivaient de près. Le silence était assourdissant. » Dans la loge, il grignote quelques friandises avec Michel Denisot, le temps de se mettre d'accord sur le déroulé de l'entretien. Le journaliste demande sa permission pour diffuser en cours d'émission les images du coup de tête. Ouf, le joueur accepte.

À 19 h 30, au moment de la diffusion en clair, les téléspectateurs découvrent Zizou vêtu d'un tee-shirt vert clair et d'une veste militaire kaki. Une tenue de samouraï, travaillée au détail près par ses sponsors : élégante sans être ostentatoire, virile et modeste à la fois. Ému et s'exprimant avec difficulté, le héros semble s'agripper à l'énorme micro, siglé Canal+, comme un naufragé à son radeau. Assis sur un tabouret, il est confronté aux images de la finale et de la scène fatidique. Quand Michel Denisot, impressionné, lui demande de commenter ces quelques minutes, le plus grand joueur du monde n'arrive pas à lever les yeux vers l'immense écran qui lui fait face. « Mais que vous a donc dit Materazzi ? » interroge le journaliste. Aux bribes d'explications prononcées par le champion on comprend que le joueur italien a tiré le maillot de Zidane avec une insistance excessive. Que ce dernier, mi-irrité, mi-goguenard, aurait alors proposé au défenseur de le lui offrir à la fin du match. Et que l'Italien, ne supportant pas la moquerie, aurait répondu avec « des mots très durs, des mots qui touchent à la mère et à la sœur ». L'ancien capitaine des Bleus ajoute : « J'aurais préféré recevoir une droite qu'entendre les mots qu'il m'a dits. » C'est tout. On n'en saura pas plus. Et Zidane ne demandera jamais pardon.

Certes, « pour les enfants du monde entier », Zizou regrette son geste. Mais il rappelle, toujours sur le plateau, que le vrai coupable, c'est le provocateur. « Vous pensez qu'en finale de Coupe du monde, à quelques minutes de la fin de ma carrière, j'ai agi comme ça sans raison ? », prend-il Denisot à témoin. L'argument semble imparable pour le journaliste. Pourtant, cet ancien responsable des sports de la chaîne, ex-dirigeant du PSG, n'est pas né de la dernière pluie et connaît la brutalité récurrente de l'homme aux quatorze cartons rouges. Des cartons rouges, Zidane en a accumulé au cours de sa carrière plus que n'importe quel autre joueur de son niveau : quatorze fois, l'arbitre lui a administré la sanction fatale, contre seulement trois à Michel Platini. Il fit preuve de violence en 1993, en pulvérisant le nez d'un Marcel Desailly trop moqueur à son goût. En 1998, il écrasa ses crampons sur le dos d'un joueur saoudien au sol. Deux ans plus tard, il se fendit d'un coup de poing contre un adversaire en pleine Ligue des champions. Un geste qui lui valut de louper son second Ballon d'or et, surtout, lui attira les pires remontrances de sa carrière : « Tu as brûlé avec ta tête tout ce que tu as construit avec tes pieds », lui asséna ainsi le patron de la Juve, Giovanni Agnelli. Tel un métronome, Zidane ne cessa, par la suite, de distribuer gifles et coups de poing. En 2005, il se paya même le luxe de se faire expulser pour un coup porté à un adversaire, malgré dix-sept caméras braquées sur lui, chargées de le suivre pour un film dont il était le héros unique (*Zidane, un portrait du XXIe siècle*), réalisé à l'occasion d'un match du Real Madrid.

Autant dire qu'en 2006 son coup de sang estival ne relève pas de la surprise totale : l'homme est un

nerveux, Michel Denisot ne l'ignore pas. Mais pourquoi poser des questions qui dérangent ? Zidane est devenu un héros national. Dès lors, comment ne pas l'absoudre ? « Zizou est impulsif[1] », reconnaît Olivier Margot, journaliste à *L'Équipe*, témoignant d'un joli sens de la litote. « C'est un enfant de la Castellane, un jeune qui a grandi dans les rues[2] », rappelle, tout attendri, son ancien patron au Real, Florentino Perez. Alors inutile de s'embêter à lui chercher des excuses ? « Zidane pourrait tuer cinq personnes dans la rue, on lui trouverait des circonstances atténuantes[3]. » C'est un responsable d'Orange, son sponsor, qui l'avance

Les fashion victims, elles, ne disent rien. Mais elles agissent. Le jour de la prestation télévisée du beau gosse, les accros de la mode n'ont d'yeux que pour sa veste militaire kaki, de la marque Zadig & Voltaire. Le lendemain, les boutiques de la griffe sont dévalisées. Le modèle, baptisé « le tunisien », sera un véritable best-seller. Au point que la marque de prêt-à-porter enverra un petit cadeau au joueur pour le remercier de ce coup de pub inespéré.

---

1. Entretien avec l'auteur, mai 2007.
2. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.
3. *L'Équipe*, juillet 2006.

DEUXIÈME PARTIE

LA SUPERSTAR

7

Champions du monde

La légende de Zidane remonte à une autre Coupe du monde, celle de 1998. C'était il y a dix ans. Une forme de préhistoire pour l'équipe de France. Si on regarde les clichés, on a le sentiment de voir des photos de classe jaunies. Les joueurs étaient si différents. À l'époque, Laurent Blanc ne chaussait ses lunettes qu'en dehors du terrain, Fabien Barthez pouvait encore fumer dans sa chambre à Clairefontaine, Thierry Henry portait une fine moustache, David Trezeguet contenait difficilement ses larmes, Robert Pirès avait une coupe de petit garçon, Youri Djorkaeff n'était pas encore new-yorkais, Didier Deschamps était le vrai taulier, Marcel Desailly avait déjà deux portables, Christophe Dugarry portait un serre-tête, Lilian Thuram n'en revenait pas de savoir marquer des buts... et Zidane, lui, avait encore des cheveux. Ils avaient entre 20 et 33 ans. Ils avaient la jeunesse mais pas encore le palmarès.

Nous sommes à Clairefontaine, le 8 juin 1998. À partir de cette date, la petite ville des Yvelines, située à 50 kilomètres au sud-ouest de Paris, va vivre au rythme des matchs disputés par les Bleus. Mais pas seulement. Le pays entier. Pour la seconde fois, la France a été sélectionnée pour accueillir la Coupe

du monde. C'est « à domicile », au Centre technique national Fernand-Sastre, à Clairefontaine, donc, que les joueurs viennent récupérer et s'entraîner entre chaque compétition.

Aux gamins que sont les joueurs, leur entraîneur Aimé Jacquet peut encore parler comme un père exigeant et impitoyable : « Ne venez pas m'emmerder, fixez-vous des objectifs ! Qu'est-ce qui se passe, vous avez peur de gagner ? Alors, continuez comme ça, les gars, et on va droit dans le mur ! » En ce début d'été, la pression est au maximum pour une équipe constituée par Aimé Jacquet envers et contre tous. À la surprise générale, Éric Cantona et David Ginola, les deux chouchous du foot français, n'ont pas été retenus. Nicolas Anelka non plus n'a pas convaincu. Jacquet leur a préféré des joueurs moins « stars » comme Zinedine Zidane, Youri Djorkaeff et Christophe Dugarry. Duga... celui qui, selon de nombreux journalistes, n'aurait jamais été choisi s'il n'avait été le copain de Zidane. La presse ne ménage pas l'entraîneur. « Jacquet était méticuleux, sérieux, rigoureux, se souvient Philippe Tournon, l'un des responsables du staff. La pression médiatique ingérable. *L'Équipe* s'est acharnée sur lui. Et comme ce quotidien est en position de monopole, il a influencé toute la presse parisienne. Les dessins de Patrice Delcourt étaient d'une cruauté incroyable. Sa famille proche a beaucoup souffert. En ce temps-là, les résultats de l'équipe de France étaient corrects, mais pas brillants[1]. »

Le sélectionneur n'en a cure. À l'époque, Zizou est pourtant loin d'être la star qu'il est aujourd'hui. Sélectionné pour les phases qualificatives du Mon-

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

dial 1994, il s'est fait remarquer en marquant deux buts. Mais depuis, il n'a pas vraiment fait d'étincelles. À l'Euro 1996, il avait même un peu les pieds dans la semoule. « Faut-il sacrifier Zidane ? », interrogeait d'ailleurs alors un article de *L'Équipe* paru au lendemain d'un match de présélection pour l'Euro contre l'Espagne. Autant dire qu'il n'a pas encore fait ses preuves. Mais Jacquet garde en mémoire cette rencontre de l'équipe de France en 1994 contre la République tchèque : « Nous étions menés 2 à 0 et la rentrée de Zizou sur le terrain a été plus que formidable. Il a marqué deux buts et nous a permis de repartir invaincus. Ce jour, ce fut un choc pour moi. Je me suis dit : il y a quelque chose de grand chez lui[1]. » Les qualités du futur numéro 10 ? « Il n'est pas donné à tout le monde de maîtriser le ballon comme il le fait, poursuit-il. Ensuite, il a une réelle facilité à lire le jeu, à l'organiser, à s'impliquer dedans avec ses partenaires. » Ainsi, selon Philippe Tournon, du staff des Bleus : « Jacquet a tout de suite compris que Youri et Zizou étaient les deux perles[2]. » L'entraîneur propose également à Cantona d'être le numéro 9, mais ce dernier refuse. Si la place est pourtant prestigieuse – c'est celle d'un Ronaldo, la star de l'équipe du Brésil –, en France, elle a mauvaise réputation. Qu'importe. L'entraîneur sait qu'il a forgé un esprit collectif. « Le groupe s'est vraiment soudé à Noël en 1997, lors du stage de Tignes, durant la présélection. Toutes les familles étaient présentes, la FFF a fait des cadeaux aux enfants. »

La première rencontre avec l'Afrique du Sud aura lieu le 12 juin 1998, à Marseille. « C'est une

1. *TV Magazine*, 21 avril 2002.
2. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

chance de jouer chez nous », martèle Aimé Jacquet à ses troupes quelques heures avant l'heure H. Ce rendez-vous qu'aucun d'entre eux ne veut manquer est encore plus fort pour Zidane. Le Stade Vélodrome dont il a tant rêvé quand il tapait la balle à la Castellane, il va en fouler la pelouse avec l'équipe nationale, pour les championnats du monde. Quelle revanche pour le minot dont l'OM n'a jamais voulu ! Quelle fierté pour ses potes d'enfance et, bien sûr, les membres de sa famille, venus en force le soutenir. Dès le début du match, le destin semble sourire au joueur marseillais. À la trente-quatrième minute, il offre à son frère d'arme, Christophe Dugarry, une passe décisive. Le Bordelais marque. Dans le Stade Vélodrome, c'est l'explosion de joie. La foule, prompte à changer d'avis, acclame l'attaquant tant honni. Enfin reconnu, Dugarry s'autorise un pied de nez à tous ceux qui ont osé le huer un peu plus tôt, lorsqu'il a raté la cage de quelques centimètres : il leur tire la langue. Le joueur peut tout se permettre : son but vient de procurer aux spectateurs la première émotion d'une compétition qui va réserver aux Bleus d'incroyables moments.

À l'intérieur de l'équipe, tout est parfaitement organisé. Un ancien joueur, qui préfère garder l'anonymat, raconte : « Deschamps, surnommé "maxi-tête" pour sa propension à comploter en permanence, était le leader : négocier les primes, les soucis avec la presse ou réduire les trop grosses têtes de certains. C'était une grande gueule. » Lilian Thuram, lui, est déjà l'intello de la bande. Une réputation qu'il doit à sa seule lecture du journal *Le Revenu français*. « Pour l'ambiance, poursuit le même footballeur, Duga et Candela étaient les rois. » Le soir de la victoire contre l'Afrique du Sud, c'est Vincent Candela qui entonne ces quelques notes

qui vont se métamorphoser en hymne du Mondial : « La, la, la, la, la, lalalalalala, la la la la, lalalala-lala… » Le refrain de *I Will Survive* est sur le point de devenir le « Haka » des Bleus, puis de la France entière.

Sans être très populaire, Zidane, de son côté, est déjà la mascotte des Français, le « leader affectif du groupe[1], analyse Jean-Marcel Ferret, l'ex-docteur de l'équipe de France. D'ailleurs, c'est lui qui nous a dégotté notre cuisinier italien. Il nous l'a fait venir de Turin ». Grâce à lui, ses coéquipiers peuvent descendre du bus en toute tranquillité : la foule des supporters n'en a que pour Zizou. Même Aimé Jacquet le nargue gentiment durant les séances de préparation, à Clairefontaine : « T'as un peu exagéré, ces derniers temps. Je sais, t'avais en tête les cinquante mille supporters, là-bas, au Maroc, qui te disaient "Zizou, Zizou". T'as pas pu résister[2]… », faisant référence à la récente victoire de la France au tournoi Hassan II. Dans le bus, chacun a sa place. Le trio composé de Candela, Duga et Zizou est toujours assis au fond. Au centre technique, ces deux derniers partagent la même chambre. « C'était leur groupe, leur vie. D'un regard réprobateur, Zizou pouvait chasser l'importun[3] », se souvient Robert Pirès. De fait, les vannes fusent, à n'importe quel moment. Quand le numéro 10 ne lance pas, à propos de Youri Djorkaeff : « Trop gentil ! Il devrait rester chez lui ! » il se moque des pieds plats de Guivarc'h. L'humour n'empêche pas les dissensions. Les relations sont même parfois tendues. Ainsi, entre Emmanuel Petit, l'un des

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.
2. *Les Yeux dans les Bleus*, Stéphane Meunier, 2P2L, 1998.
3. *L'Équipe Magazine*, 15 juillet 2006.

chouchous d'Aimé, et Zidane, le courant ne passe pas. En tout et pour tout, les deux hommes ne se parleront que deux fois[1]. Mais face au reste du monde, le groupe est uni.

Le 12 juin, la France rentre dans la course avec un match contre l'Afrique du Sud, qu'elle remporte 3 à 0. Dans les gradins, le père de Dugarry en pleure d'émotion. Ces larmes, son fils les découvrira, bouleversé, quelques jours plus tard, en visionnant les images de la rencontre dans sa chambre d'hôtel, avec Zizou. Le 18 juin, le deuxième match du premier tour oppose les Bleus aux Saoudiens. L'équipe de France se qualifie pour les huitièmes, par 4 à 0. Mais perd Zidane, qui a eu le mauvais goût d'essuyer ses crampons sur Fouad Amin, capitaine de l'équipe adverse. Ainsi est-il le premier joueur français à être expulsé lors de cette Coupe du monde 1998. Il écope, du même coup, de deux suspensions de match. Aimé Jacquet est furieux, ses mises en demeure n'ayant servi à rien. « N'allez pas prendre bêtement des cartons rouges, gardez votre calme », répète-t-il depuis le début du Mondial. Didier Deschamps reproche, quant à lui, à Zidane de mettre le groupe en danger : « Impardonnable ! Il se condamne, et nous condamne[2] ! » Zizou, lui, est effaré et mortifié. Ce Mondial, il en rêve depuis toujours et l'en voilà exclu. « Le pire des cartons rouges est celui qu'on reçoit en Coupe du monde, confiera-t-il à son biographe Dan Franck. Ça fait mal. Atrocement mal[3]. » Auprès de ses coéquipiers, il se plaint de ce rouge donné par un « enculé ». Seul Dugarry ose le railler sur cette maudite expul-

1. Entretien avec l'auteur, 2008.
2. *L'Humanité*, 20 juin 1998.
3. Entretien avec l'auteur, 2008.

sion. Le dernier match du premier tour, un France-Danemark remporté 2-1, est presque une formalité. La France, quoi qu'il arrive, a gagné sa place en huitièmes.

Le 28 juin 1998, à Lens, Zidane, interdit de terrain, et Dugarry, blessé lors de celui contre l'Arabie saoudite, trépignent sur leur banc, frustrés de ne pas participer à ces huitièmes de finale contre l'incroyable équipe paraguayenne. Pourtant, les Français en sortent vainqueurs, grâce au but en or de Laurent Blanc. « Pour fêter notre victoire, nous avons organisé un banquet avec nos épouses dans les... locaux du stade de Lens ! Notre cuistot nous suivait partout et était capable de faire la cuisine n'importe où[1] », raconte Ferret. Les Bleus se sentent des ailes, se prennent à rêver l'impensable : et si les Italiens, qu'ils affrontent en quarts de finale... perdaient ? Cette Squadra Azzura, trois fois championne du monde, compte les meilleurs joueurs européens, dont certains, tel Christian Vieri, jouent à la Juve avec Zizou. Peu impressionné, Aimé Jacquet estime qu'une qualification française serait « extraordinaire mais logique ».

Le 3 juillet, les rues sont vides. Douze millions de Français sont devant leur téléviseur. Au Stade de France, à Saint-Denis, l'ambiance est électrique. Zidane, enfin de retour sur le terrain, est pressé d'en découdre. En fait, à la fin du temps réglementaire, le choc des Titans se soldera par un score nul. Les adversaires vont devoir se départager par une série de tirs au but. Les téléspectateurs retiennent leur souffle. Pour Trezeguet, huit ans avant Berlin, la séance est insoutenable. Il se cache derrière le maillot de Thierry Henry, petit jeunot de 20 ans à

---

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.

l'époque. Avec flegme, Zidane s'avance et marque. Dans le camp adverse, Roberto Baggio égalise aussitôt. C'est au tour de Bixente Lizarazu qui tire et... rate. Dugarry, assis sur le banc à cause d'une blessure qui l'empêche de jouer, blêmit. Heureusement, Barthez arrête le ballon de l'Italien Demetrio Albertini. Les quatre joueurs suivants, David Trezeguet et Thierry Henry côté français, Alessandro Costacurta et Christian Vieri côté italien, mettent dans le mille. Le score est de 3-3. Laurent Blanc creuse l'écart à nouveau. Enfin, Luigi Di Biagio tire... et rate. Décidément, Barthez aura été l'homme du match. Le divin chauve, dont même Jacques Chirac embrassera le crâne, a arrêté deux buts. La France est qualifiée en demi-finale. Dans les gradins, sur les terrasses des cafés ou chez soi, tout un pays exulte de joie. Dans les rues, les drapeaux tricolores s'arrachent : jamais les fabricants n'ont imaginé que la France irait si loin et ils ont produit une quantité de drapeaux insuffisante. Les supporters les plus exaltés n'hésitent pas à piller les mairies, les préfectures et les casernes de pompiers, grimpant sur les façades pour voler un fanion tricolore.

L'équipe a atteint sa vitesse de croisière. Rien ne semble l'arrêter. Quant à Zizou, il ronge son frein. Ses passes ont beau être toujours aussi bonnes, il ne s'est encore illustré par rien de vraiment frappant. « Concrètement, ce n'est pas le meilleur sur le terrain. Ni contre l'Italie, ni contre la Croatie[1] », analyse a posteriori Patrick Dessault, journaliste à *France Foot*. « C'est vrai, reconnaît Ferret, que Zidane est monté en puissance progressivement[2]. »

1. Entretien avec l'auteur, février 2007.
2. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.

Dans sa chambre, le numéro 10 rêve pourtant de beaux exploits. Le grand joueur est celui qui entraîne son équipe au sommet. Et le sommet, les Bleus ne l'ont pas encore atteint. Dans les vestiaires, Deschamps remonte les bretelles ou distille les conseils. Pour parler à Zizou, il étale sa serviette par terre et s'allonge près du numéro 10, les pieds relevés sur le banc, lui chuchotant ses recommandations à l'oreille. C'est que la demi-finale s'annonce ardue : les adversaires croates, qui ont infligé aux Allemands une défaite humiliante de 3 buts à 0, sont redoutables.

Le 8 juillet, le Stade de France est plein à craquer : les quatre-vingt mille places ont été vendues en quelques heures. À la fin de la première mi-temps, les deux équipes sont toujours à match nul, Aimé Jacquet enrage. Durant les quinze minutes de pause dans les vestiaires, il laisse éclater sa colère. « C'est quoi ce jeu ? Vous voulez rentrer à la maison défaits ? » tonne-t-il. Les Bleus baissent les yeux. « Mémé », comme ils le surnomment affectueusement, sait être dur. Mais la délivrance arrive à la deuxième mi-temps : à la quarante-huitième minute, Lilian Thuram marque son premier but... suivi d'un second, à la soixante-neuvième minute. Un miracle ! Devant la Terre entière, Thuram s'agenouille et pose un index au-dessus de ses lèvres, songeur et mutin. À la soixante-quatorzième minute, Laurent Blanc est expulsé. Il n'empêche, la victoire n'est plus très loin. Quand l'arbitre siffle la fin du match, c'est la folie. Pour la première fois de son histoire, la France est qualifiée en finale. Dans leurs vestiaires, les Bleus entonnent leur hymne, « La, la, la, la, la, lalalalalala, la la la la, lalalalalala... », sous le regard sceptique de Lionel Jospin, un peu crispé dans son costume passe-muraille au

milieu de ces joueurs en culotte blanche fiers de leurs corps. Jacques Chirac, même s'il ne connaît pas tous les noms des footballeurs, a enfilé un maillot de l'équipe : il semble plus heureux encore qu'Aimé Jacquet.

France-Brésil : voilà une affiche alléchante pour la finale. *Brazil, Brazil !* Le bus qui transporte l'équipe nationale est désormais précédé de la Garde républicaine, chargée d'ouvrir le passage. Des milliers de supporters courent derrière les champions. Le matin du dimanche 12 juillet, au centre d'entraînement de Clairefontaine, tout le monde s'est levé très tôt. Impossible de dormir. Jacquet, lui, s'est réveillé à 5 heures. Dans sa chambre, Zizou passe quelques coups de fil, à ses parents et ses copains de quartiers. C'est le grand jour. Il ne le sait pas encore, mais cette finale sera la sienne. À 18 heures, des voitures du Raid arrivent pour escorter les joueurs jusqu'au stade. Quatre motards ouvrent la procession, deux autres la ferment. Rambouillet, Le Perray, Les Essarts : sur la route, une foule compacte crie : « Allez, les Bleus ! » Dans le bus, les joueurs se regardent, incrédules. C'est bien eux qu'on acclame comme des héros. Le car arrive avec une demi-heure de retard au Stade de France. « Nous étions dans les vestiaires quand nous avons reçu la feuille de match, sur laquelle était inscrit : "Ronaldo, remplaçant" », raconte un membre du staff. Ronaldo, le magicien, le meilleur joueur du monde, ne serait pas certain de jouer ? Jacquet affirme : « Je n'y crois pas une seconde, c'est un leurre. » De fait, Ronaldo est malade, mais jouera quand même.

Avant d'entrer dans l'arène, Laurent Blanc prend Zidane à part et lui susurre : « À toi, maintenant. Vas-y, fais nous gagner ! » Jamais *La Marseillaise*

n'a résonné avec autant de puissance dans un stade. Serrés les uns contre les autres, soudés en un seul bloc, les Bleus chantent à tue-tête. Mal, faux, à moitié ou dans leur cœur, mais ils la chantent. Le sifflet retentit, il est 20 h 50, la finale commence.

Les Français jouent comme les Brésiliens : ils dansent la samba. À la vingt-septième minute, sur une passe de Petit, Zizou s'élève dans les airs et... marque son premier but de la tête. « Incroyable ! », hurlent les commentateurs. Ils n'ont encore rien vu. À peine dix-huit minutes plus tard, le numéro 10 réalise l'inimaginable, sous le nez des Brésiliens hallucinés : il marque un deuxième but, toujours avec la tête. Alors qu'autrefois, pendant ses entraînements cannois, il n'aimait pas les jeux de tête... Son corps est parcouru de frissons. Lui, Zinedine Zidane, vient de marquer deux buts en finale de Coupe du monde à quelques minutes d'intervalle. Avec ce doublé historique, le numéro 10 rejoint dans le panthéon du football Pelé et les six autres joueurs qui ont été capables d'une telle prouesse. À la mi-temps, quand le numéro 10 entre dans les vestiaires, il n'entend ni bravos ni applaudissements. « Mais l'excitation est tellement forte que tout le monde parlait en même temps, raconte un ancien. C'est Aimé qui va nous demander de nous taire et de nous calmer[1]. » Jacquet en est convaincu : il ne faut pas crier victoire trop tôt, ne pas relâcher la pression. Le match reprend. Lorsque Emmanuel Petit marque un troisième but, quelques minutes avant la fin, enfin le public laisse éclater sa joie. Et fait un triomphe à l'équipe victorieuse. Coup de sifflet final. La France est

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.

championne du monde. La folie s'empare du pays. Au moment de soulever la coupe des vainqueurs, les Bleus, ces jeunes hommes que le pays a appris à connaître en ce mois d'été, ont conscience qu'ils sont devenus des héros. Zizou cherche du regard sa Véronique et leur fils, Enzo. Il se dirige vers eux, les prend dans ses bras et pleure.

À 800 kilomètres de là, dans une petite maison marseillaise, un homme exulte en silence. Cet homme, c'est Smaïl Zidane, le père du héros du jour. Entouré de tout son clan, le patriarche n'a pas été capable de regarder la finale en direct. Pour tous les matchs de son petit dernier, c'est la même chose : il allume la télévision dans le salon et se retire dans la pièce d'à côté. Trop dur. Trop peur de voir son fiston se blesser, souffrir. Ce dimanche 12 juillet, à la minute où Zinedine a marqué son premier coup de tête, Smaïl était assis dans le jardin, occupé à bercer son petit-fils Luca pour l'endormir. À l'époque, le fils cadet de Zidane avait deux mois. C'est Noureddine, accroché au téléviseur avec les autres membres de la famille, qui est venu le prévenir, en hurlant de joie : « Papa, Papa, Yazid a marqué ! » Smaïl n'a rien répondu. Pas un mot. Mais son visage s'est illuminé d'un immense sourire.

À Paris, la cohue commence à la sortie du stade. « Des gens abandonnaient leurs voitures pour courir derrière nous[1] », se souvient l'attaquant Youri Djorkaeff. À l'intérieur du véhicule qui ramène l'équipe à Clairefontaine, Zizou appelle un copain d'enfance : « T'as vu ça ? Non mais t'as vu ça ? » Il est visiblement ému, et pourtant sa voix trahit une certaine tranquillité. Comme s'il avait

1. *L'Équipe Magazine*, avril 2005.

prévu ce qui allait se produire. De retour au centre d'entraînement, il emmène femme et enfant fêter l'événement dans le parc, où il boit du champagne en admirant un feu d'artifice, entouré de ses coéquipiers. Laurent Blanc, Duga et Youri, eux, vont fumer des cigares. Tous se répètent, inlassablement : « Putain, on l'a fait. On est champions du monde. »

8

Zizou, président !

Dans la capitale, sitôt la fin du match sifflée, quatre cent mille Français rejoignent spontanément la plus célèbre avenue du monde. Au milieu de la nuit, au plus fort de la fête, ils sont un million et demi à hurler leur joie sur les Champs-Élysées. Un record absolu, du jamais-vu depuis la Libération, cinquante-quatre ans plus tôt. Sur le fronton de l'Arc de triomphe défilent en lettres bleues les noms des vingt-deux joueurs. De temps à autre, une phrase s'affiche : « Zizou, on t'aime ! » Et puis un dernier message défile enfin, celui-là même scandé par les Français depuis des heures : « Zizou président ! ». Au-dessous, projetée sur un pilier du monument, l'image monumentale du visage de Zinedine, grave et intimidé, donne à la fête des airs de célébration nationale.

Cette célébration bat son plein jusqu'à l'arrivée des joueurs le lendemain dans la journée. Dans le bus à impériale qui transporte les champions du monde vers l'Arc de triomphe, le 13 juillet 1998, un enfant de trois ans est assoupi sur les genoux de son père. Ce petit garçon, c'est Enzo Zidane, le fils aîné du joueur. Avec qui d'autre faire partager ce rêve devenu réalité ? À qui d'autre montrer du doigt

cette foule qui hurle : « Zizou président ! » ? Quand il se réveille, le garçon regarde, impressionné, la foule survoltée qui se presse autour du véhicule et acclame son papa. Il voit les milliers de mains qui tentent de toucher, à son passage, le carrosse des héros du jour. Ils sont six cent mille, sous le soleil, à faire un triomphe aux joueurs sur les Champs-Élysées. Au point que leur bus, bloqué par le flot, doit faire demi-tour. Au milieu des saluts, des sourires échangés, des cris, des youyous, des klaxons, des pétards et des fumigènes, on se bouscule, on se congratule, on se côtoie, on danse, on improvise une « ola » et on entonne en refrain le slogan fédérateur et symbolique de cette soirée de délire collectif : « Zidane président ! » Des voitures sont chahutées, on se serre la main, on n'en revient pas d'être ensemble. Des drapeaux flottent sur la foule et s'élèvent dans les airs au rythme des tam-tams et des tarbourkas. Il y a, bien sûr, le drapeau français. Mais aussi l'algérien, agité en hommage aux origines de Zizou.

« Zizou président ! » Des centaines de milliers de Français vont reprendre cette phrase en chœur, exprimant ainsi une gratitude aussi méritée que démesurée. « C'est fou, c'est trop », s'exclame, abasourdi, le principal intéressé à des proches. « Zidane président ! » Les deux mots retentissent le soir au Lido, où les joueurs sont invités à dîner. Et à nouveau le lendemain, lors de la traditionnelle garden-party de l'Élysée du 14 Juillet. Beau joueur, Jacques Chirac accepte avec le sourire cette nouvelle forme de cohabitation politico-sportive dictée par l'événement. Et pour cause : la victoire lui fera gagner 20 points de popularité dans les sondages et suscitera, de façon indirecte, 0,3 % de croissance. Pour la première fois de son histoire, la

France « tricolore et multicolore » est championne du monde : dans ces conditions, comment le président de la République pourrait-il bouder son plaisir ? Comment pourrait-il même s'offusquer de voir débarquer ses invités en tee-shirt-jean-baskets ?

Dans les jardins de l'Élysée, que les Bleus découvrent au son du fameux « La, la, la, la, la, lalalalalala, la la la la, lalalalalala... », entonné pour l'occasion par la Garde républicaine, Jacques Chirac réserve aux champions un accueil enthousiaste, les félicitant d'avoir « gagné le championnat de... France » ! Étrange lapsus... C'est au tour de Zizou, poussé par Didier Deschamps, de prononcer quelques mots. Debout entre le chef de l'État et le capitaine de l'équipe de France de l'époque, le numéro 10 regarde, médusé, la foule des invités, politiques, ministres, écrivains, stars du show-biz, qui lui fait face et se met à scander : « Zidane président ! » Zizou n'arrive plus à articuler un son...

De leur côté, les journalistes du monde entier sont bientôt intarissables. Cédant à leur tour à l'enthousiasme des Français, les magazines américains *Time* et *Newsweek*, généralement peu tendres avec les habitants de l'Hexagone, titrent en couverture, en français dans le texte : « Bravo la France ! » et « Allez les Bleus ! ». Le *New York Times* évoque cette France « ingérable, jamais d'accord sur rien, éternellement divisée, profondément sceptique », qui « s'est retrouvée unie autour d'une équipe de football... L'équipe est devenue le symbole positif d'un pays qui retrouve la croissance après une longue période de blues ».

La chaleur de la réaction des Français, réputés arrogants et râleurs, ainsi que la dignité de leur équipe ont su déclencher la sympathie et l'estime de la presse internationale. Une première. Et ce cli-

mat délirant tient pour une grande part à la magie de Zidane. Il confiera des années plus tard le choc que fut pour lui ce moment incroyable du 12 juillet et à quel point il n'avait pas été préparé à ce tumulte. Jamais deux buts n'ont autant changé la vie d'un homme. Mais demain, de quoi sera-t-il fait ?

9

Champions d'Europe

Avant le Championnat d'Europe des Nations de 2000 en Belgique et aux Pays-Bas, Zidane est bien décidé à repartir une fois encore avec la coupe. À 28 ans, le numéro 10, en dépit des quelques ratés qu'il connaît à la Juve, est au meilleur de sa forme et de son niveau de jeu. Pendant les qualifications, de février à avril, rares sont les rencontres qui ont été remportées sans lui. La compétition a lieu en Belgique. Coachée par Roger Lemerre, qui a remplacé Aimé Jacquet, l'équipe nationale française prend ses quartiers près de Bruxelles, au château de Genval, un cinq-étoiles ressemblant à une version miniature du Trianon versaillais. Véritable star de la troupe, Zizou obtient de la fédération de faire embaucher, pour le plus grand plaisir de toute l'équipe, son cuisinier préféré, Roberto, le chef de son restaurant préféré à Turin, Da Angelino.

Le 11 juin, à Bruges, les Bleus rencontrent enfin leur premier adversaire : le Danemark. Le match débute mal. Encerclés, pressés par les Danois, les Français semblent désorientés. Il faut attendre la soixante-quatrième minute pour que le numéro 10 fasse une passe décisive à Thierry Henry : deuxième but pour la France. Un autre suit. Ce 3-0

est de bon augure : quelques jours plus tard, les Tchèques s'inclinent à leur tour et permettent à l'équipe nationale d'accéder aux quarts de finale. Ceux-ci ont lieu le 25 juin, contre l'Espagne. Tout d'abord, l'équipe tricolore mène. Au moment des arrêts de jeu, le score est même de 2-1 pour la France, qui se voit déjà en demi-finale. Mais l'arbitre siffle un penalty pour les Espagnols : Raul, le jeune prodige ibérique, tire. Sa tête flanche, son pied tremble et le ballon s'envole. Ça y est, les Bleus sont en demi-finale.

Qui les oppose au Portugal, le 28 juin, à Bruxelles. Et ils se voient ballottés comme jamais depuis le début de la compétition. Pour la première fois, l'équipe adverse ouvre le score. L'attaquant Thierry Henry égalise en deuxième mi-temps. Mais ensuite, ses coéquipiers poussent vainement. Il faut jouer les prolongations. De sa ligne de touche, l'arbitre assistant signale la main du défenseur Abel Xavier dans la surface de réparation. Polémique et discussions n'empêchent pas le penalty. Que Zidane transforme, portant le score à 2-1 : grâce à lui, la France est en finale.

Dimanche 2 juillet 2000, à Rotterdam, les Bleus affrontent donc les Italiens. Personne n'imaginait, avant la compétition, que ces derniers iraient si loin, mais leur organisation défensive a impressionné depuis ce début d'Euro. En ce jour de finale, l'Italie semble inattaquable. Dès le début de la rencontre, elle empêche le milieu de terrain Zidane de rayonner sur le jeu. Elle marque en début de seconde mi-temps. Puis elle défend, bec et ongles, tête et jambes. En s'arc-boutant, elle s'approche tout doucement de son premier titre majeur depuis 1982 et sa victoire en Coupe du monde. Sur les gradins, à quarante secondes de la victoire, les tifosi

entonnent leur chant national. Sur le terrain, Desailly glisse à Deschamps : « C'est mort[1]. » Alors qu'il reste seulement quinze secondes de jeu, l'attaquant Sylvain Wiltord égalise sur une passe de David Trezeguet : son ballon est passé entre les jambes d'Alessandro Nesta et sous le bras de Francesco Toldo. Le suspens se maintient le temps des prolongations. À la treizième minute, sur un ballon de Robert Pirès, l'attaquant David Trezeguet inscrit le « but en or[2] ». Deux ans après la Coupe du monde, les Bleus décrochent le titre au Championnat d'Europe des nations. C'est la deuxième fois, après la victoire tricolore en 1984, que la France remporte cette prestigieuse compétition, qui regroupe seize équipes nationales. Mieux, jamais aucune équipe n'a réussi le doublé Mondial-Euro dans ce sens. En outre, l'équipe tricolore gagne pour la première fois un trophée important en jouant hors de ses frontières, ici la Belgique. Cette année, Zizou est consacré par la FIFA footballeur de l'année.

1. *Zidane. Le dieu qui voulait juste être un homme*, Baptiste Blanchet et Thibaut Fraix-Burnet, Éditions Ramsay, 2006.

2. « C'était fou, révèle Jean-Marcel Ferret. Pour nous, c'était plié. On pensait rentrer à la maison défaits. Les Italiens eux étaient tellement convaincus d'avoir gagné qu'ils ont débouché des bouteilles de champagne que nous avons récupérées en passant devant leur vestiaire à la fin de la rencontre ! » Entretien avec l'auteur, juillet 2008.

10

Un dieu sur terre

Ce soir de novembre 2006, Zinedine Zidane a laissé à l'hôtel son bonnet noir siglé Dolce & Gabbana. Le joueur pense qu'il n'aura pas besoin de son couvre-chef habituel destiné à le protéger des regards indiscrets. Il est au Bangladesh et, dans ce pays, l'un des plus pauvres du monde mais aussi l'un des plus peuplés, personne ne risque le reconnaître. Erreur fatale. Ce que le footballeur français ne soupçonne pas, c'est que les autorités locales ont dû déployer des rangées de policiers casqués le long des routes pour tenter de contenir le débordement des foules. Les conférences de presse du jeune retraité, qui participe à un voyage pour son sponsor Danone, tournent à l'émeute. Dès son arrivée, Zidane est accueilli comme un chef d'État sur le tarmac de Dacca, la capitale. Les quarante-huit heures de son périple, destiné à rendre visite aux bénéficiaires de microcrédits débloqués par la banque de Muhammad Yunus, prix Nobel de la paix 2006, vont se dérouler dans une indescriptible liesse populaire. Lors d'une cérémonie d'inauguration d'une manufacture de produits alimentaires, d'un match improvisé dans un village ou d'une soirée officielle au stade national, le moindre de ses

déplacements déchaîne les populations locales. Le groupe Danone, qui cornaque le footballeur dans son nouveau métier itinérant, a embauché quatre gardes du corps pour veiller sur lui. Muhammad Yunus est même totalement éclipsé par la popularité de son invité de marque.

La veille du retour, le stade national Banghabandu est exceptionnellement illuminé. Vingt-cinq millions de téléspectateurs s'apprêtent à suivre chez eux la retransmission d'un match amical entre deux équipes bangladaises. Devant la foule en délire, le maestro français, vêtu simplement d'un treillis de toile kaki et d'une chemise, improvise quelques mouvements. Chauffé à blanc, il se prend au jeu et enfile un short orange, couleur du drapeau national, sur son pantalon, pour enflammer le terrain de ses passes virtuoses. Exfiltré du jeu par la sécurité après une dizaine de minutes, c'est un Zidane en sueur et rigolard qui retourne à son hôtel. L'espace d'un instant, il a retrouvé les sensations de son récent passé de joueur international, les hourras d'un public euphorique qui ponctuent chacune de ses actions sur le terrain. Car, même dans ce pays du sous-continent indien, à mille lieues des réalités françaises, Zidane est une star.

Il le mesure seulement maintenant. « Je suis stupéfait, déclare-t-il à la chaîne de télévision NtV. Je n'aurais jamais pensé que des gens vivant à des milliers de kilomètres, dans des petits villages du Bangladesh, savaient qui j'étais. » Anwarul Haque Helal, secrétaire général de la Fédération de football du Bangladesh, déclare à la presse : « Sa popularité frôle l'idolâtrie et nous sommes très honorés de l'accueillir parce qu'il va donner de l'inspiration à nos jeunes joueurs. Les supporteurs du Bangladesh étaient très choqués par son exclusion lors de

la finale du Mondial 2006, mais il reste tout aussi populaire qu'avant. Pour nous, il est le messie du football. » Rien que cela. Et même plus encore : le président de la République, Iajuddin Ahmed, lui propose ni plus ni moins que de revenir quelques mois plus tard pour jouer le rôle d'« observateur des élections législatives ». Un comble pour l'ancien footballeur, venu, à l'origine, soutenir l'image du groupe de Franck Riboud, désireux de développer la vente de yaourts sur de nouveaux marchés. Danone peut se frotter les mains : Zidane le « musulman » vaut un million de campagnes de pub.

Durant ce voyage, Zidane lui-même en prend donc conscience : il est un véritable dieu sur terre. En juillet 2007, un court séjour en Indonésie achève de le convaincre de son aura planétaire. Susilo Bambang, chef d'État du premier pays musulman du monde, le reçoit en personne. Un cortège automobile est mis à sa disposition. Là encore, on se prépare à l'affluence des foules. Dans cet archipel aussi, Zizou compte de nombreux fans. En 2006, des millions de personnes, dont le président, se sont ainsi massées devant les écrans pour voir la finale du Mondial en direct. Toutes ont veillé tard dans la nuit pour assister, décalage horaire oblige, à la retransmission en direct. Le lendemain, la photo de Zizou assénant son coup de tête à Materazzi a même éclipsé, en une des quotidiens indonésiens, celle de l'équipe gagnante d'Italie.

En cet été 2007, lors de sa visite au palais présidentiel de Jakarta, le sportif a pris la peine d'enfiler une chemise en batik, l'étoffe imprimée traditionnelle. Suivi de près par Jacques Bungert, Zidane fait bonne figure quand le président Susilo Bambang effectue quelques passes de ballon sous les applau-

dissements de ministres et d'officiels. Mieux : il s'offre le plaisir de remettre au chef de l'État un maillot des Bleus floqué de son nom et du numéro 10. Le président exhibe le trophée avec un grand sourire. Nouveaux applaudissements. L'émotion est palpable. Difficile de savoir qui est le plus impressionné des deux : quand il jongle avec la balle, la vedette retraitée, chaussée d'Adidas d'un blanc immaculé, le fait avec retenue, comme un passage obligé. Ce petit geste vaut tous les cadeaux de la terre.

Vatican, Bangladesh, Brésil, Thaïlande, Niger ou États-Unis : partout, Zidane est accueilli comme un ministre. Début 2008 aussi, quand le président brésilien Lula reçoit en personne celui qui est considéré comme l'artisan des deux défaites du Brésil en Coupe du monde, celui que la presse du pays a surnommé le « bourreau de la sélection brésilienne ». Partout, les mêmes scènes se reproduisent, témoignant de la popularité universelle du joueur français. Contrairement à ce que l'on aurait pu prédire, et pour le plus grand bonheur de ses sponsors, le coup de tête de la finale de 2006 n'a en rien terni l'image de l'icône. Bien au contraire ! À Bollywood, Zayed Khan, le George Clooney indien, adulé par des millions de groupies, n'hésite pas à prénommer son enfant… Zidane. Dans le pays du football, les personnalités les plus diverses y vont volontiers de leur couplet lyrique quand il s'agit de parler de la star du ballon rond. Ainsi Pelé, lui-même dieu vivant dans son Brésil natal, déclarait, quelques mois avant le Mondial 1998 : « Tout le monde n'a que du Ronaldo à la bouche. Moi, j'ai du Zidane. » Au moment de quitter Madrid pour Los Angeles, un autre joueur vedette, David Beckham, dit un jour à Florentino Perez, le patron du Real : « Merci de

m'avoir permis de jouer avec Zidane[1]. » Christophe Dugarry, le copain de Zizou, confirme à sa façon : « Zizou n'est pas quelqu'un qui aime fréquenter les stars, il ne se sert pas de son charisme pour avoir sa cour. Mais il pourrait être dix fois Beckham, s'il le voulait[2]. » À son ancien entraîneur Aimé Jacquet, le numéro 10 a tout simplement apporté « la lumière ». Encensé par tous, Zizou, désormais, ne s'appartient plus.

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.
2. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

11

Une couronne trop lourde

En 2002, Zidane, pour la deuxième fois de sa carrière, est élu meilleur joueur FIFA de l'année. Il est le roi du monde et la zizoumania se répand jusqu'au Vatican. Le 16 septembre 2002, le pape Jean-Paul II invite les joueurs du Real Madrid dans sa résidence d'été de Castel Gandolfo. La délégation madrilène qui comprend une cinquantaine de personnes offre au Saint-Père une réplique miniature en argent du stade Santiago-Bernabeu et une carte de membre honoraire du Real. À l'occasion du centenaire de leur club, les footballeurs de la capitale espagnole lui ont également dédicacé le maillot de cette année anniversaire. En retour, chacun reçoit un rosaire bénit par Sa Sainteté. Dans un murmure, leur hôte, déjà diminué par la maladie, parle de la « noblesse » du sport et de son importance pour surmonter les barrières culturelles et idéologiques.

Impeccablement sanglés dans des costumes sombres avec cravates bleu marine, les joueurs intimidés se placent autour du vieil homme afin d'immortaliser l'instant par une photo-souvenir. Seul musulman parmi une équipe composée en majorité de Brésiliens et d'Espagnols très catholi-

ques, Zidane se tient un peu en retrait. Pudique, il ne sait quelle attitude adopter à l'égard du souverain pontife. Il décide finalement de s'effacer quand le pape bénit affectueusement ses coéquipiers. Mais tenter la discrétion lui devient chose impossible. Zidane a beau faire mine de se dérober, il est assailli par les cardinaux à la fin de la séance. Lesquels lui réclament qui un autographe, qui un cliché dédicacé. Cette scène vaticane est surréaliste. La star, fidèle à elle-même, sourit calmement à ces hommes en robe rouge qui virevoltent autour de lui excités comme des enfants.

Alors que la visite tire à sa fin, un dirigeant[1] du club reçoit un appel téléphonique. À la vue du numéro, il recule d'un pas, se dissimule derrière un joueur et décroche en chuchotant. À l'autre bout du téléphone : Juan Carlos en personne. Le roi d'Espagne est désolé de le déranger à un moment si important, mais il a une petite faveur à solliciter : Zidane pourrait-il assister au déjeuner officiel prévu le 2 octobre en l'honneur du président algérien Bouteflika ? « Bien sûr, bien sûr, je lui en parle ce soir », répond le cadre madrilène. De retour dans la capitale espagnole, il tâte le terrain auprès du numéro 5, qui l'a rejoint dans son bureau : « Voilà, "Sissou", j'ai reçu un appel du Palais. Le président algérien arrive bientôt en Espagne. Sa Majesté aimerait beaucoup que tu sois présent. Qu'en dis-tu[2] ? » Surpris, Zidane hésite. Avant de refuser poliment : il a pris des engagements auprès des Bleus et, à cette date-là, il sera en France. Mais en quittant la pièce, il se retourne, revient sur ses pas et lance, avec un sourire légèrement ironique :

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.
2. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

« Tu sais, je suis français. » Le mot est lâché. Zizou, fils d'immigré algérien, n'en peut plus d'être sans cesse ramené à ses origines maghrébines. Pourquoi l'inviter avec Bouteflika ? Avec Chirac, éventuellement, mais avec Bouteflika ? Même en Espagne, il faudrait qu'il joue les porte-drapeaux d'une Algérie de l'émigration heureuse ? Pas question. L'enfant de la Castellane est avant tout un joueur de foot, exceptionnel, certes, mais qui ne représente que lui-même.

Le beau Kabyle aux yeux verts porte une histoire trop lourde pour ses épaules pourtant larges. L'Algérie ? Lors de son voyage en décembre 2006, il dit ressentir envers elle « un sentiment de solidarité et d'amour ». Pour autant, à l'époque, il n'y a pas remis les pieds depuis l'âge de huit ans. Ses racines, en réalité, sont dans les quartiers nord de Marseille. Non que Zinedine ne se sente pas algérien, mais il est avant tout un petit gars d'ici. Lui qui, au cours de sa carrière professionnelle, s'est mis à l'italien et l'espagnol n'a jamais appris le kabyle ou l'arabe. Après tout, à la maison comme avec ses amis, il parle français. Le benjamin de la famille Zidane n'a pas effectué son service militaire en Algérie, contrairement à son frère, Farid. D'autant que ce dernier n'avait pas gardé un excellent souvenir de ces deux années passées à Dely Ibrahim, près d'Alger. « C'était difficile d'aller là-bas. À l'époque, on était autant immigré en France qu'en Algérie. Je ne parlais pas l'arabe, je parlais juste le kabyle... Pour mon père, l'Algérie, c'était comme un paradis, alors je ne voulais pas donner à Yazid une image différente. Je ne parlais pas du bled avec lui[1] », explique Farid.

1. *L'Équipe Magazine*, 2 avril 2005.

Zinedine, lui, a effectué son service militaire à Joinville-le-Pont, en banlieue parisienne. « Cela avait été si dur pour Farid d'être éloigné de nous tous que je n'ai pas souhaité que Yazid fasse son service national au pays[1] », explique son père, Smaïl, dans un souffle. Lui-même, qui n'a pourtant jamais demandé sa naturalisation et ne peut donc pas voter, aime profondément la France. Mais il a toujours gardé un lien avec Aguemoun, ce petit hameau kabyle où il est né à la fin des années 1940. Il va y passer ses vacances une fois par an, y construisant une maison pierre par pierre à chacun de ses passages. Lui qui connaît bien la « *gharba* », l'exil en français, n'a pas souhaité que ses enfants le vivent dans leur cœur. Il ne les a donc jamais obligés à rentrer chaque été en Algérie. Madjid, son fils aîné, est le seul à retourner régulièrement là-bas : adulte, il a éprouvé le besoin de se retrouver sur la terre de ses ancêtres. Il s'y sent bien, heureux dans ce paysage resté sauvage où tout le monde le connaît. Madjid et Farid sont les seuls à avoir épousé une fille du pays.

Pour Zinedine, ce pays situé de l'autre côté de la Méditerranée fait davantage partie de son patrimoine familial que de son identité. De l'Algérie il aime les plats que lui prépare sa mère, comme le couscous et le felfel, salade de poivrons noyés dans l'huile d'olive que l'on mange avec la galette kabyle. Du pays de ses ancêtres il chérit également les histoires que racontait son père. Et puis il garde un souvenir merveilleux de ses vacances passées à Aguemoun, de ces parties de football disputées là-bas avec tous les cousins du bled. C'est beaucoup et c'est peu à la fois. Un jour, Zidane demande à

1. *Ibid.*

l'un de ses amis algériens : « Pied-noir, ça veut dire quoi ? » La question n'est pas de savoir s'il se sent davantage français qu'algérien, mais s'il se sent plus algérien que footballeur. De l'islam, la religion de ses parents, Zidane, à l'opposé d'un Anelka ou d'un Ribéry, tous deux convertis, ne connaît rien. Pour lui, ramadan ou halal sont des notions abstraites. Guère pratiquant, il mange du jambon et apprécie le bon vin. « Quand je vois les jeunes joueurs musulmans de l'équipe de France qui refusent de manger de la viande qui n'est pas halal ou d'autres qui prient avant d'entrer sur le terrain, raconte un cadre des Bleus, je me dis qu'une époque est révolue. » Tout comme la religion est, pour ce non croyant et non pratiquant, une affaire de valeurs et non de frontières, les origines familiales sont avant tout une affaire de cœur. Pas de symboles ni d'histoire.

« Je joue pour un peuple, un pays, un drapeau, un symbole[1] », déclare le joueur en 1998. On est en pleine Coupe du monde. Zidane prononce cette phrase spontanément, sans aucune arrière-pensée. Il joue avec les Bleus et il défend les couleurs de son équipe, tout bêtement. Aussi, quand il se retrouve, au lendemain de la finale, porte-parole de la France black-blanc-beur, il en est tout d'abord étonné. Lui qui n'a jamais rien revendiqué de tel, ne s'est jamais exprimé publiquement sur les problèmes de mixité et d'intégration, se retrouve au centre d'un débat national qui le dépasse. « Dommage que Materazzi n'ait pas vraiment traité la mère de Zidane de pute terroriste, Zizou serait devenu l'icône de l'antiracisme[2] », regrette même le

1. *Paris Match*, 25 juin 1998.
2. *Le Nouvel Observateur*, septembre 2006.

comique Jamel, pote du joueur. « Zidane n'a pas besoin de faire de grands discours. Quand il met deux buts en finale de la Coupe du monde, c'est un acte politique[1] », dit-il encore peu après. Noureddine, le frère du joueur, dénonce, au contraire les tentatives de récupération dont Zidane est l'objet : « Il y a trop de requins autour de lui, trop de gens qui veulent l'utiliser pour faire passer des idées politiques[2]. »

L'étonnement laisse bientôt la place à l'incrédulité face à l'attitude de personnalités les plus diverses, promptes à investir le joueur de multiples vocations. Témoin la phrase du politologue Pascal Boniface, selon qui le footballeur « va participer au rayonnement du pays comme le firent les philosophes du siècle des Lumières, nos écrivains du XIXe ou les grands intellectuels du XXe[3] ». Un an après la Coupe du monde 1998, Zidane confie, dans l'ouvrage *Zidane, Dugarry. Mes copains d'abord*[4], de Pierre-Louis Basse : « Cette victoire, c'est aussi celle de mon père, celle de tous les Algériens fiers de leur drapeau qui ont fait des sacrifices pour leur famille mais qui n'ont jamais abandonné leur propre culture. » Dans la deuxième édition du livre, curieusement, cette phrase a été supprimée. À la demande de celui qui l'a prononcée ?

Zidane refuse d'être instrumentalisé. Cela tombe bien, ses sponsors lui en sont reconnaissants. On le voudrait déchiré, partagé entre deux cultures, celle de ses ancêtres et celle de la France. Le 6 octobre 2001, quand, pour la première fois, l'Algérie

1. *L'Équipe Magazine*, 2 avril 2005.
2. *Le Nouvel Observateur*, 24 décembre 1998.
3. *L'Effet Zidane ou le rêve éveillé de l'intégration par le sport*, Mogniss H. Abdallah, 2000.
4. Mango sports, 1999.

affronte l'ancienne puissance coloniale sur le terrain du Stade de France, certains journalistes prétendent que Zizou éprouve un « pincement au cœur ». Tous les commentateurs épient le joueur : va-t-il chanter *La Marseillaise* – ce qu'il n'a jamais fait durant toute sa carrière, du moins à haute voix ? Va-t-il jouer contre son pays ou pour son pays ? Et quel est son pays, justement ? Juste avant le match, la tension est à son comble. Les attentats du 11 septembre ont eu lieu quelques semaines plus tôt. L'élection présidentielle qui se profile en France achève de donner à ce match les allures d'une précampagne. Les Renseignements généraux craignent des « débordements ». Le directeur d'antenne de TF1, Étienne Mougeotte, met personnellement en garde Thierry Roland et Jean-Michel Larqué, sommés d'observer une neutralité absolue durant toute la retransmission.

Le coup d'envoi est à peine donné que le malaise s'installe : les sifflets, qui ont déjà couvert *La Marseillaise*, retentissent dès qu'un joueur français touche le ballon. Et ce que tout le monde redoutait arrive : à la soixante-quinzième minute, alors que l'équipe nationale algérienne est menée 1 à 4, une foule de jeunes envahit le terrain, des drapeaux algériens à la main. Zidane, remplacé au cours de la seconde mi-temps, échappe à la confrontation. Le lendemain, certains de ses coéquipiers n'hésitent pas à s'exprimer. Lilian Thuram, par exemple, tente de soulever la question du malaise des jeunes de banlieue. Zizou, lui, se tait. Et son silence paraît assourdissant. En réalité, la star n'est pas certaine de bien comprendre ce qui s'est produit. En ce lendemain de match, le joueur demande à un ami de l'emmener à Barbès : lui le petit Marseillais des quartiers nord n'a encore jamais mis les pieds

dans ce quartier parisien que tous les Algériens connaissent[1]. Il n'a même aucune idée de la façon dont vivent les immigrés de la capitale, même s'il connaît sa banlieue. Il découvre Barbès à travers les vitres d'une voiture, dont le conducteur va passer plus d'une heure à sillonner, à vitesse réduite, les ruelles de cette mini-Algérie en plein Paris. Cette visite, personne n'en saura jamais rien. Sidérés par ce qu'ils prennent pour de l'indifférence, journalistes et diverses personnalités des deux « camps », français et algérien, lui reprochent de ne pas prendre parti. « On aimerait que Zidane, qui ne cache pas sa tendresse pour l'Algérie de ses racines, se dise clairement français. C'est-à-dire uniquement français[2] », proteste l'éditorialiste du *Figaro*, Ivan Rioufol. À l'inverse, Magyd Cherfi, le charismatique chanteur du groupe Zebda, s'offusque : « Qui a vu Zizou sur le pont du Carrousel venir rendre hommage au jeune Marocain noyé, après s'être fait lyncher par quelques têtes pleines d'eau du Front national[3] ? » Sourd aux reproches, du moins publiquement – jamais il n'aurait digéré les attaques du chanteur, confie un de ses proches –, le joueur ne sort pas de sa réserve pour autant.

Il ne le fera pas, à de rares exceptions près. En avril 2002, une semaine après la fin du premier tour de l'élection présidentielle qui a porté Jean-Marie Le Pen au second tour, Zidane, pressé par son entourage, prend la parole avec moult précautions : « Je ne veux pas entrer dans un débat ni m'étendre, mais je donne mon sentiment comme beaucoup de monde peut le faire. Il faut dire aux

---

1. Entretien avec l'auteur, février 2007.
2. *Le Figaro*, 13 octobre 2001.
3. *L'Humanité*, 8 juin 2002.

gens qu'ils votent. C'est très important et surtout qu'ils pensent aux conséquences de voter pour un parti qui ne correspond pas du tout aux valeurs de la France. Cela peut avoir des conséquences très graves (...). C'est sûr que je suis fier d'être français mais c'est vrai que l'on ne peut pas être content de ce qui se passe. C'est grave quand on voit qu'il y a 30 % d'abstention et qu'à l'arrivée cela fait un deuxième tour entre Chirac et... l'autre. Ce n'est pas jouable. » Et pour mettre fin à une rumeur lancée par le frontiste Bruno Gollnisch, qui prétendait que Smaïl Zidane était harki, il ajoute : « Je tiens à préciser une fois pour toutes : mon père n'est pas un harki (...). Parce que j'entends partout qu'on dit qu'il est harki (...). Moi, je n'ai rien contre les harkis, je ne veux pas me mêler de ce qui se passe mais simplement mon père n'était pas un harki, mon père était un Algérien, fier de l'être et je suis fier que mon père soit un Algérien (...). Le seul truc, c'est que mon père, il n'a pas combattu contre son pays[1]. » Sa démarche arrive trop tard. Le leader du groupe Zebda tonne dans une tribune : « J'eusse aimé, c'est vrai, que Zidane évoquât le droit de vote des immigrés, son père ne l'ayant pas, c'eût été pour nous, enfants de la deuxième génération, du baume au cœur, du baume au cœur et pas plus, mais... silence radio. On n'apprend pas à devenir ça dans les stages de formation[2]. » D'autres comprennent la réserve du joueur. « Notre pays n'a rien à voir avec les États-Unis des années 60, portés par le mythe de l'athlète noir revendicatif. Le débat sur l'intégration ne se pose pas dans les mêmes termes

1. AFP, 2 juin 2002.
2. *L'Humanité*, 8 juin 2002.

en France[1] », rappelle Malek Boutih, l'ancien président de SOS-Racisme, qui justifie ainsi l'attitude de Zidane : « Lui sait très bien quelle est sa place. Il est l'homme le plus médiatique de France mais aussi celui qui sait le mieux en éviter les pièges. Il sait qu'une seule de ses paroles entraînerait inévitablement mille questions, puis mille démentis nouveaux. »

En novembre 2005, les émeutes font rage dans les banlieues. Des joueurs comme Thuram et des artistes tels que Jamel Debbouze interviennent dans le débat public. *L'Huma* titre : « Zinedine Zidane, où es-tu ? » Mais, là encore, l'ancien capitaine des Bleus refuse de sortir de sa coquille. Il rompt ce silence une deuxième et dernière fois en décembre 2006, lors de son voyage en Algérie. Invité par les autorités, il a aussi fait le déplacement pour visiter des hôpitaux qu'il avait aidé à financer en organisant un match amical en 2003. Le sportif ne se risque à aucun commentaire politique. Pourtant, il se voit remettre une médaille par le président Bouteflika. Et pas n'importe laquelle : la médaille Athir, la plus haute distinction, décernée aux héros de la guerre d'indépendance. Après la lui avoir accrochée sur le veston, le président enfonce le clou, en offrant au joueur une photo de l'équipe de football du FLN. Présents dans la salle de cérémonie, ces vétérans qui évoluaient en 1958 dans des clubs français avaient rallié clandestinement Tunis pour se mettre au service du gouvernement provisoire algérien. Le présent du cliché n'a pas échappé aux autorités françaises. Le soir même, Zizou est invité à la résidence de l'ambassadeur de France. Ce dernier entend rétablir l'équi-

1. *Journal du dimanche*, 20 juin 2003.

libre : « Je suis heureux, dit-il, d'accueillir le grand Français que vous êtes, dans cette maison où le général de Gaulle avait préparé la libération de la France. » À symbole, symbole et demi.

12

Dans la peau de Zinedine Zidane

Saint-Barth, en pleine mer des Caraïbes. Dans cet atoll des Antilles françaises où viennent se détendre riches vacanciers en goguette et stars du show-biz, Mathias est connu comme le loup blanc. Ce jeune saisonnier passe l'hiver comme garçon de plage dans un palace de l'île. Depuis son arrivée, un mystère plane autour de cet athlétique métropolitain qui attire sans cesse les regards des femmes... et des hommes ! Il faut dire que sa ressemblance avec la star mondiale du ballon rond est saisissante. Même carrure, même regard vert d'eau, même accent chantant... Une question agite touristes et locaux à l'heure de l'apéritif : est-il le frère caché de Zidane ? Comme pour accentuer le mimétisme (et brouiller les pistes), le jeune homme, qui a, lui aussi, un début de calvitie, s'est rasé le crâne.

« Tout a débuté en 1998, juste après la Coupe du monde, raconte ce Bordelais d'origine. Les gens ont commencé à me regarder bizarrement dans la rue. J'entendais des personnes se pousser du coude : "Hé, tu as vu ?.... Tu crois que c'est lui ? En tout cas, si c'est pas lui, c'est son frère", ou encore "Vas-

y, toi, demande-lui un autographe[1]." » Cette fois-ci, c'est sûr, ce n'est pas sa maman qui fantasme sur cette similitude étonnante. Le jeune homme de 34 ans (un an plus âgé que le champion) peut savourer sa chance ! Timide et réservé comme son idole, Mathias se décide, après moult hésitations, à jouer le jeu : devenir sosie professionnel à ses heures perdues. Pourquoi refuser de se faire payer 200 euros la soirée pour signer des autographes et se faire embrasser la joue par des jeunes filles rougissantes ? Après tout, ne s'est-il pas fait happer, dans le sud de l'Italie, par une bande de jeunes tifosi au féminin qui voulaient passer la soirée avec le héros de la Juve ? « C'est dingue, mais les filles aiment tellement son regard que j'ai appris moi aussi à baisser les yeux, comme il le fait. Et je peux vous dire : ça marche[2] ! » Mathias a même failli faire carrière. Une boîte de publicité a fait appel à lui pour participer à un casting. « Je devais jouer le rôle de Zidane pour un spot publicitaire de Volvic. Malheureusement, de dos, je n'avais pas la même carrure que lui ! » Peu importe. Galas à Cannes, tournées en province et même une participation au concours national des sosies où il finit parmi les premiers. La chance aidant, le jeune homme réussit à rencontrer son idole. En 1999, à Turin. Grâce à Jocelyn Blanchard, milieu de terrain à la Juve dont Mathias connaît le frère, il tient enfin son billet pour le mythique Stadio Grande Torino. « Après avoir assisté au match Juve-AS Rome, j'ai pu l'approcher, raconte-t-il. Il m'a non seulement donné son maillot, mais nous avons pris des photos ensemble. » Des clichés surréalistes où l'on voit les

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.
2. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

deux hommes bras dessus bras dessous, rigolards. Un trésor que le jeune homme s'empresse de faire encadrer une fois rentré chez lui. Après tout, comme le dit un jour le comique Jamel, « tout le monde rêverait d'être Zinedine Zidane[1] ».

Aux curieux, ou plutôt aux curieuses, qui veulent savoir s'il existe bel et bien un lien de parenté entre les deux hommes, Mathias répond, évasif : « Je n'ai pas envie d'en parler. » Quand les admiratrices se font plus insistantes, il fait mine d'être susceptible : « J'espère que tu n'es pas avec moi par intérêt. » Lui arrive-t-il de profiter de la situation ? « J'ai toujours refusé de me faire passer pour lui. Il m'est déjà arrivé de me faire refouler à l'entrée de certaines discothèques. Mes amis me disaient : “Tu n'as qu'à leur faire croire que t'es de la famille.” Je n'ai jamais accepté. » Laisser planer le doute, pourquoi pas, mais mentir…

Son quart d'heure de gloire warholien, Mathias le vit avec délectation, en juin 2007. Invitées à Saint-Barth pour disputer un match de football amical, quelques grandes stars du ballon rond ont fait le déplacement. Parmi elles, Robert Pirès, le Brésilien Sonny Anderson ou encore Didier Drogba, la pointure de Chelsea. Le plagiste, originaire de Bordeaux, footballeur à ses heures, attire l'attention de José Touré. Ce dernier le convie à la rencontre, le temps d'une mi-temps. C'est sous les applaudissements d'une foule en délire que Mathias le Bordelais entre dans un stade chauffé à blanc au cri de « Zizou, Zizou ! » Incontrôlable comme toujours, la rumeur avait couru pendant plusieurs jours sur l'île : l'ancien capitaine des Bleus allait venir jouer. Le soir, invité au cocktail

1. *Paris Match*, 12 juillet 2006.

d'après match, Mathias a presque l'impression de faire partie de la famille. Il recueille même les confidences de Robert Pirès, l'ancien coéquipier de Zidane, qui a tenu à partager avec le sosie le souvenir nostalgique qu'il gardait de son ancien copain et de cette formidable épopée que fut la Coupe du monde 1998. Mais Mathias, qui a si souvent rêvé d'être à la place de son double légendaire, préfère finalement sa vie à celle d'une star, fût-elle la plus grande d'entre elle.

Ce n'est pas le journaliste Nour-Eddine Zidane qui dirait le contraire. « ... Depuis les locaux de la brigade financière de Paris, Nour-Eddine Zidane, pour France Info. » Cet homonyme sans lien de parenté avec le champion porte de surcroît le même prénom que le frère de la star du ballon rond. Ce pur hasard vire à l'obsession pour l'intéressé. Depuis qu'il est entré à Radio France en 2004, le jeune homme de 29 ans doit répondre tous les jours à l'inévitable question : « Vous êtes de sa famille ? » Il lui arrive même que des associations, telle Les Petits Frères des pauvres, le sollicitent pour jouer les intermédiaires auprès de son soi-disant cousin. Plus drôle, certains confrères essaient de passer par lui afin de décrocher l'interview du siècle. « Vous savez, chaque fois que le sujet est abordé, c'est toujours pour se rapprocher de Zidane. Ce n'est pas de la curiosité, mais de l'intérêt[1] », explique-t-il un brin désabusé. Mais n'y a-t-il pas quelques contreparties ? Par exemple, peut-être est-il plus facile de trouver un logement à Paris ? Le journaliste de Radio France dément : « Vous rigolez ? D'abord, je suis noir, car ma mère est soudanaise. C'est mon père qui est oranais. Et

1. Entretien avec l'auteur, octobre 2007.

surtout, champion du monde ou pas, Nour-Eddine Zidane reste un nom arabe. Et ça, croyez-moi, ce n'est pas toujours un avantage[1]... »

Certes, Zinedine Zidane n'a plus de problèmes depuis des lustres pour se loger dans des maisons cossues. Mais ces exemples prouvent combien la notoriété à un certain niveau peut virer à l'enfermement...

1. *Ibid.*

13

L'art de gérer les sollicitations

Règle numéro un : porter un bonnet et marcher vite, très vite, sans jamais s'arrêter, même en faisant les courses. Pour la star du ballon rond, le pas de course est devenu la seule façon de pouvoir se promener ou acheter le journal sans la présence d'un garde du corps. « Si tu t'arrêtes, il y aura toujours quelqu'un pour venir vers toi parce qu'il t'aura reconnu. Ensuite c'est fini : le mouvement de foule sur toi est inévitable[1] », raconte Zizou à un proche. Lui qui aimait tant aller acheter des articles de sport pour ses enfants chez Decathlon connaît désormais par cœur rayons et tailles. Et, une fois dans les magasins, il peut faire son marché les yeux fermés, passer sans jamais ralentir dans les travées des galeries marchandes en attrapant au vol tee-shirts et baskets. Quand il assiste à un spectacle, comme, en avril 2008, celui de Gad Elmaleh, au Palais des sports de Paris, il arrive après le début et s'en va avant la fin, histoire de ne jamais apparaître en pleine lumière. Le 28 août 2006, il s'est rendu au concert de Madonna, dont il ne rate aucune prestation, à Bercy. Juste avant que la pop

1. Entretien avec l'auteur, avril 2007.

star n'entame *Hang up*, sa chanson de final, au pied de la scène, une silhouette courbée, bob sur la tête, s'éclipsa discrètement par une sortie dérobée. Raté. Derrière la scène, les danseurs de Madonna, qui le guettaient, surgirent, l'entourèrent, le touchèrent. Ils voulaient absolument savoir si le sportif a apprécié leur show.

Règle numéro deux : disposer de plusieurs numéros de portable en lieu et place d'un attaché de presse. Soit un numéro unique attribué à la famille, les autres étant distribués aux proches en fonction du degré d'intimité. Mieux : ce numéro change tous les six mois, soit plus souvent qu'un code d'immeuble, Zidane se chargeant alors de rappeler les heureux élus. Ceux-ci, conscients de la grâce qui leur est faite, gardent jalousement le sésame à dix chiffres qui leur a été communiqué. Pas question de le partager avec quiconque, même pas sa femme ou son meilleur ami. Le donner relève de la haute trahison et revient à se griller à tout jamais aux yeux de Zizou. Pourtant, détenir le numéro de l'idole n'est pas un sésame absolu. Méfiant, le joueur ne décroche en effet qu'après avoir identifié son interlocuteur. Doté d'une mémoire phénoménale, il est capable de retenir un nombre impressionnant de numéros de téléphone. Au point que le meilleur moyen de le contacter reste quand même de passer par les nombreux intermédiaires dont il se sert pour filtrer les sollicitations. Même Alain Migliaccio, le propre agent de la star, doit parfois s'en remettre à un tiers pour l'atteindre et conclure une affaire. Témoin cet été 2001 où il poursuivit en vain son poulain de ses assiduités téléphoniques au moment de finaliser le recrutement par le Real, avant de l'accrocher – enfin – au bout du fil grâce au fidèle Mustapha. Qui sont ces intermédiaires ? Mustapha,

mais aussi Malek, un autre pote d'enfance de Zizou, remplirent cette fonction informelle pendant plusieurs années. Aujourd'hui, c'est Noureddine qui assume ce rôle, avec un sens aigu des affaires. Lui-même s'appuie sur une myriade de proches qui jouent, à leur tour, les (sous-)intermédiaires. Tel Hassan, un ami marseillais, chargé, lors du voyage exceptionnel de la famille Zidane en Algérie, de récupérer numéros de portable et doléances des fans sur place. Et quand quelques-uns poussent le bouchon trop loin, allant par exemple chez Adidas pour choisir des vêtements en déclarant, afin de ne pas payer, « Mettez tout sur le compte de Zidane », ce dernier ne se laisse pas faire. Il intervient en personne et dit aux vendeurs : « Je refuse. Il a pris trop d'articles. Qu'il paie seul. » On n'abuse pas de ses prérogatives.

Les sponsors sont logés à la même enseigne. Une seule personne au sein de l'entreprise détient le contact direct avec Zidane. Sa mission principale est de veiller férocement à ce que ses propres collègues ne lui dérobent pas le précieux numéro. En cas de fuite, le joueur retire aussitôt sa confiance. Chez Adidas, cet heureux élu se nomme Grégory Fernandez, a 35 ans et travaille pour l'équipementier sportif depuis dix ans. Devenu le responsable marketing pour les joueurs de foot et, à ce titre, l'interlocuteur unique de la star, il reconnaît devoir se battre quotidiennement contre sa propre entreprise, laquelle voudrait manger Zidane à toutes les sauces. « J'assure un barrage, admet-il. Je sais, pour l'avoir au téléphone toutes les semaines, ce qu'il est susceptible d'accepter. Les galas et les soirées internes, c'est non[1]. » Même discours chez

1. Entretien avec l'auteur, novembre 2007.

Orange, où Philippe Lahoun[1], autre trentenaire, s'occupe du dossier « ZZ » : « J'évite au maximum de le déranger. Je passe d'abord par un de ses frères, Noureddine ou Farid, avec lequel je balise nos campagnes et les sollicitations dont il peut faire l'objet. Je ne le contacte directement que pour valider définitivement les projets, en toute fin de parcours. » Chez Generali, l'homme fort est l'incontournable Idriss Tsouli. Celui-ci fait parfois office de véritable attaché de presse. Mieux : il est capable de deviner à un simple regard ce que veut Zidane. L'animateur Laurent Boyer se souvient encore d'un déjeuner avec Idriss et Zinedine, dans les loges VIP du Stade de France. Alors que la discussion prenait un tour personnel, le joueur avait lancé un coup d'œil à Idriss. Celui-ci avait immédiatement compris ce qu'on attendait de lui et demandé séance tenante à tous les serveurs de quitter les lieux. Les serveurs ont, en effet, des oreilles[2].

Tenus à bonne distance, les proches et les sponsors de la star ne sont pas les plus mal lotis. Car il existe une troisième catégorie de quémandeurs, constituée des journalistes et autres documentaristes. En 2005, les cinéastes Douglas Gordon et Philippe Parreno doivent passer par un tiers pour soumettre leur idée de film à l'intéressé, *Zidane, un portrait du XXIe siècle*[3]. Personne, pas même l'agent de Zizou, n'ose lui parler du projet. Finalement, c'est Frédéric Hermel, correspondant de *L'Équipe* à Madrid, qui s'y colle. Ayant la chance de voir le joueur tous les jours à l'entraînement, il plaide la

1. Entretien avec l'auteur, avril 2007.
2. Entretien avec l'auteur, décembre 2007.
3. Entretien avec le producteur Victorien Vaney, septembre 2007.

cause des deux réalisateurs. « Écoute Zidane, lui dit-il, je ne t'ai jamais rien demandé. Pas un service personnel ou un autographe pour des amis. Mais là, j'aimerais juste que tu rencontres deux cinéastes exceptionnels qui ont une idée géniale : te filmer durant un match du Real pour en tirer un long-métrage[1]. » Message transmis, en moins de deux minutes… Hermel, qui pratique alors Zidane depuis quatre longues années, est au fait de la règle numéro trois : ne jamais dépasser le temps imparti quand on s'adresse à la star. Avertis, Gordon et Parreno s'efforcent de faire vite, quand enfin ils rencontrent leur futur jeune premier. Au bout d'un entretien de vingt minutes à peine, le numéro 5 du club madrilène accepte et prononce la phrase magique : « Le Real, je m'en occupe. Dites-leur juste que Zizou a dit oui. » Il a suffi de ce petit laissez-passer verbal pour que dix-sept caméras puissent venir s'installer à domicile au Bernabeu Estadio, le stade du Real : une logistique pourtant gigantesque pour un club de foot.

Évidemment, toutes les sollicitations ne connaissent pas le même dénouement aussi heureux. De fait, les demandes les plus invraisemblables pleuvent sur le sportif : quand ce n'est pas une publicité pour une marque de jardinage ou la Sécurité routière, c'est un dîner de gala au bout du monde, une rencontre avec les résidents d'une maison de retraite, l'inauguration d'une crèche ou un livre people… Difficile, pour ce genre de requête, de trouver un intermédiaire qui prendra le risque de déranger l'idole. Il reste alors un seul recours, le moyen ultime de toucher le footballeur : le fax. Là encore, se procurer le numéro de télécopieur du

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

joueur est déjà, en soi, un parcours du combattant. Mais le jeu en vaut la chandelle : Zinedine consulte lui-même l'appareil dans le bureau de P-DG qu'il s'est aménagé dans sa villa espagnole. Pas d'emballement, cependant : rares sont les fax qui retiennent l'attention du joueur le plus célèbre du monde.

Il aura fallu quelques années et beaucoup de mauvaises surprises pour que Zidane apprenne à gérer pique-assiettes et sollicitations intempestives. De très longues années. L'écrivain Dan Franck, qui a rédigé pour le compte de Zidane son autobiographie, *Zidane. Le roman d'une victoire*[1], a vécu de très près la ronde des requins. « Un jour de septembre 1998, j'ai rencontré par l'intermédiaire d'un ami un homme qui affirmait être l'agent de Zizou, raconte-t-il. Il voulait que j'écrive sa biographie[2]. » À charge pour l'auteur de trouver un éditeur. Le prix proposé à Dan Franck pour tenir la plume : 1,5 million de francs. Même pour un auteur réputé, auteur de best-sellers, cela représente une somme coquette. Mais l'écrivain n'est pas au bout de ses aventures. De rendez-vous ratés avec Zidane en coups de fil promis mais jamais reçus, Dan Franck se demande vite si le sujet verrait le jour.

Enfin, après plusieurs mois de courses-poursuites, il parvient à rencontrer la star du ballon rond à Clairefontaine, le centre d'entraînement des Bleus. Ce jour-là, Dan Franck apprend avec stupeur que Zidane n'a jamais souhaité publier un livre. Plus étonnant encore : livide, le joueur lui demande : « Et moi, je touche combien ? » Le numéro 10 ne connaissait même pas le montant de son cachet, soit 1,5 million de francs, comme l'écrivain. Et là,

1. Plon/Laffont, 1999.
2. Entretien avec l'auteur, mars 2008.

Dan Franck découvre que l'homme qui l'a contacté n'a comme lien avec le champion qu'une vague licence l'autorisant à vendre des porte-clefs floqués de son nom. Dan Franck : « Je n'en revenais pas. En fait, Zidane est entouré d'intermédiaires qui proposent en permanence de lui dégotter des bons deals sur lesquels ils espèrent se faire un peu d'argent. Un de ses propres amis m'a demandé, une fois le livre terminé, de lui concéder les droits étrangers. Quand j'ai refusé, il m'a proposé avec insistance d'utiliser un des nombreux clichés qu'il possédait de Zidane pour la couverture, espérant en tirer quelque chose. Même les reportages photos réalisés en vue de la promotion de l'ouvrage étaient vendus. Son entourage exigeait des sommes folles pour que les magazines puissent les publier. » Certaines rédactions, comme celle de *Paris Match*, refusent. D'autres payent jusqu'à 1 million de francs. C'était en 1998. Zidane lui-même n'hésite pas à faire payer ceux dont il estime « qu'ils se font de l'argent sur lui ». Ainsi, parle un journaliste qui a très bien connu Zizou : « Un jour, alors qu'il répondait à mes questions pour un grand hebdomadaire, quelle ne fut pas ma surprise à la publication de l'article, de voir Zidane me demander : “Tu ne m'avais pas dit que c'était un article ?” Étonné, le reporter lui propose : “Tu veux que je leur demande de te payer l'interview ?” “Ben, oui”, répond le célèbre numéro 10. » Depuis, l'amateurisme a disparu, l'ancien capitaine des Bleus a mis en place un système bien rodé pour éviter d'être pillé ou envahi.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRES DE FAMILLE

14

Modestes parents d'un dieu vivant

Le succès ? Le regard des gens ? D'un haussement d'épaules, Smaïl Zidane fait comprendre que son épouse et lui n'accordent guère d'importance à ces choses-là. « Ce sont des taiseux, des pudiques, qui ont mis au monde une star[1] », confie Michel Drucker, un ami du couple. Le père et la mère de Zidane n'auraient jamais pu rêver d'une telle trajectoire pour leur fils. Reparti dans ses souvenirs sur le coin d'une table de café de gare, l'ancien ouvrier, qui fit les trois-huit comme conducteur d'engin avant de devenir gardien « à Casino », évoque, dans un souffle, les aléas de la vie à sept, quand un salaire suffit à peine à faire manger tout le monde. Il raconte les repas à tour de rôle, sur la table trop exiguë pour accueillir toute la famille, les pastèques achetées l'été, pour les enfants : « Nous, les parents, on prenait la plus petite part[2]. » Il explique encore l'unique cadeau pour les fêtes de Noël, comme celui que reçut son petit Zizou à onze ans, une paire de baskets. « L'essentiel, c'était que nos petits soient heureux », résume-t-il sans une

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.
2. Entretien avec l'auteur, décembre 2006.

once d'amertume. Qui ne comprend pas le parcours du père adoré ne pourra jamais comprendre Zidane.

Algérien débarqué en France dans les années 1950, à la poursuite d'un avenir meilleur (de l'autre côté de la Méditerranée, dans ses montagnes, il gardait les moutons), Smaïl est un chef de famille traditionnel, qui s'est fait tout seul, à la force du poignet. Musulman pratiquant (ses enfants ne le sont pas), marié avec une fille du pays (trois de ses enfants ont choisi des conjoints français), fidèle à son village kabyle d'Aguemoun (quand aucun autre membre de sa famille, à l'exception de Madjid, n'y met jamais les pieds) et très attaché à l'Algérie (où seul son fils cadet, Farid, a effectué son service militaire), il n'a jamais dévié de la route qu'il s'était tracée. Rien à voir avec le « Chibani » qu'il aurait pu devenir, l'un de ces immigrés de la première génération qui vieillissent sur le sol français seuls et démunis.

Il y a déjà longtemps que sa famille a quitté le petit appartement de la place Tartane qu'elle occupait dans les années 1970, au cœur des quartiers nord de Marseille. Désormais, les Zidane profitent d'un joli et sobre pavillon aux tuiles roses offert par Zinedine, situé dans la zone résidentielle des Penne Mirabeau de la cité phocéenne. Mais au fond, ces gens d'origine modeste, placés malgré eux sous les projecteurs du monde entier, n'ont pas changé. Les mots gloire, célébrité et richesse ne font pas partie de leur vocabulaire. Smaïl, autrefois veilleur de nuit chez Casino, continue de déjeuner régulièrement à la cafétéria du supermarché, où il a ses habitudes. C'est à cette même cafétéria qu'il emmenait Michel Drucker, du temps où les deux hommes étaient « proches ». Ce père de famille à la mise

simple, toujours en chemisette claire, continue de voyager en seconde classe. Comme si le succès planétaire de son benjamin était un rêve dont il risquerait à chaque instant de s'éveiller.

Dépassé par l'aura de son rejeton surdoué, impassible dans toutes les occasions, que son fils marque le but de la victoire en Coupe du monde ou qu'il soit reçu par le président algérien, Smaïl reste un père comme les autres. Bien entendu fier, mais aussi protecteur et inquiet. En septembre 2001, autour du terrain de foot de la Ciudad Deportiva, le centre d'entraînement du Real Madrid, toute la presse européenne se presse derrière les grilles, attendant les premiers dribbles de « Sissou ». Personne ne remarque un monsieur discret, aux lunettes légèrement teintées et à la fine moustache : le père de Zinedine Zidane. Frédéric Hermel, le correspondant du quotidien *L'Équipe*, lui, l'a reconnu et vient se présenter. Presque timidement, M. Zidane murmure : « Vous serez gentil avec lui, monsieur ? » La question en dit long sur le papa de la star la plus chère du football. Attentif, ce lecteur assidu de *L'Équipe* n'oublie jamais un visage, un article ou une mauvaise photo de son fils parus dans la presse. À un journaliste de *Paris Match* qui l'a interviewé durant la dernière Coupe du monde, il reprochera, huit mois plus tard, d'avoir manqué à sa parole : « Vous m'aviez promis que vous m'enverriez l'article avant sa publication ! » Pour autant, l'homme garde ses états d'âme. Les déclarations à la presse ? Non merci. Avare de confidences, il ne sort de son mutisme que pour les grandes occasions. Quand Zinedine met fin à sa carrière en 2006, par exemple, son père s'exprime sur Canal+ : « Je suis content pour lui. Ça s'est bien passé jusqu'à maintenant, je suis très

content. Pour lui, ses enfants et leur mère. La maman a fait beaucoup de sacrifices. »

La maman, c'est Malika, une Marseillaise originaire de Kabylie. C'est pour ses beaux yeux verts, ceux qu'elle a légués à Zizou en même temps que sa méfiance légendaire, que Smaïl a finalement choisi de rester en France et d'y faire sa vie. Avec pudeur, il vous raconte leur rencontre. C'était il y a quarante-six ans. En 1962, après l'indépendance algérienne, le jeune homme qu'il est alors souhaite rentrer au pays. Fatigué par les neuf années passées sur des chantiers de la Seine-Saint-Denis, où il dormait à même le sol, Smaïl n'aspire alors qu'à une seule chose : retrouver la chaleur et le parfum sucré des figuiers de barbarie de son village. Sans états d'âme, il prend son billet retour. À l'époque, tous les immigrés en partance pour Alger embarquent à Marseille. « Là, je me suis arrêté quelques jours pour saluer des cousins éloignés avant de quitter définitivement la France. Mais j'ai rencontré ma femme. J'ai tout de suite demandé sa main à ses parents, installés à Marseille avec leurs trois filles. Ils ont accepté mais à une condition : que nous restions vivre ici. J'ai hésité quelques jours, mais l'amour a été le plus fort[1]. »

Comme son mari, cette femme, dotée pourtant d'un certain charisme, fait preuve d'une discrétion rare. En juillet 2006, alors que *L'Équipe Magazine* prépare un gros dossier consacré aux Zidane, elle est la seule qui refuse d'être prise en photo. « Faites comme vous voulez, mais moi, j'ai envie de continuer à faire mes courses tranquille ! » réplique Malika aux reporters. En famille, elle laisse l'intransigeance à son mari. Pas question, même

1. Entretien avec l'auteur, novembre 2006.

pour Yazid, d'allumer une cigarette ou de boire un verre d'alcool en présence du pater familias. Avec la maman, en revanche, les relations sont plus souples depuis que ses petits sont adultes : les enfants se confient, l'appellent à tout bout de champ. Lors de la Coupe du monde de 2006, rangeant pour la première fois sa pudeur au placard, Zizou lui adresse des « Maman, je t'aime » par télévision interposée, à chaque interview donnée à Canal+. C'est de cette femme simple et fière qu'il se sent le plus proche. Un été, Michel Drucker fait le voyage de Paris pour venir lui rendre visite chez elle, à Marseille. L'animateur lui avoue qu'il tient par-dessus tout à offrir à ses nièces un maillot dédicacé par Zidane. Spontanément, Malika se rue dans sa chambre à coucher. Là, elle ouvre son armoire et en sort quelques exemplaires du fameux numéro 10 à l'intention de Drucker : « Tenez, je vous les offre. Ils proviennent de ma collection personnelle. Prenez, j'en ai d'autres. » Elle reste une mère, prompte à se laisser attendrir par l'amour des fans de son petit dernier.

15

L'influence de Noureddine Zidane

Il a les yeux aussi foncés que Zizou les a verts, le regard aussi sévère ; il est plus petit de taille et, surtout, plus ombrageux encore que le champion du monde : Noureddine, 40 ans, était celui des quatre frères Zidane qui avait, a priori, le plus de chances de devenir une star interplanétaire. Car il était, croyait-on, le plus doué au football.

Enfant, Zidane regardait, fasciné, son frère Noureddine multiplier crânement les « petits ponts » et autres « ailes de pigeon » au cœur de la Castellane. Le grand frère tient à ses prérogatives. « Parfois, quand je voulais jouer avec les grands, les copains savaient que j'avais ma place, mais mes frères ne voulaient pas. Surtout Noureddine. Il menaçait : "S'il joue, je ne joue pas[1]." » L'aîné pressent-il, alors, que son cadet lui volera bientôt la vedette ? Toujours est-il qu'à l'époque ce jeune joueur, encore plus impulsif que Yazid sur un terrain, est bien parti pour faire carrière dans le football. Il a quatorze ans à peine quand l'AS Saint-Étienne s'intéresse à lui. Le club phare des années 1970,

---

1. *Zidane. Le roman d'une victoire*, Dan Franck, Plon/Laffont, 1999.

celui qui a remporté dix fois le titre de champion de France, est bien plus prestigieux que l'AS Cannes qui signera Zizou quelques années plus tard. Mais Smaïl, le chef de famille, refuse. Pas question de laisser partir son gamin, si jeune, à l'autre bout du pays. Noureddine voit s'envoler son rêve de gosse. C'est sûrement pour ne pas réitérer cette erreur que ce père anxieux accepta, quelques années plus tard, la proposition faite à Zinedine, même si celui-ci représentait son dernier espoir de promotion sociale par les études, ses autres enfants ayant emprunté des voies peu scolaires.

De fait, les quatre frères et sœur du sportif, membres très soudés d'un clan qui parle d'une seule voix, sont aujourd'hui associés à parts égales dans la société Zidane Diffusion. Toutefois, seul Noureddine suit la star du ballon rond comme son ombre. Rivalité oblige, leur complicité n'a pas toujours été évidente. Cependant, malgré ses rêves de gloire déçus, il s'est intéressé très tôt au parcours de son cadet. « J'ai toujours eu une grande admiration pour Johan Cruyff. Maradona est pas mal non plus. Mais le joueur du siècle, c'est mon frère, c'est Zizou[1] ! », confie-t-il un jour à des journalistes. Cet homme discret, père d'un jeune enfant, a aujourd'hui réglé son pas sur celui de son benjamin et mis une croix à sa carrière sportive, devenant le bras droit de Zinedine et son homme à tout faire : il joue les baby-sitters à Madrid pour que Véronique puisse accompagner son champion de mari, trie les demandes d'interview, veille avec un soin jaloux à l'image de Zizou…

Noureddine est aussi le plus grand fan de Zidane, celui qui assiste à ses matchs le plus souvent, le

1. *Ibid.*

grand frère protecteur qui veille au grain. Un jour, en Italie, après une rencontre opposant les Turinois à l'AS Roma, Zizou est pris à parti par des tifosi en colère. Encerclé, bloqué contre une voiture, il ne s'en sort sans dommages, selon un témoin de la scène, que grâce à Noureddine, qui assène un coup de tête vengeur à un Italien excité. Une complicité sportive indéfectible lie les deux hommes.

Les affres du joueur lors de ses matchs décisifs, Noureddine les vit dans sa chair. Le 12 juillet 1998, vers 15 heures, Yaz l'appelle. Quelques heures avant la finale de la Coupe du monde, le numéro 10 a besoin d'entendre la voix familière de son frère pour arriver à dominer son stress. Surpris, ce dernier lui répond : « Tu es fou de me téléphoner maintenant ! J'ai la pression ! Je vais me servir une petite collation, après je regarderai le match. Ne m'appelle plus. » Très superstitieux, le grand frère n'a qu'une peur : porter la poisse à Zizou. Il refuse donc d'assister en direct au match le plus important de sa carrière. Il fait de même, quatre ans plus tard, en Corée. En 2006, lors de la dernière Coupe du monde, il prend son courage à deux mains et assiste en direct à la finale qui va sonner la retraite de son génie de frère. Lui qui déteste avoir quelqu'un assis près de lui lorsqu'il regarde un match de son frérot doit composer avec quatre-vingt mille supporters chauffés à blanc dans le stade olympique de Berlin. Lui qui a toujours eu peur de porter la scoumoune à son Yazid assiste, impuissant, à son expulsion à la cent septième minute du jeu. Un vrai coup du mauvais sort, qu'il n'est pas près d'oublier.

La complicité des deux frères se prolonge sur le plan professionnel. Jamais très loin de Zinedine, Noureddine a su se rendre indispensable. Lors des

sorties publiques de la star, il se positionne de manière que Zidane puisse l'avoir dans son champ de vision. Amené à effectuer de nombreux déplacements, ce phobique qui ne supporte pas de prendre l'avion n'hésite pas à faire les huit heures de train nécessaires pour rejoindre Madrid depuis Vitrolles, où il habite. En décembre 2006, alors que sa famille survole la Méditerranée dans le jet présidentiel algérien, lui fait la route… en bateau ! Mais cette fidélité est payante. Ce n'est pas un hasard si Zizou l'a choisi pour le seconder dans ses affaires. Aujourd'hui, Noureddine demeure un intermédiaire obligatoire pour quiconque veut approcher l'ancien capitaine d'équipe des Bleus. « Pour éviter de déranger Zidane inutilement, je passe toujours par son frère », explique un responsable d'Orange, un des nombreux sponsors du sportif. Chez Adidas, c'est le frangin qui appelle régulièrement afin de régler les détails pratiques des prestations du champion. Car Noureddine est un négociateur chevronné. Les ficelles du métier, il les a apprises auprès d'Alain Migliaccio, l'agent de son cadet. Habile, il connaît parfaitement la valeur de son prestigieux nom de famille. « Ne vous fâchez jamais avec lui, confie un proche. Cela reviendrait à vous brouiller avec toute la fratrie. »

L'aîné de celle-ci est Madjid, 44 ans. Il travaille à la piscine municipale de la Castellane, dont il assure l'entretien et la fermeture. Enfant, il partageait la même chambre que Yazid, qui dormait avec son ballon serré entre ses jambes, comme un doudou. Souvent, il accompagna son petit frère en tournoi, ou simplement pour tirer quelques ballons dans l'usine à élastiques de Saint-Henri. Le deuxième frère, Farid, 43 ans, a pratiqué le foot et le judo, comme Yazid. Mais lui a choisi le judo,

jouant même en équipe d'Algérie : deux fois, en 1984 et 1986, il fut vice-champion militaire pendant son service national à Dely Ibrahim, en Algérie. « Je suis rentré en France peu avant que Yazid parte pour Cannes. J'insistais sur sa scolarité parce que moi, je rentrais d'Algérie sans diplôme[1] », raconte Farid. Après avoir été vigile dans un supermarché, il partage son temps entre la gestion d'un petit club de football d'une cité marseillaise, La Nouvelle Vague, et Zidane Diffusion.

Enfin, il y a Lila, 39 ans, la grande sœur née trois ans avant Zinedine, frère dont elle est le plus proche aujourd'hui. Enfants, ils jouaient tous deux comme chien et chat. Lila, titulaire d'un DEUG d'anglais, est la seule à être allée à l'université. Mariée à Yannick Pellet, elle gravite, elle aussi, dans les affaires de Zinedine. Les Zidane sont avant tout un clan solidaire.

1. *L'Équipe Magazine*, avril 2005.

16

Véronique et les enfants

Zizou n'avait que 17 ans quand il a croisé pour la première fois, au foyer des jeunes travailleurs où ils sont tous les deux, le chemin de Véronique, à Cannes. Aveyronnaise d'origine espagnole, cette jolie brune de 18 ans, qui a étudié la biologie à la fac pendant un an, est alors danseuse-stagiaire chez Rosella Hightower, une école située dans l'ancien palace Gallia, rue de Faissole. Le corps mince et le port de tête altier, Véronique Lentisco-Fernandez est aussi timide que ce grand footballeur brun qu'elle ose à peine saluer quand ils se croisent à la cafétéria du coin ou dans les couloirs de la résidence[1]. Un jour, elle prend l'initiative de lui adresser la parole. Pris de court, mais flatté par l'attention que lui porte la belle danseuse, Yazid, jeune titulaire de l'AS Cannes, l'invite à assister au match qui oppose son club à Nantes, le lendemain. C'est son premier match de D1. Le 20 mai 1989, à la soixante-dix-huitième minute de jeu, Zidane entre dans le Stade de la Beaujoire vêtu du maillot numéro 10, sous les yeux de sa future épouse. Face

1. *Zinedine Zidane. Comme dans un rêve*, Stéphane Meunier et Alix Delaporte, Canal+, 2002.

à lui évoluent un certain Marcel Desailly et un petit blond grande gueule nommé Didier Deschamps. Score final : 1-1. Zinedine perçoit sa première prime, 5 000 francs, une fortune pour un stagiaire qui gagne 800 francs par mois. Avec cette somme rondelette, le jeune homme s'achètera un jean, un Levi's ! Le reste, il l'enverra à ses parents. Grâce à ce match, Zidane conquiert surtout le cœur de Véronique : « Je n'aimais pas trop le football mais je me suis quand même rendu compte qu'il jouait bien. Il a d'ailleurs marqué un but. Je me suis dit que c'était un signe[1] », racontera-t-elle des années plus tard.

Bientôt, le jeune joueur quitte la chambre 207 pour le studio 223, au deuxième étage côté jardin, avec téléphone s'il vous plaît, luxe suprême à l'époque. Il demande à sa Véronique de venir vivre avec lui. Le conte de fées commence entre cette bachelière, fille d'un employé des abattoirs de la ville de Rodez et d'une secrétaire de direction à l'usine Bosch, et Yazid, petit Maghrébin de la Castellane. Quand Alain Pedretti, le président de l'AS Cannes, s'associe à l'un des concessionnaires de la région pour offrir à Zidane sa première voiture, une Renault Clio rouge, le joueur en profite : convié au centre de formation de son club pour la remise des clefs, Zizou est accompagné de sa future femme. Pour cet homme que rien ne prédestine à la gloire, Véronique abandonne la danse et ses projets d'une vie qu'elle imagine alors aussi calme que le début de leur romance.

Elle deviendra sa femme. Le mariage a lieu le 28 mai 1994. Le faire-part annonce simplement : « Véro et Zizou ont décidé de s'unir pour la vie. »

---

1. *Ibid.*

Une jolie réception est organisée au château du Haillan, dans les environs de Bordeaux, où il joue désormais. Dans ce cadre bourgeois, payé rubis sur l'ongle par Zidane, sont réunis tous ceux qui ont marqué ce début de parcours prometteur. Sur les photos et les films de la noce, le jeune marié, en costume noir et cravate à pois blancs, ne quitte jamais son sourire éclatant. À côté de lui, Véronique rayonne dans sa robe blanche à volants, une fleur accrochée à son chignon, un rang de perles autour du cou.

Enfin, Zidane va pouvoir fonder sa propre famille. Finis les week-ends solitaires de l'adolescent qui avait quitté ses parents à l'âge de 13 ans et passait ses soirées, à Cannes, à les appeler depuis la cabine téléphonique du quartier. Le couple a élu domicile dans un modeste deux-pièces à Caudéran, une banlieue chic de Bordeaux, encore plus snob que le centre-ville. « Dire qu'à Marseille j'étais un vrai petit diable... », laisse-t-il échapper à l'écrivain Dan Franck. Au début, « je ne connaissais personne, confie encore le joueur. Ma vie, c'était ma femme et moi. Plutôt que de rencontrer des gens, boire des coups aux terrasses, j'étais avec Véronique. On déjeunait ensemble à la cafétéria de Casino. On ne sortait jamais, sauf pour aller au cinéma[1]. »

Aux yeux de Zidane, qui rentre fourbu de ses entraînements, ce rythme tranquille n'est pas un problème. Mais le footballeur s'inquiète pour sa femme, un peu désœuvrée. L'opticien Alain Afflelou, qui fonda son entreprise à Bordeaux, se souvient du jour où il vit arriver à son bureau le futur capitaine des Bleus. « Il voulait me demander une

---

1. *Zidane. Le roman d'une victoire*, *op. cit.*

faveur : il souhaitait que Véronique travaille et voulait savoir si je pouvais l'embaucher dans l'un de mes magasins. Je lui ai trouvé une place de vendeuse dans notre boutique historique de la rue Sainte-Catherine, au Bouscat, en banlieue bordelaise[1]. » Personne n'a jamais rien su de cette courte expérience professionnelle, en dehors des anciens collègues de Véronique au magasin. L'un d'eux, Mounir Zaidane, toujours employé par Afflelou, évoque la jolie jeune femme de l'époque : « Je garde d'elle un beau souvenir. Elle n'avait aucune expérience de vendeuse mais voulait apprendre. Elle nous regardait faire, parlant peu, toujours en retrait. Zidane venait la chercher tous les soirs à la fermeture. Il était si réservé qu'il fallait insister pour qu'il rentre dans la boutique. Lui préférait rester sur le trottoir. Zizou était déjà très connu en ville. Mais tous les deux étaient timides et très simples[2]. » Ce travail, toutefois, ne dure que quelques mois. Car, bientôt, Véronique va devenir maman. Le couple a toujours rêvé de fonder une famille nombreuse. Leur premier enfant vient au monde à Bordeaux le 24 mars 1995, à 10 h 12, pendant que le sportif assiste à son entraînement quotidien. Son nom est Enzo, en hommage au joueur Enzo Francescoli, attaquant uruguayen de l'OM et héros de Zizou.

Une seule fois, lors d'une interview avec Isabelle Giordano, Véronique laisse échapper une confidence : « Si j'avais su, en épousant mon mari, qu'il allait devenir une telle star, je ne sais pas si je l'aurais fait... J'ai toujours rêvé d'une vie calme. Je n'ai jamais causé de soucis à mes parents, je n'ai

1. Entretien avec l'auteur, mars 2008.
2. *Ibid.*

jamais été une révoltée[1]. » En posant son dévolu, à l'âge de 18 ans, sur le minot de la Castellane, l'Aveyronnaise a, certes, scellé son destin. Mais cette femme de caractère, avare de propos personnels, a tout fait pour en rester détachée. En fuyant, autant que possible, les honneurs trop criants et les plaisirs tape-à-l'œil. Jamais, de mémoire de journaliste, on ne l'a surprise dans une soirée people. Le paparazzi Pascal Rostain raconte : « Au lendemain de la Coupe du monde 1998, j'ai réuni toutes les femmes des joueurs de l'équipe nationale pour une séance photo. C'était *shopping center*, elles avaient toutes l'air d'avoir gagné au Loto ! Quand je leur ai demandé de retirer leurs lunettes de soleil et de déposer les portables dans une immense coupelle, il n'y avait que du Dior, du Chanel et des téléphones portables hors de prix, dont certains incrustés de diamants. Mais rien de tout cela n'appartenait à Véronique. Elle était, de loin, la plus discrète[2]. » Véronique n'a jamais oublié d'où elle venait. Elle est restée la petite-fille de Monsieur et Madame Ramirez, son grand-père maçon et une grand-mère qui fut des années durant la nounou des familles bourgeoises de Rodez. Le couple est aujourd'hui décédé mais « Véro » n'a pas changé. Celle qui aimait danser au Tango pour amuser les enfants gardés par sa mamie, préfère toujours le soleil d'Alméria à celui de Saint-Tropez.

Aux mondanités Véronique préfère de loin les repas en famille. Dans la capitale espagnole, quand le footballeur joue au Real, les Zidane sortent rarement de leur grande villa. Pas de boîtes de nuit ou

1. *Zinedine Zidane. Comme dans un rêve, op. cit.*
2. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

de fiestas toute la nuit. Quand il était encore au club, on pouvait voir Zinedine déjeuner de temps en temps avec des cadres, y compris le podologue. Et aujourd'hui, lorsque le couple reçoit ses amis à la maison, il arrive que Zinedine lui-même se mette aux fourneaux pour préparer sa spécialité : des pâtes, *al dente* naturellement. Son seul luxe consiste à se faire livrer des blocs de parmesan d'Italie. Et à remplir sa cave de grands crus. Quand Zinedine et Véronique vont dîner dehors, c'est toujours sa femme qui réserve, sous son nom à elle, dans des restaurants « normaux » plutôt que branchés où il aime à commander du poulet grillé. En Espagne, le sportif n'aspire qu'à une vie tranquille avec sa famille, préférant aux mondanités les matchs endiablés dans le jardin avec ses fils.

Ses fils… À un journaliste de *Psychologies Magazine*[1], dont sa femme est une fidèle lectrice, qui lui demande si Véronique et lui ont toujours voulu avoir une famille nombreuse, Zidane répond : « C'était obligatoire pour moi. Je viens d'une famille nombreuse, et avec mon épouse, nous aimons les enfants. Nous avons dû nous arrêter à quatre parce qu'elle doit subir une césarienne à chaque accouchement, mais sinon nous en aurions eu plus. Nous avons la chance d'avoir les moyens de pouvoir élever beaucoup d'enfants. » Pour son épouse, leurs enfants constituent même le seul vrai port d'attache dans une vie marquée par de nombreux déménagements. En Italie est né Luca, le 13 mai 1998. En Espagne, ont suivi Théo, en 2002, et Elyaz, en 2005.

Curieusement, ni Véronique ni aucun de ses fils n'ont fait partie du voyage en Algérie de Zidane en 2007. Un jour, le joueur avait lâché à ses proches :

1. *Psychologies Magazine*, juin 2006.

« Tant que je serai avec elle, je ne retournerai pas en Algérie… » Comme si le joueur, en vivant ce rapport fusionnel avec sa femme, avait aussi, inconsciemment, censuré une partie de son identité. Selon Zizou, chacun doit construire sa propre histoire. Y compris ses fils, pour lesquels il nourrit une obsession : « Qu'ils ne deviennent pas des héritiers ! », répète-t-il souvent. « L'argent, c'est à papa et à maman », entendent régulièrement de son côté ses quatre enfants. Les plus jeunes ne réalisent pas encore le statut qui est le leur, eux rejetons d'une star planétaire du ballon rond.

Pour Enzo, l'aîné, dont Zidane est fier, c'est différent. Bon élève et déjà bon joueur de foot, le gamin de 12 ans est scolarisé en classe de cinquième dans l'un des établissements les plus huppés de la ville. Et certains parents d'élèves ne cachent pas leur excitation de voir leurs bambins côtoyer le fils de Zizou. « Pour Enzo, c'est parfois dur, témoigne une maman française ayant inscrit son enfant dans la prestigieuse école. À chaque rentrée, plusieurs aficionados demandent au proviseur si leurs gamins peuvent être dans la même classe que "le petit Zidane[1]". » Du coup, les invitations à des goûters pleuvent, motivées par l'espoir secret que Zidane en personne pourrait venir récupérer son fils en fin d'après-midi… Les mamans qui se rabattent sur Véronique en sont pour leurs frais : l'Aveyronnaise, qui est, par ailleurs, très impliquée dans la vie de l'école, est toujours aussi réservée et ne s'attarde guère après les cours pour discuter. La seule personne avec laquelle elle taille volontiers le bout de gras, c'est… la secrétaire du proviseur.

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

Sollicité par les filles qui ont toutes le béguin pour lui et les garçons qui lui demandent des autographes, le petit Enzo fait face, avec la spontanéité dont on est capable à son âge. Au seul enfant de sa classe qui ne lui a jamais réclamé d'autographe de son père, l'aîné des Zidane demande un jour : « Dis, ton papa, il aime pas le foot ? » Car le football est la grande passion d'Enzo Allan Zidane Fernandez. Membre de l'équipe benjamine du Real Madrid, le jeune milieu de terrain, indubitablement doué, a déjà des fans. Au journal espagnol *Marca*, la graine de star confiait que c'était son papa, avec lequel il jouait beaucoup, qui lui avait appris « quelques trucs[1] ».

1. *Marca*, 10 avril 2007.

17

La rumeur Nâdiya

Le 31 octobre 2006, sur le plateau de *T'empêches tout le monde de dormir*, l'émission de M6, Marc-Olivier Fogiel ose l'impensable. Évoquer publiquement un ragot qui court les rédactions et franchir le Rubicond. S'adressant à la chanteuse Nâdiya, il déclare : « Vous voulez bien qu'on torde le cou à une rumeur tout de suite, Nâdiya ? Je ne sais pas si vous avez vu ça. J'ai regardé Internet pour préparer l'émission autour de vous et tout le monde dit que vous avez eu une aventure avec Zidane, c'est vrai, cette histoire ? » Aucun journaliste n'avait encore publiquement parlé du sujet. Face à l'assaut, l'interprète de *Comme un roc*, imposantes boucles d'oreilles métallisées et chemisette blanche, peine à rester de glace. Tressaillement imperceptible dans l'assemblée, qui retient son souffle. Richard Bohringer, qui a mis le sujet Zidane sur la table, a beau être une grande gueule, il est dans ses petits souliers. Jamais en retard d'une révolte, il voulait rendre hommage au plus célèbre joueur du monde en déclarant devant un million de téléspectateurs à quel point il comprenait le coup de tête asséné à Materazzi durant la finale de la

Coupe du monde. Mais là, c'est autre chose qui survient.

Pas encore rodée à l'arène cathodique, prise au dépourvu, la jeune femme trouve assez de maîtrise pour répliquer, sans prononcer le nom de la star de foot : « Il faut arrêter tout de suite. C'est aller dans le non-respect de cette personne et de sa famille. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois. Moi je suis mère avant tout. J'ai un petit garçon et je veux qu'on respecte un peu mon intégrité. » La gêne envahit le plateau en dépit de quelques sourires mi-amusés, mi-complices. Si certains invités et l'animateur semblent satisfaits d'assister à cette corrida en direct, en régie c'est la consternation. Personne ne s'attendait à ce pavé dans la mare. « Marco » est connu pour être agressif, pas intrusif. La vie privée, normalement, il ne « fait » pas, ou alors, avec parcimonie. Le « outing », très peu pour lui... La chanteuse, ex-athlète de haut niveau (elle fut championne de France junior du 800 mètres en 1989 et 1990), fait bonne figure, mais quitte le studio furieuse et désemparée. Chez Fogiel, on ne réalise pas encore l'ampleur des dégâts. L'affaire « Nâdiya-Zidane » est née.

« Nous n'avons jamais su pourquoi Nâdiya avait été invitée sur le plateau de *T'empêches tout le monde de dormir* pour faire la promo d'un album sorti deux mois plus tôt », remarque un journaliste de *Voici* souhaitant rester anonyme. Ce dernier poursuit : « L'animateur est difficile à croire lorsqu'il explique avoir abordé ce sujet sous prétexte qu'Internet colportait déjà la rumeur depuis des semaines : à l'époque, il fallait accoler les deux noms sur les moteurs de recherche pour trouver la trace de cette information. »

Reste que l'image de Zizou, père de famille modèle, marié à la même femme depuis l'âge de 18 ans et heureux papa de quatre chérubins, est écornée par cette rumeur. Celle du célèbre sportif, homme-sandwich et poule aux œufs d'or sur laquelle ont parié les plus grands annonceurs français, aussi…

La contre-attaque ne se fait pas attendre. Dès le lendemain, Tony Krantz[1], l'une des attachées de presse les plus influentes de Paris, qui s'occupe notamment de Nâdiya, téléphone à Fogiel pour avoir une explication. « C'était un réflexe, explique-t-elle aujourd'hui. J'étais abasourdie, je voulais comprendre. » La programmatrice de Paf, la boîte de production de Fogiel, fait les frais de sa colère. Cette fidèle parmi les fidèles, chargée d'organiser la venue des people sur le plateau de l'émission, tente de justifier l'attitude de son patron. Et si, dans les bureaux de l'animateur, au cœur du 15e arrondissement, c'est toujours la stupeur, à quelques kilomètres de là, à Neuilly-sur-Seine, chez M6, l'heure n'est pas non plus à la rigolade. Certes, l'émission a connu un pic d'audience (plus de un million de téléspectateurs malgré l'heure tardive), et tout le monde ne parle plus que de cette histoire. Mais quand Thomas Valentin, le directeur général des antennes du groupe, convoque le présentateur vedette, ce n'est pas pour le féliciter. Ce manager aux nerfs d'acier a perdu son sourire bon enfant : il est fou de rage. L'explication dure plus d'une heure. Et pour cause : l'ancien capitaine des Bleus n'est pas un simple joueur de football. Il est le protégé des plus grands annonceurs de presse en France.

1. Entretien avec l'auteur, avril 2008.

Las ! La machine est lancée. C'est *France-Soir*, le quotidien populaire, qui ouvre le ban. Dans son édition du 1[er] novembre, il titre en une : « Marco, touche pas à Zidane. » Sous la plume du journaliste Omar Franz, on apprend que Fogiel « cherchait depuis des semaines ce scoop pour booster son audience ». Sous prétexte de condamner une atteinte à la vie privée, le journal raconte sur deux pages avec moult détails les quelques minutes de l'émission. Surtout, il révèle que la vilaine rumeur court dans les rédactions depuis plusieurs mois. Le mal est fait.

À partir de là, les paparazzis, qui étaient déjà sur le coup pour avoir entendu le ragot, redoublent de pugnacité. Ils « planquent » non-stop devant l'appartement de la jeune femme, dans le 17[e] arrondissement, non loin de la place Pereire. S'il leur est possible de prendre Zizou en photo dans le quartier, très fréquenté et commerçant, ils ne peuvent obtenir un cliché des deux. Rageant. Pour la réaliser, trois photographes d'une agence se relaient durant dix jours et dix nuits devant le domicile de leur « cible ». Sûrs d'eux, ils louent une chambre dans l'hôtel en face de l'immeuble de la jolie chanteuse au dernier étage. Et, histoire de ne pas attirer l'attention, ces chasseurs d'images se font passer pour des détectives privés auprès du personnel de l'établissement. Ils font chou blanc.

Le 9 novembre, l'hebdomadaire *Voici* affiche en couverture deux photos de chacun des protagonistes, en prétendant qu'ils entrent dans l'immeuble. Fidèle à son style caustique, le journal people pense devancer toute procédure judiciaire en commentant simplement : « Et dire qu'ils auraient pu se rencontrer une deuxième fois… »

Quand le magazine people paraît, Zidane est avec Franck Riboud au bout du monde, au Bangladesh, pour le compte de Danone. En apprenant une telle publication, le champion est totalement paniqué : cet hebdo, qu'il achète à chacun de ses passages en France pour sa femme, relance un ragot qui se murmurait dans Paris depuis des mois. Que va-t-elle croire ? Comment lui faire comprendre que ce n'est pas ce qu'elle va voir ? Impuissant depuis ses pénates asiatiques, le joueur ne peut rien faire. Pire, il doit remplir ses engagements et se retrouve dans un centre de planning familial au fin fond d'un village bengalais de 400 habitants, Kamar Basulia, obligé de répondre à des dames en saris colorés qui lui demandent : « Combien avez-vous d'enfants ? » « Quatre garçons », répond le joueur. « Vous n'utilisez donc pas de contraceptifs ? Vous avez un système de dot en France ? » Le « non » de Zidane déclenche des applaudissements frénétiques dans l'assemblée féminine. « Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec votre épouse ? » Et Zidane, impassible, de préciser : « Elle s'occupe des enfants. »

Autour de lui, les journalistes qui le suivent sont alertés par leurs rédactions parisiennes. Mais nul n'ose poser la question qui brûle leurs lèvres. La visite se termine au pas de charge. Zidane s'éclipse pour passer des heures suspendu au téléphone. D'abord, expliquer à sa femme, Véronique, qui vit à Madrid avec leurs enfants, qu'il s'agit d'un photomontage. Puis organiser la riposte. Une batterie d'avocats est prévenue à Marseille. En Asie, le footballeur tient conciliabule avec Jacques Bungert, son ami publicitaire chargé de son image (et de celle de… Franck Riboud), qui l'accompagne. Tous interviennent au plus vite. L'affaire fera pschitt…

Personne, hormis les autres titres de Prisma Presse, *Gala* et *VSD*, ainsi que leur concurrent *Closer*, n'évoque à nouveau le sujet. À *Voici*, qui réalise une de ses meilleures ventes avec ce numéro (plus de 430 000 exemplaires écoulés, grâce à une formule promotionnelle à 1 euro), on comprend que la bataille judiciaire sera rude.

L'ancien capitaine des Bleus attaque au tribunal de Marseille, sa ville natale. Dans la cité phocéenne, il obtiendra 50 000 euros de dommages et intérêts, pour atteinte à la vie privée. Et non pas pour diffamation. Le 8 décembre 2006, la justice lui donne raison et astreint l'hebdo à lui payer la somme en question. La direction de *Voici* ne s'exécute pas, invoquant le « sursis à statuer ». Et rédige même un article faisant l'apologie du rude métier de paparazzi, qui épingle, au passage, le joueur. Lequel assigne *Voici* à nouveau. En mars 2007, le journal est condamné par le juge des référés de Marseille à verser au joueur 50 000 euros, majorés d'une astreinte de 15 000 euros par semaine de retard si le magazine persiste à ne pas faire état de la publication judiciaire le condamnant. Une addition salée pour *Voici* qui aurait déjà déboursé 55 000 euros pour les fameux clichés.

Un an plus tard, l'affaire n'est toujours pas terminée. Marc-Olivier Fogiel refuse de reparler de cet incident. Dans une interview à *VSD*, il admet seulement : « Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux cette année-là. » Inutile d'essayer d'en savoir un peu plus : le sujet est désormais tabou. Les collaborateurs de Fogiel affichent un sourire gêné à l'évocation de cette émission, avec visiblement une consigne : *no comment*. Quant au présentateur vedette de M6 qui rappelle que ni Zizou ni la chanteuse ne l'ont appelé pour se plaindre, il oublie un

détail, d'importance, sur lequel les rares protagonistes au courant ont fait silence : mis en cause publiquement, les concernés ont attaqué en justice l'animateur et la chaîne de télévision. Une procédure entamée en mars 2007, soit cinq mois après les faits, histoire de limiter au maximum la publicité faite à l'affaire. Zidane réclame 100 000 euros de dommages et intérêts. Ce serait cher payé un dérapage : soit 50 000 euros la minute d'une interview embarrassante. Un record. L'information est tenue dans le secret absolu. L'affaire suit son cours.

En attendant, les sites communautaires de diffusion de vidéos tels YouTube et DailyMotion sont sommés de retirer tout extrait du passage incriminé. Impossible aujourd'hui de retrouver sur le Web la trace des quelques minutes parmi les plus célèbres de l'année télévisée 2006. Quant à la chanteuse, sa carrière semble, depuis, en suspens. Son dernier album a connu un véritable flop, et la tournée prévue en 2008 a été tout bonnement annulée. Elle n'accorde plus d'interviews à la presse sans exiger de les relire de la première à la dernière ligne. Les journalistes qui l'ont rencontrée décrivent une jeune femme visiblement anxieuse, qui se protège de toute allusion à sa vie privée. D'après plusieurs proches, elle ne se serait jamais remise de cette publicité malencontreuse. Enfin, Tony Krantz, l'attachée de presse de Nâdiya, ne souhaite plus avoir affaire à la chanteuse : « Cette histoire a été dramatique. Pour tout le monde. »

Et Zidane ? On le voit aux quatre coins du monde au bras de son épouse : défilés de mode à New York en février 2007 pour la griffe 3Y, participation aux émissions caritatives sur TF1 *Tous ensemble pour ELA* (celle-là même où le footballeur avait croisé la chanteuse pour la première fois trois ans plus tôt)

en janvier 2008, épopée nautique pour le compte de Generali en juillet 2007, jubilé de Karembeu en Nouvelle-Calédonie, soirée promotionnelle pour une grande marque de montres, voyage caritatif au Niger… Véronique est de toutes les sorties. Ils ne se quittent plus d'une semelle.

18

La vie lambda de M. Zidane

Juin 1998. Zidane n'est pas encore champion du monde et ignore le destin qui l'attend. Il confie : « Je m'étais dit que livreur, ce serait un bon job pour moi[1]. » Depuis, il n'est pas livreur mais une star planétaire. À un certain niveau, la notoriété peut devenir une forme d'isolement : « J'aimerais tellement devenir une petite souris pour me glisser parmi les gens, anonyme, et entendre ce qu'ils disent de moi », a-t-il confié un jour à un de ses amis, comme si sa réussite le laissait encore incrédule. Une Coupe du monde, une Coupe d'Europe, la reconnaissance internationale et l'adulation de millions de fans, est-ce que ça vous change un homme ?

Au premier abord, la réponse est oui. Car Zidane ne dédaigne pas les signes ostentatoires de richesse. Vêtements Prada, Armani ou Dolce & Gabbana, chemises floquées de ses initiales ZZ, accessoires Vuitton, bijoux commandés chez Édouard Nahum[2], sur les Champs-Élysées : le joueur aime les belles choses. À Turin, il a roulé dans une Ferrari, une

1. *Paris Match*, 25 juin 1998.
2. « Le joailler des stars », comme il aime à se présenter.

Mercedes, une Porsche Carrera noire, avant d'investir dans une Lexus RX 300. À Madrid, il s'est offert une Bentley décapotable pour fêter son arrivée au Real. Aujourd'hui, il circule dans une grosse Audi ou dans sa Mercedes ML. Et, chaque fois qu'il quitte l'Espagne, il embarque, le plus souvent aux frais de ses sponsors, dans un jet Citation de location, quand il n'utilise pas l'avion personnel de Franck Riboud, le patron de Danone, ou celui de François-Henri Pinault, le patron de PPR. Sa maison ? Une magnifique demeure dans le quartier résidentiel de Conde de Orgaz, le Neuilly madrilène, pas très loin de l'école française où sont scolarisés ses enfants. Derrière les hautes palissades noires qui masquent la propriété, une belle bâtisse blanche, estimée à 5 millions d'euros par un agent immobilier du coin, s'étale sur 600 mètres carrés, avec un petit jardin et un petit terrain de foot en gazon synthétique destiné aux enfants. À l'intérieur, à la demande de Zidane, l'architecte espagnol en charge de la décoration s'est inspiré de celle de l'hôtel George-V, à Paris, où le joueur prend souvent ses quartiers.

Toutefois, Zidane n'a pas hésité non plus à meubler une partie de sa jolie villa madrilène avec des meubles achetés chez... Zara Home. Le détail en dit long sur un homme aux apparences flambeuses trompeuses. Certes, il descend dans un palace à chacun de ses séjours dans la capitale, mais il n'a jamais voulu acheter un appartement pour y habiter. Et s'il aime, quand il sort dîner, les adresses ultra chic du 8e arrondissement, il lui arrive aussi de manger des pâtes dans des petits restaurants italiens du 17e arrondissement, à 20 euros le menu. À Marseille, il dort chez ses parents, dans leur pavillon. En revanche, quand il rend visite à ses

beaux-parents installés près de Rodez, il prend ses quartiers dans une maison achetée dans la région, plus apte à recevoir toute la famille. Pour en refaire certaines pièces, il a fait appel à Claude Dalle, le décorateur tape-à-l'œil cité dans tous les polars SAS. « Il nous a été conseillé par d'autres footballeurs. Nous avons fait les travaux durant leur absence, mais il savait exactement ce qu'il voulait », confie d'ailleurs l'agence de décoration.

En vacances, Zidane emmène sa petite tribu à l'île Maurice, aux Seychelles ou en Argentine, mais aussi dans la station thermale italienne de Merano ou à Ibiza, en compagnie de la famille de Luis Figo, son ancien coéquipier au Real. Ou encore aux Baléares, dans la maison d'Alain Migliaccio, son agent. Plus simplement, il lui arrive de passer quelques jours à Onet-le-château, près de Rodez. Comme il y a quinze ans, quand il n'hésitait pas à faire la vaisselle chez les grands-parents de Véronique à l'époque où ces derniers étaient encore vivants, Zidane apprécie les moments de détente. Au programme : ballade à vélo, pouponnage du dernier et barbecue. Le couple vient de s'offrir une maison à Almería où habite une grande partie de sa belle-famille. En prenant sa retraite, Zidane souhaitait « se remettre dans la vraie vie » et consacrer plus de temps à ses enfants, Véronique et ses parents. Aujourd'hui, il semble s'y employer avec entrain. Dernièrement, il s'est même acheté un petit bateau pour prendre le large avec les siens, loin des remous terrestres.

Zidane aime ce qui brille, mais il est économe. Soucieux de ne pas se faire « pigeonner », il n'hésite pas à envoyer sa femme en éclaireur avant de faire un achat important. Il est même capable de demander à un proche d'aller négocier une ristourne : sur une suite au George-V, louée 150 euros

la nuit au lieu de 1500, sur un voyage aux Seychelles, payé 18 000 euros au lieu de 22 000, ou même sur un appartement parisien au Trocadéro, dont le prix, de 1 million d'euros pour 150 mètres carrés, était jugé trop élevé par le joueur[1]. À l'inverse, l'homme sait se montrer généreux… quand ce n'est pas lui qui doit sortir son portefeuille. Alain, un chauffeur de taxi parisien, se rappelle très bien ce soir d'été 1994 où il vit deux joueurs français de l'équipe nationale, Bixente Lizarazu et Zinedine Zidane, entrer dans son taxi. « Ils sortaient du Fouquet's et voulaient finir la soirée au Niel's, la boîte de nuit des Champs-Élysées, raconte-t-il. Quand on est arrivés, Lizarazu a insisté pour payer la course, de 30 francs. Zidane a regardé le compteur et m'a dit : "C'est tout ?" Il s'est retourné vers son copain et lui a demandé : "C'est toi qui payes, alors ? Bon, donne-lui 100 francs[2]." »

Qu'il soit à Madrid, Paris ou Marseille, Zidane utilise rarement sa carte bancaire, préférant tout payer en espèces. Chose rare, ce millionnaire n'est jamais à court de petites coupures et peut sortir deux billets de 5 euros pour payer un café à des copains dans un centre commercial. Sans chichis, amoureux des belles voitures, mais aussi amateur de plaisirs modestes, c'est cet homme-là que connaît Mustapha Mazouz[3], le pote de la cité des Minguettes. Les deux hommes se sont rencontrés par l'intermédiaire de Luis Fernandez, quand Zidane jouait encore à Bordeaux. Il avait alors 18 ans. « Mus' », qui était un peu plus âgé, a roulé sa bosse pendant des années dans le milieu du foot, de façon

---

1. Entretien anonyme avec l'auteur, mai 2007.
2. Entretien avec l'auteur, février 2008.
3. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

plus ou moins informelle. À force, il est devenu un proche de Zizou, qui le salarie via sa société Zidane Diffusion. Mus' se souvient d'un voyage en train au départ de la gare Montparnasse, en 1999. Ce jour-là, il accompagne Zidane à Laval. Blessé, le joueur part pour une semaine dans le chef-lieu de Mayenne afin d'y être soigné par le kiné qui le suit depuis toujours, Philippe Boixel, praticien dans un cabinet privé de la ville. Quelques mois plus tôt, des banderoles « Zizou président ! » flottaient à Paris, sur la plus belle avenue du monde. Pourtant, dans cette petite ville de province, les deux hommes posent leurs valises dans un modeste deux-étoiles, face à la gare routière. Le champion partage une chambre minuscule avec son ami Mustapha. Ensemble, ils déjeunent dans la salle commune, sur les tables en Formica, et regardent d'un œil distrait la petite télévision accrochée au mur. « À peu près à la même époque, poursuit Mus', Zizou avait l'habitude de m'emmener au restaurant de l'aéroport d'Orly, pour y manger un steak haché à cheval en regardant les avions décoller[1]. » C'était déjà dans les cafétérias d'aéroport que le sportif déjeunait adolescent lorsque, fauché, il reprenait l'avion pour aller de Cannes au bataillon de Joinville où il faisait son service militaire. Il avait 17 ans. Devenu une star mondiale, Zinedine Zidane a conservé le goût des petits bonheurs tout simples de sa jeunesse.

---

1. Entretien avec l'auteur, février 2008.

19

Un boute-en-train

Contrairement aux apparences, le père de famille modèle n'est pas dénué d'humour. Il apprécie les bonnes blagues et les vannes à deux balles avec ses copains footballeurs. « C'est un chambreur », estime Robert Pirès, qui se souvient en rigolant de son arrivée chez les Bleus : « Il n'arrêtait pas de me dire : “Si tu pouvais changer ta façon de courir, parce que là, tu vois, t'es en équipe de France.” Tout ça parce que je cours un peu en canard[1]. » Notre placide champion, un boute-en-train ?

De fait, chez les Bleus, les bons mots du numéro 10 sont légion. Du temps de ses exploits, toujours au fond du bus, il chahute comme un gamin avec Candela et Duga. Difficile, au premier abord, d'imaginer le timide footballeur en train de faire le pitre. « Il a beaucoup de facilité dans le contact humain, malgré sa réserve naturelle », constate Aimé Jacquet. Gentiment moqueur avec tous ses coéquipiers, Zidane ne s'épargne pas et pratique l'autodérision bien plus souvent qu'on l'imagine. Pour se moquer de ses piètres performances, il n'hésite pas à s'inventer un personnage :

1. Supplément *L'Équipe Magazine*, 16 juillet 2006.

Hector Zidane, son cousin virtuel. Ainsi, après un match du championnat d'Italie, il lâche, pince-sans-rire, sur le terrain : « C'était Hector, mon cousin. De temps en temps, il prend ma place. » En 1998, pendant le Mondial, alors qu'il est en train de se faire masser par Philippe Boixel, il s'amuse devant des images de lui diffusées au même moment à la télévision : « Beau gosse, hein ?, prend-il à témoin le kiné. Vous avez vu ces beaux yeux ? Bon, après, faut pas qu'il parle… » Même chose des années plus tard, lors du visionnage du film dont il est le héros, *Zidane, un portrait du XXIe siècle*. Alors que toute l'équipe de ce documentaire, tourné pendant un seul et même match du Real, guette anxieusement la moindre de ses remarques, Zizou revit le match comme si c'était un simple débriefing. À la cinquante-quatrième minute, le Real marque un but grâce à lui. La foule est en délire. Ses coéquipiers se jettent sur lui. Pourtant, à l'écran, le joueur français reste imperturbable. En s'observant sur le terrain, impassible au milieu des vivats, le champion lâche avec une pointe d'accent marseillais, comme pour lui-même : « Vas-y, cache ta joie. »

À un journaliste qui lui demande s'il arrive à Zidane de se « lâcher », l'humoriste Jamel répond : « Zidane, c'est la force tranquille. Non seulement il déconne, mais en plus, c'est lui qui me fait rire. Zizou est un vrai gamin des quartiers. Il a baigné dans la déconnade. Zidane est un bon vivant[1]. » Christophe Dugarry en sait quelque chose. Plus que tout autre, ce joueur rencontré à Bordeaux sait dire les mots justes et, surtout, a l'art de faire rire son Zizou, qu'il appelle « l'Arabe ». C'est lui le fidèle

1. *Paris Match*, 12 juillet 2006.

compagnon des virées entre potes. À Paris, le Queen se souvient encore des folles équipées des deux compères. Zizou et Duga adorent ces retrouvailles festives dans le carré VIP de la célèbre boîte de nuit des Champs-Élysées. Musique, cigarettes et whisky-Coca accompagnent ces sorties entre mecs. Là, un ami dévoué du champion, véritable ange gardien, nous révèle qu'il ne quittait pas des yeux un seul instant le verre de Zidane, de peur que quelqu'un de malintentionné n'y verse de la drogue. Dugarry, plus expansif que Zizou, lui redit souvent, entre deux tournées : « Moi, si j'étais à ta place, je serais le roi du pétrole ! » Mais Ziz rechigne à flamber. Pas son genre, même s'il a pris goût à la célébrité et au luxe.

À Madrid, Zidane mène une vie plus calme. À l'époque du Real, il était toujours fourré avec David Beckham et Ronaldo, surtout pendant les déplacements pour les matchs à l'extérieur. Puis, ses deux copains sont partis, recrutés par d'autres clubs. Aujourd'hui, il lui reste peu d'amis dans la capitale espagnole. « Hormis sa femme et ses enfants, il n'a personne à Madrid », confirme Malek Kourane, seul proche du joueur à lui rendre visite régulièrement là-bas. Quand Zidane jouait encore au Real, Malek venait donner un coup de main à Véro, faire les courses en sa compagnie, emmener Enzo et Luca à l'école, jouer avec eux en attendant que leur père rentre de l'entraînement. Aujourd'hui, Malek travaille pour la municipalité marseillaise, au service « Allô ! Mairie » chargé de l'enlèvement des encombrants. Mais entre Zizou et lui, rien n'a changé : toujours les mêmes conversations complices, les mêmes fous rires. Parfois, ils vont simplement rouler en voiture en écoutant la musique préférée de Zizou : la variété italienne de façon

générale, Eros Ramazotti en particulier, mais aussi Francis Cabrel, Corneille, Madonna, qu'il adore, ou encore Nâdiya et son tube *Roc*. D'autres fois, Malek[1] regarde le joueur, qui adore danser, se trémousser dans le salon avec les enfants. Il faut croire que ses pieds le démangeront toujours.

1. *L'Équipe Magazine*, avril 2005.

QUATRIÈME PARTIE

L'OMERTA

20

Comment je me suis disputé avec Zizou

Dur d'être la cible permanente d'entreprises de séduction et de sollicitations en tout genre. Il y a de quoi devenir paranoïaque. Surtout quand on a de bonnes prédispositions. Voilà pourquoi une menace permanente plane chez les proches de l'ancien capitaine des Bleus : être radié des cadres. D'où la peur de trahir sa confiance ou, pire encore, de « trop parler ». Aux yeux de Zinedine Zidane, la frontière entre ces deux « crimes » est même très mince. Au moindre doute, la sanction est inéluctable. Le joueur s'accommode mal des bavards. Y compris parmi ses proches. Si par malheur ceux-ci osent parler de lui sans son accord, les mesures de rétorsion sont impitoyables : un silence radio durant plusieurs mois, voire l'exclusion définitive du clan. Une punition redoutable quand on sait que la grande majorité de l'entourage du sportif possède, de près ou de loin, un intérêt professionnel ou financier à le côtoyer.

Un proche de la star a bien failli en faire les frais en octobre 2007. À cette date, le mensuel économique *Capital* publie une enquête sur le « business Zizou », faisant apparaître au fil des pages un nom : celui d'Idriss Tsouli. Derrière cet inconnu du

grand public se cache l'homme qui gère le patrimoine du joueur : un personnage clé de la galaxie Zidane. Interrogé par le journaliste du mensuel économique, il confirme l'existence de placements financiers réalisés par la star. Grossière erreur ! À la sortie du magazine, les aveux de l'interviewé font trembler le clan. Le jour même, à Amsterdam, Grégory Fernandez[1], responsable du marketing sportif d'Adidas et interlocuteur unique de Zizou pour la marque aux trois bandes, se fait livrer le mensuel par avion. Âgé de 35 ans à peine, mais avec déjà dix ans de métier derrière lui, ce grand brun au regard faussement timide fait partie du « clan » Zidane au sens large. Quand Noureddine, le grand frère de l'ancien capitaine des Bleus, découvre le papier de *Capital*, c'est Fernandez qu'il appelle aussitôt : « T'as lu le papier ? » s'étouffe Noureddine, au bout du fil. Fernandez comprend la colère de Zidane. Il n'aurait jamais commis l'erreur de parler à la presse sans son autorisation. « Vous voyez, c'est très important, la confiance. Il ne faut jamais la trahir », justifie-t-il. Idriss Tsouli, lui, le comprend un peu tard : le gestionnaire du patrimoine est prié, séance tenante, de ne plus jamais s'exprimer au sujet de Zizou.

« Je ne fais confiance à personne, confiait récemment Zidane à l'un de ses proches. Pas même à mon ombre[2]. » Plusieurs de ses proches ont même été exclus de son cercle pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Un ami « de quinze ans », un pote des bons et des mauvais jours pourtant, en sait quelque chose. « Un jour, raconte-t-il, j'ai reçu un appel de Zizou. Sa voix était glaciale. Après les

1. Entretien avec l'auteur, novembre 2007.
2. Entretien anonyme avec l'auteur, mars 2007.

salutations d'usage, il me lance : "Tu as entendu des choses sur moi récemment ?" » Interloqué, l'autre répond : « De quoi tu parles ? » À l'autre bout du fil, le joueur reste évasif et réplique : « T'es sûr, t'as rien dit ? Bon eh bien, je te rappelle plus tard. » Son ami attend depuis plus d'un an un coup de fil de son « frère » Zizou. Le camarade qui a assisté tant de fois à des répudiations a réalisé que, désormais, c'est son tour[1].

La mise à l'index se fait toujours de façon expéditive. Cela commence chaque fois de la même manière. Un jour, en composant le numéro de téléphone portable du joueur, vous n'entendez plus sa voix sur le répondeur, mais un message impersonnel qui tourne en boucle : « Le numéro que vous avez composé n'est plus en service. » Traduction : Zidane a changé de portable et n'a pas jugé bon de vous confier son nouveau numéro. Quelle faute avez-vous commise pour mériter un tel black-out ? Inutile de chercher à plaider votre cause : pour le joueur, votre sort est scellé. Les conséquences sont immédiates. Quand le présumé traître ne perd pas son job, il devient vite un pestiféré. Son téléphone ne sonne plus, ses contacts ne le sollicitent plus pour faire office d'intermédiaire avec la star. Personne ne sait, au juste, quel forfait il a commis, mais la rumeur gangrène son réseau de relations. Sur le front du réprouvé, il est écrit, aux yeux de tous, le mot « balance ». Pour les plus anciens copains avec qui Zidane s'est lié d'amitié dans les quartiers, cela signifie l'adieu à tous les avantages que procure le fait de graviter autour d'une star interplanétaire. Finis les grands hôtels et les jets privés. Terminées les loges VIP pendant les matchs. Oubliées les ren-

1. Entretien anonyme avec l'auteur, janvier 2007.

contres avec les plus grands joueurs de foot et les people. « Avec lui, j'ai vécu des moments incroyables, les plus beaux de ma vie. Aujourd'hui, c'est bien fini[1] », regrette une ancienne relation d'affaires du joueur.

Difficile de renoncer à ce que l'on croyait acquis. Au point que certains, frappés par la vindicte, préfèrent nier l'évidence ou feindre l'indifférence. « Un jour il rappellera », répètent-ils d'abord à qui veut bien les croire. Et puis ils finissent par craquer, avouer ne pas saisir le silence de l'homme qu'ils pensaient avoir apprivoisé. Témoin Michel Drucker[2], une simple connaissance devenue, au fil du temps, un intime de la famille. Même cette figure emblématique du PAF, l'ami consensuel de toutes les stars, a sous-estimé le caractère ombrageux de la diva du ballon rond. Dans la loge qui lui fait office de bureau au sous-sol du Pavillon Gabriel, à deux minutes des jardins de l'Élysée, l'homme au visage lisse ne fait pas ses 65 ans. La chemise blanche près du corps, un austère pantalon noir, il ne cache pas son trouble. La première fois qu'il a rencontré le capitaine des Bleus, c'était en 1998, pendant la Coupe du monde. « J'étais allé à Clairefontaine, le centre d'entraînement des Bleus, pour rencontrer Aimé Jacquet, à l'époque entraîneur de l'équipe de France, raconte-t-il. Dans la discussion, Aimé m'a confié : “Je crois que Zizou aimerait beaucoup vous rencontrer.” » Zizou, justement, loge à l'étage au-dessus. L'animateur de *Vivement Dimanche* monte et frappe à la porte du joueur. Un Zidane intimidé le fait entrer. Assis sur l'un des deux lits de leur chambre, Christophe Dugarry, l'ami de toujours,

1. Entretien anonyme avec l'auteur, février 2007.
2. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

s'éclipse. Après les politesses d'usage, Zidane se lance : « Mes parents vous aiment beaucoup. » Michel Drucker saute sur l'occasion : « Donne-moi donc le téléphone de ton père et je lui passerai un coup de fil. »

À l'évocation de ce souvenir, l'homme qui a interviewé les plus grands noms du show-biz et du monde politique, de Serge Gainsbourg à Jacques Chirac en passant par Céline Dion ou Whitney Houston, est ému comme un débutant. « Vous savez, confie-t-il sous le regard affectueux de sa chienne Olga couchée sur le canapé en cuir, j'en ai vu, des stars. Rares sont celles qui m'ont fait un tel effet. Pour moi, Zidane, c'est comme un Mohammed Ali. Un homme exceptionnel, qui a marqué son siècle. » Le temps d'avaler une gorgée d'Évian, et Michel Drucker reprend : « Après notre première rencontre, il m'a fait l'honneur de m'inviter à Turin, en 1999. Je m'en souviens comme si c'était hier. Allongé sur son lit, il gambergeait. Déjà, il voulait laisser une trace, marquer l'histoire du football. Il m'a confié son désir d'aller jouer en Espagne. Quand il a rejoint le Real, à Madrid, je suis allé le voir. C'était super ! On a fait des photos, puis je l'ai invité à mon émission *Tapis rouge*, à Paris. Il est venu et il est même resté assis trois heures d'affilée ! » Entre-temps, Drucker a rencontré toute la famille. Et d'énumérer les noms : le père Smaïl, la mère Malika, la sœur Lila. « Vous savez qu'elle a une licence d'anglais ? Je leur ai rendu visite souvent à Marseille. Quelle famille formidable », lance-t-il, l'œil humide.

Le temps défile, le producteur de Michel Drucker rentre dans la loge. « Michel, on t'attend pour le montage. » Mais l'animateur a encore envie de parler. Debout face à une figurine en carton grandeur

nature à l'effigie du joueur, il poursuit l'analyse : « Moi, je le comprends tellement. J'ai commencé à gagner ma vie à 17 ans, comme lui. Moi non plus, je n'ai pas fait d'études. Après la finale de 2006, je l'ai défendu, envers et contre tous. D'ailleurs on me l'a reproché. Mais que voulez-vous, ce que l'autre lui a dit est horrible [*l'autre*, c'est-à-dire Materazzi]. J'en ai même parlé à la télévision. Je sais que ses parents ont apprécié mon comportement. »

Pourtant, la bénédiction des parents n'a pas suffi. Quand on lui demande à quand remontent ses derniers contacts avec Zizou, l'animateur est embarrassé : « Heu… Nous ne nous sommes pas reparlé depuis novembre 2006. J'ai essayé de l'appeler, lui, ses parents, Noureddine, son frère. » Drucker mis au piquet ? Lui préfère parler de « silence ». Pourquoi ce silence alors ? « Au cours de l'une de mes émissions, Nicolas Canteloup a fait un petit sketch… C'était drôle. Enfin, j'espère que le papa et la maman de Zizou l'ont bien compris. Il s'agissait de se moquer de cette horrible rumeur propagée par une certaine presse. » Où comment Nicolas Canteloup, s'inspirant avec humour d'une couverture de *Voici* dont nous avons déjà parlé, a précipité la chute de Michel Drucker dans l'estime des Zidane. « Il n'y avait rien d'insultant, plaide encore le présentateur. Dans son sketch, Canteloup a simplement fiancé Zidane à Adriana Karembeu, à Mme de Fontenay… Je ne peux quand même pas censurer un humoriste ! Les conséquences auraient été pires. Mais je regrette un peu de l'avoir laissé passer dans mon émission. Vous pensez que je devrais leur envoyer un petit mot ? »

21

L'enfant chéri des médias

Paris Match, juin 1998 : « Un roi de France nommé Zidane ». *Le Nouvel Observateur*, décembre 2001 : « Le seigneur des stades ». *L'Équipe*, 2004 : « Zidane au centre du monde ». *Le Parisien*, juillet 2006 : « Zizou, on t'aime »... Les titres que Zizou a inspirés à la presse depuis près de quatorze ans donnent une idée du lyrisme qu'il suscite. Aucun joueur français, même Michel Platini, l'homme qui fit décrocher sa première coupe européenne aux tricolores en 1984, deux fois nommé meilleur joueur de tous les temps par *France Football* et aujourd'hui président de la prestigieuse UEFA, n'aura bénéficié d'une couverture médiatique aussi élogieuse que l'ex-capitaine des Bleus. Quant aux ouvrages qui lui ont été consacrés par des journalistes sportifs, ce sont des odes plus que des biographies. En 2002, par exemple, *Zidane le roi modeste*, de Jean Philippe, retrace, selon la quatrième de couverture, « l'ascension d'une star qui a su rester accessible, généreuse et fidèle en amitié ». En 2006, *Zidane. Le dieu qui voulait juste être un homme*, de Baptiste Blanchet et Thibaut Fraix-Burnet, se veut « le portrait d'un fils, d'un père de famille, d'un altruiste qui s'engage pour les causes

qui lui sont chères », un « hommage à un champion qui a su rester lui-même malgré son incroyable popularité ». Dans le genre langue de bois, difficile de faire mieux.

Il est loin le temps où le jeune Zinedine de 20 ans répondait : « Merci monsieur » au journaliste Pierre-Louis Basse[1] qui venait de le gratifier d'un compliment. Il avait alors les joues rosies par l'émotion. Seize ans plus tard, la voix est toujours aussi timide mais le ton a changé et les rôles se sont inversés. L'ex-numéro 10 est devenu un as de la communication, qui entend tirer toutes les ficelles de la monumentale couverture médiatique qui lui est consacrée. Trouver un article critique sur Zidane ou un documentaire un peu fouillé ? Une mission quasi impossible. Pour entretenir son image de gendre idéal, le champion n'a même pas besoin d'intervenir. Alors qu'il existe des clichés de Zizou avec une cigarette à la bouche, un verre d'alcool à la main, ou en virée en boîte de nuit, rien ne fut ni ne sera jamais publié en France. En 1998, tandis que des paparazzis le prennent en photo à quelques mètres du palace parisien Le Raphaël discutant avec une ancienne animatrice de télévision, les proches de Zidane s'activent pour empêcher une publication éventuelle de ces clichés que d'aucuns pourraient mal interpréter. « Un jour, raconte un ancien membre de la rédaction de l'hebdomadaire *Voici*, je reçois un coup de fil d'un dénommé Momo, un habitué des soirées people, qui me fait passer le message : "Je voulais te prévenir que ça ne serait pas une bonne idée de publier certains clichés dans ton magazine." » Message reçu. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Quelques

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

semaines plus tard, l'époux un peu trop possessif de l'animatrice, furieux d'apprendre que sa tendre moitié a été prise en photo discutant anodinement avec Zidane, assène quelques gifles à sa femme. L'affaire commence à s'ébruiter dans Paris. « Pour la protéger et faire comprendre qu'elle connaissait du monde dans les rédactions, nous avons monté un reportage photo sur elle. Son agression, avons-nous écrit, images à l'appui, était due à une tentative de braquage dans un parking souterrain de Neuilly. Des voleurs auraient tenté de lui dérober sa voiture et elle aurait été frappée en tentant de se défendre », poursuit cet ancien de *Voici*. Plus personne n'entendra parler de l'ancienne animatrice.

Même Pascal Rostain[1], le paparazzi aux coups les plus célèbres du monde, rechigne à tenter de shooter celui qu'il qualifie d'« icône ». « Zidane est sanctifié par le public, se résigne-t-il. Il peut faire ce qu'il veut, les gens refuseront d'apprendre une mauvaise nouvelle le concernant. C'est un peu comme avec l'Abbé Pierre. Il est intouchable. » Pas de risque de dérapage à Canal+ : sous contrat avec la chaîne cryptée, pour laquelle il est le consultant exclusif du foot, l'ancien joueur est également coproducteur des magazines fournis par Stéphane Meunier, l'un des réalisateurs maison pour tout ce qui concerne les documentaires sur Zidane. Pas de danger non plus du côté de TF1 : la chaîne partenaire des Bleus n'a aucun intérêt à se mettre l'ancien capitaine à dos. Seuls quelques journaux, comme *Le Monde* ou *Le Point*, se sont risqués à parler des sujets qui fâchent. Bref, l'autocensure fonctionne d'elle-même. Et quand ce n'est pas

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

l'autocensure, ce sont les clubs qui font pression. En Espagne, par exemple, le directeur sportif du Real aurait signé, lors de son transfert en 2000, un accord avec Juan Cano, patron d'Hachette Espagne, et surtout président de l'association des magazines espagnols, stipulant qu'aucune photo privée de Zizou ne pourrait être éditée. On ne touche pas à un joueur et à un club mythique.

Réputé sourcilleux, Zidane a réussi à tout verrouiller. Y compris la presse sportive, dont certains journalistes se sont habitués à l'omerta. Ceux-ci doivent montrer patte blanche et prouver leur bonne volonté. Une couverture sur lui ou un long entretien nécessitent parfois le trajet jusqu'à Madrid du chef de service, voire du rédacteur en chef. « C'était normal de se présenter à lui et de lui faire part de nos projets[1] », assure sans sourciller Claude Droussent, l'ancien directeur des rédactions du groupe *L'Équipe*, qui se souvient encore de la « daurade grillée délicieuse » qu'il a dégustée avec le joueur quand il fit lui-même le voyage en Espagne. Il convient de ne pas vexer le champion ou ses puissants sponsors.

Quand ils se retrouvent face au sportif, certains reporters prennent garde à ne jamais lui poser plus de trois questions d'affilée. C'est que l'homme sait se faire désirer. « Un entretien de l'ancien champion du monde vaut de l'or », admettent des journalistes sportifs interrogés. Depuis qu'il est à la « retraite », il faut compter au moins une année pour obtenir une interview. Et quand l'heureux élu décroche le gros lot, il fait généralement preuve d'un traitement plutôt clément. La couverture du coup de tête asséné à Materazzi est un exemple

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

parmi tant d'autres de ces liaisons dangereuses qui unissent les deux parties.

Le rapport de certains journalistes avec le roi du ballon rond tient même de l'adoration candide des fans. Christian Jeanpierre, le présentateur de la cultissime émission de TF1 *Téléfoot*, affirme : « Zidane ? Ma génération a une chance incroyable d'avoir côtoyé le plus grand. Celle d'avant avait eu la chance d'avoir les Rolling Stones. Zinedine et moi avons été proches, même si je n'appartiens pas à son cercle d'amis immédiat[1]. » La liste des inconditionnels est aussi longue qu'un match sans le numéro 10. Au point qu'il est quasiment impossible de rencontrer un confrère l'ayant suivi de près, d'émettre la moindre critique susceptible d'arriver aux oreilles du dieu du stade. Certains n'hésitent pas : « Zidane, il sait que je n'ai écrit que 10 % de ce que je sais de lui. » En préambule à tous les entretiens menés pour la rédaction de ce livre, la même question nous a été posée : « Il sait qu'on se voit ? » Ce dévouement, Zidane le récompense à sa façon : il s'inquiète par téléphone de la santé d'Alexandre Ruiz, un ancien journaliste de Canal+ victime d'un accident de voiture ; il orchestre une réconciliation publique avec un reporter de *L'Équipe*, Olivier Margot, qu'on disait mis en quarantaine par le clan Zidane ; ou invite un autre journaliste à le suivre à l'étranger pour une inauguration d'usine de Danone, son sponsor.

« Quand on est bien avec lui, c'est pour la vie ! On s'est très bien compris[2] », explique Patrick Dessault, journaliste à *France Football*, pourtant sans nouvelles de la star depuis décembre 2006. Un

1. Entretien avec l'auteur, mai 2007.
2. Entretien avec l'auteur, février 2007.

silence qu'il explique ainsi : « Il faut que cela vienne de lui. Il faut aussi être là au bon moment. » Un autre prétend : « Notre relation est au-delà du journalisme. » Les quatorze cartons rouges de la carrière de Zinedine ? De la poésie pour Olivier Margot : « En une seule prise, un soir de Real Madrid-Villarreal (2-1) en avril 2005, Zinedine Zidane s'était révélé tel qu'il est vraiment. Un pur artiste, tendance Van Gogh à l'oreille coupée, creusant son inconscient pour oser ce que les autres n'osent même pas imaginer, jusqu'à ce que surgisse sa part d'ombre, dans un soleil incandescent. Ce que l'on appelle "voir rouge[1]". » Pour d'autres : « Ils sont à la hauteur de son talent. Personne n'a pu le dompter. C'est lui qui dompte. » En 2000, un journaliste n'ose pas dire au joueur qu'il n'obtiendra pas le Ballon d'or, un prix décerné par son magazine. La faute à un carton rouge reçu pour un coup de tête à un adversaire à terre, lors d'un match de la Ligue. « Ce n'était pas ma faute s'il n'avait pas obtenu le prix, se justifie le reporter, et d'ailleurs il a apprécié mon tact. Je ne lui ai pas demandé d'interview pour ne pas avoir l'air de profiter de son malheur. Et je sais qu'il a été touché par mon geste. »

Certains vont jusqu'à jouer les imprésarios. En voyage quasi présidentiel à Alger en décembre 2006, alors que Zizou se retrouve à l'ambassade de France pour un cocktail, un reporter d'un quotidien prévient : « Écoutez, mettez-vous en petit groupe et essayez de vous mettre d'accord sur les questions que vous souhaitez lui poser. » À qui s'adresse-t-il ? À ses confrères, en l'occurrence des reporters de M6, France Inter et *L'Express*. L'un

1. *L'Équipe*, 11 juillet 2006.

d'eux réagit : « Pourquoi tu t'occupes de nos questions ? » Le reporter rétorque : « Écoute, je connais Zizou depuis dix ans, c'est presque un ami et là je sens qu'il est fatigué. Alors, j'essaie d'organiser les choses pour lui. »

Des grandes figures sportives, Pierre-Louis Basse dit : « Ils sont dans un monde à part. À moins d'être leur esclave, tu ne l'intégreras jamais. » Ancien de *L'Équipe*, aujourd'hui chroniqueur de l'émission *100 % foot* animée par Estelle Denis (la compagne de Raymond Domenech), Pierre Ménès, journaliste sportif, propose une définition pleine d'ironie du journaliste sportif : « C'est un homme qui suit une équipe locale depuis près de trente ans. Qui connaît tout de la D1, D2, D3. Suit tous les matchs en voyageant avec un président de club qui lui dit que l'entraîneur est un gros nul et que les joueurs ne valent pas un clou. Mais qui ne l'écrira jamais dans son journal, car il est trop fatigué pour le faire[1]. » Cruel et sûrement un peu excessif.

Reste qu'aujourd'hui recevoir les coups de fil de footballeurs professionnels à des heures indues pour réclamer des explications sur un article, voire un mot, fait partie du métier. Il est vrai que les stars du ballon rond sont d'un type particulier. Nul service de presse pour jouer les intermédiaires. Ici, on préfère donner son numéro de portable à trois reporters qui l'utiliseront avec parcimonie. D'ailleurs, le B. A.-BA du bon correspondant sportif se résume à trois règles d'or : ne téléphoner qu'en cas d'urgence, préférer le texto et attendre d'être rappelé. Le joueur de football a réussi à imposer

1. Entretien avec l'auteur, 2007 et dans « Ce soir on la met au fond », *Dictionnaire absurde du football*, Pierre Ménès, éditions Prolongations, 2006.

cette idée forte : une fois son talent reconnu, il n'a nul besoin de la presse pour exister. En revanche, le journaliste a besoin, lui, du sportif pour exister. Quel que soit le média, le rapport de forces est le même.

Zidane ne l'ignore pas. Passé maître dans l'art de manier la carotte et le bâton, il peut même être féroce. Quant aux journalistes que le champion ne connaît pas, ils doivent redoubler de précautions : le moindre dérapage leur est encore plus fatal. En cas d'interview trop agressive ou de question malvenue, la sentence tombe, implacable. Zidane ne recevra plus jamais l'importun qui l'a défié. Gérard Davet[1], grand reporter au *Monde*, s'en souvient encore. Une interview du numéro 10 parue dans le quotidien du soir en 2004, pourtant relue et amendée, mais dont le titre n'avait pas plu, a valu au journaliste un savon mémorable au téléphone : « Allô, c'est monsieur Zidane à l'appareil. Ce que vous avez écrit est honteux ! Vous avez sali mon nom et mon image. Et ça, je ne l'oublierai jamais. » Et pour être sûr que le message soit bien passé, un de ses frères rappelle Gérard Davet : « T'es un en... T'amuse pas à revenir à Marseille. » Mais la vendetta ne s'arrête pas là. Plusieurs mois plus tard, les deux hommes se croisent à la sortie d'un entraînement des Bleus. Le journaliste discute avec le médecin de l'équipe de France quand il voit soudain fondre sur lui un Zidane furieux. Le joueur intime au médecin l'ordre de couper court à la conversation : « Faut pas lui parler, à celui-là ! Il n'est pas réglo. » « Vous avez un problème ? » demande, interloqué, Gérard Davet. Imperturbable, Zidane réplique : « Un problème ? Moi ? Pourquoi j'aurais

1. Entretien avec l'auteur, mars 2008.

un problème ? Je suis jeune, je suis beau, je suis riche ! Je t'avais prévenu, c'est tout. » *Le Monde* n'aura plus jamais droit à un mot du joueur. Mais le quotidien du soir n'est pas le seul à être « blacklisté ». *Le Parisien*, pour avoir publié un article sur la mauvaise ambiance qui régnait dans l'équipe nationale entre les pro et les anti-Zidane, n'aura plus jamais d'interview du numéro 10.

Pierre Ménès[1], grand spécialiste des arcanes du foot français, a aussi fait les frais de la colère de Zidane. Pour la première fois, il raconte ce coup de fil surréaliste reçu quelques mois après la Coupe du monde. C'était en septembre 2006, après la diffusion de l'émission *Secrets d'actualités* sur M6. Dans ce documentaire consacré au coup de tête de la finale, Pierre Ménès, interrogé parmi d'autres spécialistes du foot, donnait son avis sur les cartons rouges qui jalonnèrent la carrière de Zidane. Rien d'insultant. Pourtant, trois semaines plus tard, la voix qui le menace au bout du fil est froide et furieuse : « On m'a répété les saloperies que t'as racontées sur moi à propos de la finale à Berlin. » Pierre Ménès, en voiture au moment de l'appel, freine et se gare. Le souffle court, ce grand gaillard de 1 mètre 90 pour 100 kilos tente vainement : « Mais, je te jure, j'ai rien dit de mal. Si tu veux, je te dépose une cassette de l'émission. Dis-moi où je peux te la faire parvenir et comme ça, on pourra s'expliquer. » Peine perdue, Zidane ne voudra rien entendre. Quelques jours plus tard, de passage à Paris pour l'inauguration de la boutique Adidas sur les Champs-Élysées, il veut voir Pierre tout de suite : « Tu viens me voir et je vais te dire comment rectifier tes saloperies… sinon, je vais m'occuper

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

de toi personnellement. » Un droit de réponse, un peu violent. Pierre Ménès ne se rendra jamais à la convocation. Ses vingt ans de métier ne l'ont pas préparé à ce genre d'intimidation. Mais jamais plus il n'aura les yeux de Chimène pour la star des pelouses.

22

Une belle *Équipe*

Un zeste de douceur, deux doigts d'autorité, et pour faire passer le tout, cette certitude inébranlable que les journalistes ne peuvent pas se passer de lui : la méthode Zidane, les journalistes de l'ancienne direction de *L'Équipe* l'ont expérimentée plus que n'importe quel magazine. Avec la bible du sport, le joueur a poussé le plus loin possible ces relations ambiguës entretenues avec la presse tout au long de sa carrière. Ces règles du jeu, *L'Équipe,* l'un des quotidiens les plus lus en France, les a assimilées. Un ancien chef du prestigieux service football du journal se rappelle avoir effectué le déplacement jusqu'en Espagne pour faire connaissance avec la star et l'assurer de sa disponibilité « si un quelconque problème ou malentendu devait survenir ». Jusque-là, rien d'anormal.

Cette prérogative, Zidane n'hésite pas à en user quand il le juge utile. « Allô Fred, c'est quoi, ce titre ? » En ce matin de 2003, il est tout juste 8 heures. À peine arrivé aux vestiaires du Real, Zizou, le journal sous le bras, a dégainé son portable. L'objet de son courroux ? Le titre d'une petite brève parue dans *L'Équipe,* intitulée : « Le mystère Zidane ». Ce mot, « mystère », le sportif l'a immédiatement

associé à « bizarre ». Lui, bizarre ? Pas question de laisser passer ça. Au bout du fil, Frédéric Hermel, correspondant du quotidien sportif à Madrid, désamorce aussitôt le conflit : « Zinedine, ce n'est pas moi qui ai écrit ce papier. Mais si tu veux, on va s'arranger, on peut faire passer un droit de réponse. » Il a suffi d'un mot, d'un seul, pour déclencher les foudres de la star. Et celles-ci ont le don de faire frémir la rédaction de *L'Équipe*. « C'est vrai qu'on a toujours eu peur de se fâcher avec lui, reconnaît un journaliste du groupe. C'est vrai aussi qu'une interview de lui assure des bonnes ventes. »

En novembre 2005, par exemple, l'hebdomadaire *France Football* qui appartient au groupe *L'Équipe*, organise les cinquante ans des Ballons d'or – l'équivalent des Oscars pour les footballeurs. À cette occasion, le journal affrète un jet privé afin de faire venir Zizou de Madrid et lui réserve une suite à l'hôtel Sofitel Le Faubourg, dans le 8e arrondissement parisien. Au programme, cocktail et dîner avec le gratin du foot, dont Franz Beckenbauer, Raymond Kopa, Alfredo Di Stefano, Jean-Pierre Papin, Marco Van Basten, Ronaldo et Michel Platini. Tous restent jusqu'au bout, sauf Zidane, qui s'éclipse au bout d'une petite heure. Un peu cher, le privilège de voir le champion du monde boire un verre de jus de pomme. Et tous les convives sont de cet avis. « On était furieux, admet Claude Droussent, l'ancien directeur des rédactions du groupe *L'Équipe*. Mais que voulez-vous faire[1] ? »

Dans son bureau parisien, un œil rivé au grand écran de télévision qui diffuse un match de tennis, celui qui était alors le patron de la référence française du foot revient sur le coup de tête du joueur :

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

« C'est vrai que la presse, dans son ensemble, a épargné Zizou au lendemain de la finale. » Les cheveux gris, la cinquantaine discrète, Claude Droussent est loin d'être un bleu. En juillet 2006, au lendemain du match France-Italie, lui-même a écrit, dans la fièvre du direct, sur place à Berlin, un édito plutôt critique : « Zinedine, savez-vous que le plus difficile ce matin est d'expliquer à des dizaines de millions d'enfants à travers le monde comment vous avez pu asséner ce coup de tête à Marco Materazzi ? » Rien de bien grave, a priori. Le lendemain, à son retour au journal, le directeur des rédactions observe pourtant les visages fermés de ses collaborateurs et le silence qui règne dans les couloirs. Soudain, il devine avoir commis l'erreur d'exprimer le fond de sa pensée. Dès l'édition suivante, le quotidien fait machine arrière et s'excuse de ses propos de la veille. « C'était la meilleure chose à faire », dira Christophe Chenut, à l'époque directeur général du groupe de presse, à Claude Droussent. Chenut, par ailleurs bon camarade de Franck Riboud, le patron de Danone, premier annonceur publicitaire en France et, accessoirement, sponsor principal de Zidane. Mais ce retournement survient trop tard. Les rétorsions sont immédiates pour tous les journalistes du groupe, qui comprend le quotidien *L'Équipe*, les hebdomadaires *L'Équipe Magazine* et *France Football*. Du jour au lendemain, ceux qui suivaient le joueur depuis ses débuts, comme Olivier Margot, ne parviennent plus à joindre la star. Quand ils l'appellent, ils tombent sur un message les informant que le numéro n'est plus en service.

Aujourd'hui, Claude Droussent persiste à regretter ce qu'il continue d'appeler « une boulette ». Le remords porte sur le premier éditorial, pas sur son

démenti. Pour l'expliquer, il avance le trop-plein d'émotions, le manque de temps pour se relire, les quarante-cinq minutes qu'il avait pour écrire l'édito en question depuis Berlin et l'envoyer à Paris. Il avoue la vérité aussi, tout simplement : à savoir qu'il fut choqué par un geste contraire aux règles du sport que véhicule *L'Équipe*.

Parfois, l'empathie est tellement forte que la règle d'objectivité inhérente à la profession subit quelques entorses. Lors d'un entretien réalisé en janvier 2007, un reporter du magazine sportif s'adresse ainsi à la star du ballon rond : « Avez-vous des regrets par rapport à vous-même de vous être laissé piéger par un voyou ? » Par « voyou », il évoque Materazzi. Les lecteurs, choqués par ce parti pris, appellent l'auteur. Même au sein de la rédaction, des journalistes sont révoltés par ce manque de distance : « Vous imaginez si un journaliste politique traitait de voyou l'adversaire d'un politicien ? Vous songez à la levée de boucliers que cela susciterait ? Chez nous, pas un mot de la direction ! », s'insurge un reporter. Zidane lui-même rappelle à l'ordre son interlocuteur : « Le terme voyou ne me plaît pas. » La complaisance, d'accord, mais tâchons de rester discret.

23

La question du dopage

En règle générale, dans le football c'est le tabou absolu. Dans certaines rédactions, les rumeurs circulent, mais il n'y a pas grand monde pour se risquer à enquêter sur un sujet aussi sensible et où les preuves sont quasiment impossibles à trouver. L'omerta est totale. Alain Garnier raconte. Cet homme est le directeur du bureau européen de l'Agence mondiale antidopage, à Lausanne. En 1998, au moment de la Coupe du monde en France, il était le responsable médical au cabinet de la ministre de la Jeunesse et des Sports, la communiste Marie-George Buffet. Aujourd'hui encore, il reste sidéré par les réactions suscitées par les tentatives de contrôle antidopage sur l'équipe de France.

Tout a débuté le 26 décembre 1997 à l'hôtel Village Montana de Tignes où les Bleus effectuent alors leur stage de préparation et s'apprêtent à passer leur premier Noël ensemble. Alain Garnier vient d'ordonner un contrôle inopiné. Mais il va falloir se montrer patient : « Le staff de l'équipe de France a fait attendre le médecin préleveur pendant des heures. Du coup, les résultats étaient

moins fiables[1]. » Sur les six joueurs contrôlés, aucun ne se révélera positif. Officiellement. Alain Garnier le confirme.

Marie-Florence Grenier-Loustalot est encore plus circonspecte. La cinquantaine, de fines lunettes posées son nez, cette brillante chimiste qui travaille notamment à l'amélioration des techniques de dépistage des produits dopants, en collaboration avec le Comité international olympique, se souvient de l'affaire dite « de Tignes ». Dans son bureau de Sophia Antipolis près de Nice, l'accent légèrement chantant et les yeux pétillants, celle qui a mis au point les analyses permettant de détecter la prise de corticoïde, en l'occurrence la cortisone, chez les athlètes, nous révèle : « À l'époque, c'est moi qui ai été contactée par le laboratoire de Châtenay-Malabry en charge des tests antidopage durant le Mondial 98. À cette date, on m'avait demandé de m'occuper de l'expertise d'un des six contrôles urinaires effectués à Tignes et qui étaient tous anonymes[2]. » Un silence. Puis, la voix basse, elle reprend : « Un des tests réalisés en première instance présentait un taux suspect de testostérone. Vous savez, si les contrôles sont fiables, la contre-expertise a lieu plus d'un an plus tard. Ce qui permet au sportif de contester les résultats. Il peut affirmer que le flacon qui contenait le prélèvement a mal été conservé, qu'il y a eu un problème d'étiquetage… »

Jamais révélée, cette information semble avoir été tenue au secret. Rien ne dit d'ailleurs qui était le joueur concerné. Personne, y compris les responsables du ministère des Sports, ne semble être

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. Entretien avec l'auteur, juillet 2006.

au courant. Il faut dire qu'en ces temps-là la FIFA avait réussi à imposer ses règles comme le confirme Marie-George Buffet, à l'époque ministre de la Jeunesse et des Sports : « C'est vrai que le rapport de force n'était pas totalement en notre faveur[1] », explique-t-elle aujourd'hui. Ainsi, les résultats des contrôles effectués au laboratoire de Châtenay-Malabry étaient d'abord envoyés au siège de la FIFA puis retransmis au ministère.

Ce n'était qu'un début. Alain Garnier ne s'attendait pas à devoir affronter un tir de barrage contre ses intentions : « Très vite, certains médias, Aimé Jacquet et des joueurs sont montés au créneau : nous étions les ennemis du football. À Matignon, les responsables du cabinet de Jospin me disaient : "N'allez pas gâcher la fête." » Traduction : n'allez pas embêter l'équipe nationale. Marie-George Buffet avait pourtant fait de la lutte antidopage une priorité absolue. Mais devant le tollé provoqué par ce contrôle inopiné, elle effectuera une légère marche arrière. Alors qu'elle avait prévenu publiquement que les contrôles étaient décidés par la direction des sports[2] de son cabinet, la ministre se fend d'un communiqué à l'AFP au lendemain de l'incident de Tignes : « C'est une initiative que je déplore », explique la ministre. Aujourd'hui, elle revient pour la première fois sur cette drôle d'affaire : « C'était tellement compliqué. Remettez-vous dans le contexte de l'époque. La France organisait la Coupe du monde et pour la première il y avait une véritable volonté politique de s'attaquer au fléau du dopage. Mais face à

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2006.
2. Éric Maitrot, *Les Scandales du sport contaminé*, Flammarion, 2003.

cette levée de bouclier médiatique et aux réactions de l'opinion publique, je le reconnais, j'ai douté. Je me suis demandé si on avait fait une erreur en s'attaquant aussi frontalement au problème des contrôles. Si on n'était pas contre-productif[1]. »

De fait, alors qu'Alain Garnier et son équipe sont chargés de contrôler toutes les équipes de la Coupe du monde, tous les vestiaires leur sont ouverts à l'exception notable de ceux des Bleus : « On ne pouvait pas y mettre les pieds », jure-t-il. Ainsi, au premier tour, lors du match France-Arabie saoudite, Zidane est expulsé pour avoir essuyé ses crampons sur un adversaire à terre. Alain Garnier demande au directeur des compétitions de la FIFA d'effectuer un contrôle antidopage sur lui, comme le règlement le préconise en cas de carton rouge ou d'agressivité particulière sur le terrain. Or ce contrôle ne se fera jamais. « C'est vrai, il n'a pas été réalisé, et je ne sais pas pourquoi, confirme Gérard Rakocevic[2], ancien médecin de la Fédération française de football, détaché à l'époque auprès de la FIFA, pour effectuer les contrôles. Je me souviens d'avoir contrôlé Desailly qui avait été expulsé en finale mais pas Zizou. Je me souviens qu'on attendait les joueurs à la sortie du terrain, avant qu'ils puissent regagner leur vestiaire. On les dirigeait vers une petite salle prévue pour effectuer les tests urinaires. C'était dur, car on les privait de fête dans les vestiaires avec leurs coéquipiers. Mais concernant Zidane, je n'en ai aucune idée. »

La Coupe du monde à peine terminée par une victoire française débute un scandale, public celui-

1. Entretien avec l'auteur, 10 juillet 2008.
2. Entretien avec l'auteur, juin 2008.

là. Il a lieu de l'autre côté des Alpes. En Italie. L'homme par qui le scandale arrive se nomme Zdenek Zeman. Il est l'entraîneur de la prestigieuse AS Roma. Dans un entretien à l'hebdomadaire *L'Espresso*[1], il se dit « stupéfait devant l'explosion musculaire de certains joueurs de la Juve ». C'est à partir de cette interview qu'un procureur turinois, Raffaele Guariniello, décide de s'attaquer au problème du dopage dans le Calcio et plus précisément à la Juve. « C'est la déclaration de Zeman qui m'a incité à ouvrir une enquête[2] », nous explique le procureur italien. Quatre années plus tard, débute ce que l'on appela le procès de la Juventus de Turin, l'équipe la plus populaire d'Italie, celle qui fait rêver onze millions de tifosi. Ce linge sale lavé en public allait mettre un frein aux pratiques de dopage qui ont provoqué pas moins de quarante-sept décès dans le football italien. Le procureur[3] y consacra quatre années de sa vie dont le résultat sera consigné dans quarante mille pages de procédures.

À l'ouverture de l'audience, le 31 janvier 2002, des centaines de badauds se pressent pour voir les grandes stars du Calcio défiler à la barre. Parmi ces grands joueurs convoqués en tant que témoins assistés, Zinedine Zidane, ancien de la Juve de 1996 à 2001. Deux fois l'échéance aura été retardée en raison d'un emploi du temps surchargé. Quand il débarque de Madrid le 26 janvier 2004 pour être entendu par le juge italien Giuseppe Casalbore, toute la presse européenne l'attend. Vêtu d'un jean et d'un pull bleu, il s'engouffre sans

1. 25 juillet 1998.
2. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
3. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

dire un mot alors qu'une horde de journalistes se presse sur les marches du palais. La voix hésitante, Zidane répondra facilement aux questions de la justice, confie le juge Casalbore, qui semble encore sous le charme, des années plus tard : « Ce qui était frappant dans cette histoire, c'était l'incroyable pharmacie que nous avons découverte en perquisitionnant à l'infirmerie du club. Plus de 270 médicaments. Il y avait de tout[1]. »

Mais revenons au jour de la comparution de Zidane, dans cette salle d'audience :

« Le juge interroge : Vous avez pris des compléments alimentaires ?

Zidane : Oui, j'ai pris des vitamines, j'ai pris des...

Le juge : Vous les preniez sous quelle forme, par la bouche ? C'est-à-dire, c'était des pastilles, qu'est-ce que c'était ?

Zidane : Par la bouche...

Le juge : Aussi sous forme de piqûre ?

Zidane : Oui, des vitamines.

Le juge : Vous pratiquiez aussi des transfusions ?

Zidane : Oui.

Le juge : Seulement de vitamines.

Zidane : Seulement de vitamines.

Le juge : Seulement de vitamines, rien d'autre ? Pourtant, vous souriez.

Zidane : ...

Le juge : Dites-moi un peu. Vous faisiez des transfusions d'Esafosfina ? Vous savez ce qu'est l'Esafosfina ? Vous l'avez déclaré en 1998, je le lis ici sur le procès-verbal.

Zidane : Oui.

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

Le juge : Et ?

Zidane : Oui, peut-être, parce que le nom...

Le juge : Mais justement, vous considériez cela seulement comme des vitamines.

Zidane : Oui.

Le juge : Et le Neoton ? Vous savez ce que c'est le Neoton ? C'était un autre produit.

Zidane : C'est-à-dire que le nom ne me...

Le juge : Ne vous dit rien.

Zidane : Si. Et puis, si je l'ai dit...

Le juge : Vous l'avez dit.

Zidane : De toute façon, ce sont...

Le juge : Vous avez parlé aussi de Neoton.

Zidane : Ce sont...

Le juge : Donc, vous n'avez pris que des vitamines ?

Zidane : Oui, que des vitamines. Oui.

Le juge : D'autres types de compléments. Vous avez pris de la créatine ?

Zidane : Oui.

Le juge : Quelle quantité preniez-vous ?

Zidane : Comment... Deux à trois grammes.

Le juge : Et quand ?

Zidane : Une fois par semaine.

Le juge : Deux fois par semaine ?

Zidane : Une ou deux fois par semaine. Quand il y avait beaucoup de matchs.

Le juge : Pour augmenter le fer ?

Zidane : Parce que j'ai une...

Le juge : Thalassémie.

Zidane : Thalassémie, c'est ça.

Le juge : Quelques vitamines. Vous avez cependant déclaré en 1998 : “Parfois, cependant, au lieu de perfusion, je fais des piqûres par intraveineuse. Je crois que, dans les deux cas, on utilise le même

produit, dont je ne connais par ailleurs pas le nom." Selon vous, c'était toujours des vitamines ?

Zidane : Oui.

Le juge : Vous avez dit aussi que ces perfusions, "on les faisait en général dans notre chambre d'hôtel, parfois, aussi, dans les vestiaires".

Zidane : Je... Je les faisais toujours à l'hôtel.

Le juge : Dites-moi, une autre phrase m'a frappé, vous aviez déclaré, lors de votre audition : "Les perfusions sont utiles, sinon, comment ferions-nous autrement pour jouer soixante-dix matchs pendant l'année ?"

Zidane : Oui.

Le juge : Cela veut dire quoi ?

Zidane : Rien, que nous avons besoin de vitamines pour jouer soixante-dix matchs.

Le juge : Qui vous l'a dit ?

Zidane : C'est moi qui le dis.

Le juge : C'est vous qui le dites.

Zidane : Oui.

Le juge : Mais vous avez fait des études ?

Zidane : Non. »

Chargé par le tribunal de Turin de l'expertise des analyses sanguines des joueurs de la Juve, dont celles de Zidane, Giuseppe d'Onofrio[1], hématologue, est aujourd'hui enseignant à Rome. Il se souvient : « Ce qui était étrange dans toute cette affaire, c'est qu'il n'y avait pas de dossiers médicaux des joueurs, seulement des résultats des analyses sanguines réalisées par le club dans un laboratoire privé italien. Pour Zidane, j'ai pu avoir accès à ses examens réalisés entre 1996 à 1999, soit au total une vingtaine. Les médecins de son club en prescrivaient environ un tous les deux

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

mois. Il a reconnu s'être fait des injections intraveineuses avant les matchs dans sa chambre d'hôtel. Parmi les produits injectés, il y avait de l'Esafosfina et du Neoton. Zidane justifiait ses prises de vitamines par un déficit en fer dû à sa maladie. Le problème est qu'il n'a pas de carence en fer selon ses examens médicaux. Il y a là une anomalie. Surtout, ceux qui ont une thalassémie, comme lui, ont trop de fer. Donc ce n'est pas une explication valable. »

L'hématologue poursuit : « Le juge m'a demandé d'évaluer les changements dans le temps de l'hémoglobine. Ses taux étaient les plus constants, la variation allait de 12,7 à 14, soit une différence d'un point environ : c'est plutôt normal. Zidane faisait parfois un examen et le refaisait une semaine après. Mais le vrai problème s'est posé avec Didier Deschamps : son taux passait de 9 à 16. Inexplicable. Sauf pour des raisons de surmédicalisation. Enfin, concernant le fait que Zidane a avoué avoir pris 2 à 3 grammes de créatine par semaine... tous les joueurs interrogés ont fait la même déclaration. À l'époque, la prise de créatine était tolérée jusqu'à 3 grammes par semaine. » Surmédicalisation n'est pas dopage. On touche là à une problématique générale concernant le sport de haut niveau. Tous ces sportifs n'ont pas dépassé la ligne jaune, mais les rythmes qu'on leur infligeait contraignaient les staffs médicaux à trouver des aides pour qu'ils puissent tenir.

Pour Marie-Florence Grenier-Loustalot, une des scientifiques les plus réputées dans le domaine, la question du dopage dans le sport devrait être complètement remise à plat. « Comment voulez-vous que les sportifs tiennent un tel rythme ? L'expres-

sion “marche ou crève” prend tout son sens pour eux. La créatine, par exemple, a pour but de cicatriser très rapidement une déchirure du muscle. Certes, elle augmente la masse musculaire, mais faut-il pourtant l'interdire ? », s'interroge-t-elle à haute voix. Un autre scientifique abonde dans son sens : Gérard Dine. On doit à ce biologiste spécialiste des questions de dopage l'invention du passeport biologique, un outil de contrôle des sportifs plus efficaces. Il a été cité comme expert lors du procès de la Juve. « J'ai la sensation que la justice a mis le doigt sur un dérapage généralisé. J'ai eu accès aux dossiers biologiques de tous les joueurs et un bon tiers était… curieux[1]. » La carrure d'un rugbyman, le regard bleu, Gérard Dine a été l'un des rares à s'interroger publiquement au lendemain de la Coupe du monde 2006 et notamment sur la finale France-Italie : « Ce qui me paraît incroyable, c'est qu'à l'occasion de ce match surréaliste tout le monde a évoqué toutes les théories possibles et inimaginables sauf une influence médicamenteuse[2] », s'étonne-t-il. De Sophia Antipolis, Marie-Florence Grenier-Loustalot ne semble pas avoir cette pudeur-là. « En regardant à la télévision Zidane asséner son coup de tête au joueur italien, je me suis dit que c'était une réaction qu'on pouvait avoir à un moment de grande fragilité psychologique. Dans ces cas-là, on sait que la cortisone ajoutée à un stress très fort rebooste certaines personnes, qui semblent prêtes à exploser. Peut-être que son organisme en a fabriqué[3] ? »

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.
2. *Ibid.*
3. Entretien avec l'auteur, juillet 2006.

Tout ce qui touche au dossier Zidane semble sensible. Ainsi, à la question de savoir si le joueur a été contrôlé à sa sortie du terrain, comme le prévoit le règlement de la FIFA, peu de personnes sont capables de répondre. Alain Garnier a eu l'assurance que le test a bien été effectué[1]. Pourtant, de Lausanne où il vit, Jiri Dvorak, médecin et responsable des contrôles antidopage de la FIFA lors du dernier mondial, reconnaît : « Nous ne l'avons pas contrôlé. D'abord parce que je n'ai pas vu son geste quand j'étais sur le terrain et puis ce n'est pas une obligation réglementaire[2]. » Mais d'autres joueurs expulsés pour un tacle trop violent ont-ils déjà été contrôlés lors d'une grande compétition ? « Laissez-moi réfléchir... Ça peut arriver, précise-t-il. Ronaldinho l'a été en quarts de finale en Corée, après avoir été expulsé[3]. » Le magicien de la Seleçao avait été sorti après avoir écrasé la cheville d'un joueur anglais, Mills. Lors de l'Euro 2008, Abidal a subi lui aussi un examen après son expulsion contre... l'Italie.

L'omerta semble tenace. Alors que certains journalistes présents en Allemagne s'interrogeaient sur l'énigmatique disparition durant quelques heures de Zidane, la veille du match France-Togo qu'il ne disputera pas, mille et une rumeurs circulent. En réalité, le joueur, un peu mal en point, a demandé l'autorisation à Raymond Domenech de pouvoir consulter ce que quelques-uns appellent son gourou, à savoir Philippe Boixel. Ostéopathe réputé, Philippe a fait partie de l'ancienne garde rapprochée des Bleus de l'époque 1998, congédiée

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.
3. *Ibid.*

par Raymond Domenech. « Tu veux le voir ? Pas de souci mais pas question qu'il vienne ici dans notre hôtel[1]. » Dépêché à Cologne, Philippe Boixel a rejoint en catimini Zidane pour une séance de massage. L'effet bénéfique sera rapide. « Inégal jusque-là et chambré par l'immense colonie espagnole, le capitaine se mit à la hauteur de l'événement en inscrivant le troisième but[2] », résuma *L'Équipe* au lendemain du match. Dans un entretien à *L'Équipe Magazine* de janvier 2008, Zidane s'offusquait d'un propos de Johnny Hallyday prétendant aller en Italie pour se faire changer le sang[3] suivant les conseils de... Zidane. «À aucun moment, je ne me suis rendu dans une clinique avec Johnny. Jamais de ma vie ! Le seul truc que je fais depuis douze ans maintenant, c'est de me rendre à Merano chez Henri Chenot. C'est un genre de spa amélioré. Une cure de soins qui permet d'éliminer les toxines du corps. Pendant une semaine, tu es pris en charge nutritionnellement, avec des massages. »

Comme tous ceux qui ont osé briser le tabou du dopage dans le football, Giuseppe d'Onofrio a payé un lourd tribut. Sitôt le procès terminé, il n'a plus jamais été convié aux réunions médicales organisées par la Fédération italienne de football. Alain Garnier, quant à lui, est aujourd'hui à l'Agence mondiale antidopage – un doux placard –, après avoir failli perdre sa place au ministère des Sports. Enfin, l'entraîneur Zdenek Zeman, par qui le scandale arriva, fut licencié de l'AS Roma avant

1. Entretien anonyme avec l'auteur, mars 2008.
2. *L'Équipe*, 28 juin 2006.
3. « Ce type de transfusion sanguine est une pratique courante, explique Florence Grenier-Loustalot, elle permet de dynamiser le corps et de se ressourcer. » Entretien avec l'auteur, juillet 2008.

d'enchaîner une série de CDD d'entraîneur d'équipes italiennes de deuxième division. On ne s'attaque pas impunément aux monstres du football. La majorité des joueurs cités dans ce scandale connurent, tel Zidane, gloire et succès. Cinq ans après l'ouverture du procès de la Juve, la Cour de cassation italienne a déclaré prescrits, en mars 2007, les faits de fraude sportive reprochés au médecin Ricardo Agricola et à l'administrateur de la Juve Antonio Giraudo.

CINQUIÈME PARTIE

L'ASCENSION

24

Une enfance marseillaise

Qui aurait dit, au début des années 70, qu'un bambin de Marseille serait capable de mettre en place un jour un tel système de pouvoir, serait doté d'une telle capacité de contrôle sur ce qu'on dit de lui, et bien entendu qu'il ferait autant parler de lui ? À l'époque, à la Castellane, personne. La Castellane : derrière ce nom qui chante, l'un des quartiers les plus défavorisés de Marseille. L'ambiance y est dure, même si le soleil du midi atténue légèrement les tensions sociales et insuffle un peu de douceur de vivre méditerranéenne à la grisaille des immeubles. La population, riche de 6 000 habitants, est bigarrée : Maghrébins, Noirs africains, Espagnols et quelques Comoriens.

Parmi eux, depuis la fin des années 60, la famille Zidane, qui s'est installée non loin du supermarché Casino où Smaïl, le père, travaille comme veilleur de nuit. Son cinquième et dernier enfant naît le 23 juin 1972. Il se prénomme Zinedine, qui signifie « beauté de la religion » en arabe. Mais tout le monde l'appelle Yazid ou, plus simplement, Yaz. Le petit dernier est le chouchou de la famille. Sur des films d'époque tournés en Camescope, on peut voir le futur footballeur pédaler sur un petit vélo,

sa mère juste derrière lui. On imagine les efforts de Smaïl, ancien ouvrier dans le BTP, pour économiser de quoi lui offrir son tricycle. Chez les Zidane, on ne roule pas sur l'or. Toute la petite tribu vit au numéro 7 de la place Tartane, dans un appartement exigu malgré ses cinq pièces. Zinedine partage la chambre de son frère Madjid, qui a neuf ans de plus que lui. Madjid raconte la jeunesse de Zinedine : « À côté de son lit, il avait un poster d'Enzo Francescoli[1], moi, j'avais un coucher de soleil. Il dormait souvent avec son ballon serré contre lui, comme un doudou[2]. »

Dehors, sur l'esplanade faisant face à son immeuble, Yazid joue au football avec ses potes, Yvon, Malek, Doudou ou encore Jean-François. Interdiction de s'aventurer au-delà de la boucherie et du centre social[3] : sa mère veut pouvoir le surveiller depuis la fenêtre de sa cuisine. Quand Malika descend faire les courses, elle embarque Yazid pour ne pas le laisser seul trop longtemps. Chaque fois, la scène se termine par une crise de larmes : l'enfant ne veut pas s'arrêter de jouer, il aime trop ça. Le foot, une passion, déjà. Ce souvenir trotte toujours dans la tête du joueur : « Si on était nombreux dans les équipes, on allait sur le béton de la place Tartane. Les pelouses ? On ne savait pas ce que c'était. On mettait des pots pour marquer les limites. Les cages, c'étaient des cailloux, des habits, n'importe quoi. Tout ce que j'ai appris dans le ballon, je l'ai appris là. Dans la rue, avec mes potes. On cherchait toujours à inventer une nouvelle feinte. Celui qui découvrait quelque

1. Un joueur de football uruguayen qui évoluait à l'OM.
2. *L'Équipe Magazine*, avril 2005.
3. *Ibid.*

chose devait le montrer à tous les autres. C'est le football des rues[1]. » Avant les matchs importants, Smaïl réunit les garçons dans la salle à manger et leur prodigue des encouragements accompagnés d'un chocolat au lait et d'un morceau de galette kabyle.

Un jour, alors que Yazid a dix ans, toute la famille se réunit dans le salon pour l'ouverture du carton monumental qu'un livreur vient de déposer. À l'intérieur : la première télévision du foyer Zidane. C'est sur ce grand poste en couleur que le garçon découvre, avec excitation, les premiers pas de l'équipe nationale algérienne lors de la Coupe du monde en Espagne. Cet été 1982, l'Algérie se retrouve au premier tour contre l'Allemagne, l'une des plus grandes équipes de l'époque. Évidemment, les Allemands partent ultra-favoris. Mais l'incroyable se produit. L'Algérie bat l'Allemagne 2 buts à 1. Des deux côtés de la Méditerranée, l'euphorie est collective. Les gens descendent dans la rue. Chez les Zidane, la fierté le dispute à la joie. C'est un jour mémorable.

Dans sa cité marseillaise, Yazid ne s'adonne pas qu'au football. Le mardi, son père l'emmène parfois au centre social de la Castellane pour y faire du judo, son deuxième sport préféré. L'école ? Le petit Yaz n'aime pas trop. La seule chose à laquelle il pense nuit et jour, c'est le ballon. Il décidera d'ailleurs d'arrêter le judo à 11 ans pour mieux se consacrer à sa passion première. Le plus beau cadeau de son enfance est une paire de chaussures de sport Kopa, avec crampons intégrés : il les chérit au point de dormir avec ! Pour lui offrir ces baskets de rêve à 450 francs la paire, Smaïl a économisé

1. *Zidane. Le roman d'une victoire*, *op. cit*.

une année durant. Mais son petit dernier les mérite : à neuf ans, celui-ci a déjà signé sa première licence dans le club de son quartier, l'AS Foresta. Le garçon porte désormais le brassard de capitaine avec une fierté manifeste. Les cheveux impeccablement coupés par son père, une fois par mois dans la cuisine, il se distingue avec une posture toujours différente de celle de ses camarades. Quand ceux-ci ont les bras ballants, les siens sont croisés sur sa poitrine. Quand les autres gardent les mains dans le dos, lui les laisse le long du corps. La fierté, déjà.

Zinedine a 12 ans quand il participe pour la première fois à l'Euro, en juillet 1984. Il est ramasseur de balles lors du match France-Portugal, au Stade Vélodrome de Marseille. Bien entendu, pas question pour l'adolescent de fouler la pelouse. L'année suivante, il intègre les Sports olympiques de Septèmes-les-Vallons. Le garçon revêt le fameux maillot jaune et rouge de l'un des plus importants clubs de la banlieue nord de Marseille. Pour se rendre aux entraînements du stade Pierre-Bechnini, les gamins s'entassent dans la vieille 104 grise de M. Centenero, l'un des dirigeants. Sur le terrain, le petit est bon. Excellent technicien, il maîtrise parfaitement les dribbles et le jeu de tête. Mais ce n'est pas assez pour les responsables locaux. D'ailleurs, ses coups d'éclat sont aussi fulgurants qu'irréguliers. Plus grand que la moyenne, Yazid manque de rapidité et de puissance. Bref, a priori, rien ne le distingue des jeunes talents qui jouent à ses côtés.

Le petit Yaz est d'ailleurs d'une timidité presque maladive, dans la vie comme sur le terrain. Alors, qu'a-t-il de plus que les autres, ce jeune sportif un peu fluet, virtuose par intermittence ? « Il a une personnalité plus forte que celle de la

plupart de ses camarades[1] », remarquait à l'époque M. Centenero. Entendre : une passion dévorante pour le foot et la volonté de réussir. Car la force de cette graine de star consiste à connaître ses faiblesses. À 13 ans, il pressent déjà qu'il lui faudra s'entraîner plus que les autres : innover, inventer pour faire la différence et, un jour, susciter la passion de supporters en délire. C'est cette lucidité, étrange pour un minot de son âge, qui lui vaut d'être bientôt distingué.

Nous sommes en 1988. Lors d'un match sans grande importance à Aix-en-Provence, Zidane enchaîne passe sur passe. Sur le bord du terrain, Jean Varraud, le recruteur de l'AS Cannes, l'observe en silence. « J'ai vu un gars... Il a des mains à la place des pieds ! », dira-t-il plus tard. Sur le moment, pourtant, le responsable du club ne se manifeste pas. Varraud revient le 11 janvier à Saint-Raphaël. Encore une fois, il se tient près du banc de touche, silencieux. Cette fois-ci, il a emmené avec lui Gilles Rampillon, le président du club cannois. Sur le gazon, le jeune Marseillais sait qu'on le regarde. Il tente un petit pont près de sa surface de réparation et marque un but... contre son propre camp. Qu'importe : cette audace conquiert le sélectionneur, qui le veut à Cannes, en stage d'entraînement pour une semaine. Bingo : l'essai est concluant. L'AS Cannes propose officiellement à sa recrue d'intégrer l'équipe.

« Monsieur Rampillon, Pensez-vous qu'il peut devenir footballeur professionnel ? » interroge Smaïl Zidane. Pour le père, qui a déjà refusé une telle opportunité à Noureddine, le grand frère de Zinedine, quelques années auparavant, la décision

1. Revue *Le Septmois*, juillet 1998.

est grave. Signer à l'AS Cannes pour son fils est un choix lourd de conséquences. D'abord, il va falloir le laisser partir seul, lui qui a à peine 15 ans, pour vivre dans une ville à deux heures de train du domicile familial. Cela veut dire aussi arrêter l'école en vue d'une hypothétique carrière de sportif de haut niveau. Sans filet de sécurité. Pour cet ouvrier qui a tout sacrifié afin d'offrir à sa famille une vie meilleure en France, il faut donc renoncer à l'espoir d'une certaine promotion sociale, celle d'un fils qui aurait pu devenir avocat ou médecin, qui sait ? Toute la famille étudie la proposition. Après plusieurs semaines de réflexion, Smaïl et Malika rappellent Rampillon. C'est d'accord, mais à une condition : leur petit Yazid devra être hébergé dans une famille d'accueil. Pas question qu'il soit livré à lui-même dans un centre d'entraînement impersonnel, loin des siens. Le 13 juillet 1988, le futur champion prend un aller simple en direction de Cannes. Son père Smaïl l'accompagne, sans se douter qu'il conduit son fils vers un destin exceptionnel.

25

Cannes, la montée des premières marches

À Cannes, Jean-Claude Elineau attend les Zidane père et fils sur le quai de la gare. Ce technicien d'atelier de l'Aérospatiale est venu en blouse blanche, sa tenue de travail. Il emmène père et fils dans sa petite voiture jusqu'à Pégomas, un hameau de la banlieue cannoise. C'est là que vivent Jean-Claude et sa femme, Nicole, avec leurs trois enfants. Chez eux, Zidane va passer une année heureuse et malheureuse à la fois.

Le fils aîné du couple, Dominique, a quitté le pavillon familial pour faire son service militaire. Les deux cadets, Virginie et Laurent, dit Lucky, font bon accueil au nouveau venu. Ils ont l'habitude. Amédée, un autre pensionnaire de l'AS Cannes, vit chez eux depuis un an déjà et partage la chambre de Laurent. Yazid hérite de la « chambre » de Dominique, soit le clic-clac du salon séparé du reste de la pièce par un rideau. Quatre garçons et une fille : cette nouvelle famille ressemble décidément beaucoup à la sienne. « Mme Elineau était une deuxième mère pour moi. Je ne croyais pas possible qu'une autre femme puisse s'occuper de mon linge, beurrer mes tartines le matin[1]... », confiera le

1. *Zidane. Le roman d'une victoire*, *op. cit.*

joueur. Nicole, la maman, garde également un bon souvenir de ce gamin serviable qui ne rechignait jamais à débarrasser la table. Même si des années plus tard, elle confiera son immense regret : Zidane ne l'a jamais invitée à assister à un match de football. Une blessure qu'elle conserve, aujourd'hui encore.

Cette ambiance familiale n'empêche pourtant pas les grands moments de solitude. Coupé de ses amis de la place Tartane, séparé de ses frères et de sa sœur, Yazid passe des heures pendu au téléphone avec ses parents, dans la cabine qui fait l'angle de la rue, pas très loin du terrain de pétanque. « Vous venez bien samedi, hein ? » leur demande-t-il régulièrement. Par souci d'économie (le billet de train coûte cher), Zinedine ne retrouve les siens qu'un week-end sur trois. La plupart du temps, c'est lui qui les rejoint à Marseille, généralement en fin de semaine, profitant de rencontres amicales disputées par son club ou de quelques permissions. Mais jamais il ne s'épanche sur sa solitude. Pas plus qu'il ne raconte ses nuits passées à pleurer en silence sur son oreiller. Ses parents l'apprendront lors d'une interview qu'il donnera quinze ans plus tard. À aucun moment ils n'avaient soupçonné un tel désarroi.

La seule chose qui fait tenir Zidane, c'est le football. Le rêve d'une carrière de haut niveau qui lui permettrait peut-être d'approcher cette galaxie de stars qui arrivent du monde entier au moment du festival de cinéma. Le petit Yazid, qui adore Madonna, découvre les marches au tapis rouge et assiste, derrière les barrières, à leur célèbre montée, plusieurs soirs de suite. S'il avait su que, vingt ans plus tard, le film dont il serait le héros, *Zidane,*

un portrait du XXIe siècle, serait projeté lors du festival… Luxe suprême, ce jour-là, il refusera de monter les marches, préférant se concentrer sur la Coupe du monde. À l'époque, il tient bon. Et sa persévérance se révèle payante. En 1988, Zidane est sélectionné pour faire partie de l'équipe de France des cadets lors du Championnat d'Europe. Comble de bonheur, son club accède à la D1 : la première division, celle qui dispute le Championnat de France. Le junior stagiaire, qui arbore avec plaisir le maillot rouge et blanc, peut enfin approcher de grands joueurs, comme Bruno Bellone, l'homme qui marqua le deuxième but de la finale de l'Euro 1984. « Quand je suis entré au centre de formation de Cannes, j'ai commencé à côtoyer des professionnels, à leur serrer la main tous les matins, j'ai pensé que je deviendrais peut-être footballeur professionnel. Je me suis dit : "Pourquoi pas moi un jour ?" Il me semblait que si je travaillais, si j'étais sérieux, j'avais une chance. Les entraîneurs me faisaient confiance[1]. »

Pour l'instant, le rêve patine. Certes, Zidane progresse de façon remarquable au fil des mois. Mais pas au point d'intéresser les sélectionneurs, qui le jugent encore trop irrégulier. La fin de la saison se profile et, avec elle, la promesse d'un nouveau départ. Yazid a 16 ans, il est temps pour lui de quitter la famille Elineau. Le jour du départ, Nicole et Jean-Claude ont les larmes aux yeux. Pour Yazid, c'est à la fois un déchirement et l'entrée dans le monde des adultes. Ses valises sont bouclées en moins d'une heure. Il part s'installer au foyer des jeunes travailleurs de Provence, où vivent les stagiaires de l'AS Cannes.

1. *Ibid.*

Le foyer est situé au 5, rue Mimont. Il s'agit d'une immense résidence de cent quatre-vingts chambres. Compter 460 francs par mois pour les studios individuels. Pour ce prix, il y a une cafétéria, une salle de spectacles, une salle de danse et un grand jardin. Zidane occupe la n° 207. Geneviève Morin[1], directrice du foyer cannois de la rue Mimont, se souvient de Zizou, cet adolescent qui jouait souvent au foot avec l'un de ses jeunes fils : « Il a passé près de quatre ans chez nous. C'était un garçon très discret. Jamais de bruit ni de chahut. Son père lui rendait visite régulièrement mais ce n'était pas quelqu'un qui aimait attirer l'attention sur lui. » Malika, sa mère, vient souvent. Elle apporte chaque fois son réchaud et de la semoule pour lui préparer cette fameuse galette kabyle qu'il aime tant. Pour être sûre que « le fils », comme elle l'appelle en public, ne file pas un mauvais coton, elle se met dans la poche le gardien du foyer et la femme de ménage de l'étage. À ses heures de solitude, le jeune joueur découvre enfin la ville. Finis, les quartiers nord de Marseille et les petits villages de la banlieue cannoise. Vive la Croisette et ses quartiers chics ! Terminés aussi, les repas familiaux à la table de la salle à manger. À midi, le déjeuner a lieu dans le réfectoire du collège des Mûriers, près du stade Pierre-de-Coubertin.

Les journées d'entraînement débutent à 9 heures et finissent généralement à 18 heures. Pour le dîner, la vingtaine d'aspirants footballeurs qui vivent avec lui rue Mimont se retrouvent dans la cafét' du bâtiment, ou parfois dans la petite pizzeria du quartier. Comme tous les mineurs,

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

Zinedine est tenu de rentrer à 22 h 30. Avec le temps, il se lie d'amitié avec certains de ses coéquipiers : Lionel Firly, Nordine Mouka… mais ce sont plus des collègues que des amis. Compétiteurs dans l'âme, les footballeurs ont du mal à nouer des relations désintéressées. De fait, ces jeunes stagiaires sont des rivaux. Ici, comme dans tous les autres clubs, les dirigeants sportifs en sélectionneront une poignée au terme des deux ans de formation. Les autres verront leur rêve de carrière professionnelle s'arrêter net. Voilà pourquoi ces nouveaux copains ne remplaceront jamais Yvon, Malek ou Jean-François, les potes de la place Tartane.

Parallèlement aux entraînements, il lui faut poursuivre ses études. Durant les deux premières années, le jeune Zidane est inscrit en CAP. Comme tous ses camarades de l'AS Cannes, il est scolarisé au Centre de formation d'apprentis situé boulevard d'Alsace. Toujours assis au fond de la classe, le futur champion attend la fin des cours avec impatience. Comme tous les élèves en section sportive, il préférerait taper dans un ballon que noircir un cahier. Démotivée par l'inertie de ses élèves, la professeur de biologie refuse un jour de faire la classe[1]. Bientôt, Zinedine, si réservé d'habitude, devient turbulent. Sur ses bulletins solaires, les professeurs notent « attitude à revoir », « bavard », « peu de travail sérieux[2] ». En fait, l'école l'ennuie profondément.

En réalité, le futur champion du monde n'a qu'une obsession : s'entraîner. L'histoire officielle veut que le sérieux Yazid passe alors son

---

1. *Zidane, le roi modeste*, Jean Philippe, Éditions de l'Archipel, 2002.
2. *Ibid.*

temps à s'exercer pour améliorer sa reprise de volée en tapant des heures durant sur le ballon, refusant d'aller au cinéma avec ses camarades, boudant les virées en boîte de nuit et les rendez-vous galants. Mais « ça fait partie de la légende », rigole aujourd'hui son ancien entraîneur Guy Lacombe : « Il est vrai qu'il travaillait beaucoup. Il était le plus jeune de son groupe de D4 et devait prouver aux autres qu'il était aussi bon qu'eux. Mais je peux vous dire que c'était un adolescent comme les autres... » En réalité, à 14 ans, l'ancien gamin de la Castellane se passionne pour une jeune fille. Cette réalité n'apparaîtra jamais dans la saga du champion. Sa rencontre avec Véronique, trois ans plus tard, ne laisse pas de place à son passé.

Sur le terrain, Zidane a déjà pris l'habitude de s'agiter plus que de raison. Lors d'un match contre Montpellier, il est expulsé pour un coup asséné à un adversaire. La sanction, implacable, ne se fait pas attendre : interdiction de participer à toute compétition durant trois semaines. Pour le dissuader de recommencer, son entraîneur Guy Lacombe invente la corvée des vestiaires : durant son repos forcé, le joueur fautif est chargé de les nettoyer de fond en comble. Une punition humiliante pour l'orgueilleux Yazid. Bien loin de le ramener à plus de sang-froid sur le terrain, elle va au contraire le conforter dans ses certitudes. Pour le minot de la Castellane, ne pas rendre coup pour coup équivaut à faire la mauviette. Et rien ne le fera jamais changer d'avis. « Yaz' ne s'est jamais résigné à se laisser faire, analyse Guy Lacombe. Le foot, il l'a appris dans les quartiers nord. On ne peut pas comprendre le personnage si l'on ne sait pas ce qu'est le football des rues. Si vous ne

répondez pas à une insulte, vous êtes mort, vous êtes une femmelette. Le génie de Zidane, c'est ce mélange de foot populaire et professionnel. Le plus drôle quand on connaît sa carrière, c'est qu'il n'aimait pas les jeux de tête, lors des entraînements du jeudi ! Il préférait jouer la balle au pied... Alors, c'est vrai que sa réputation de nerveux sur le terrain a vite fait le tour dans le milieu. Après, ses adversaires essaieront toujours de le provoquer[1]. » Prémonitoire.

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

26

Bordeaux, un cru exceptionnel

En dépit de quelques matchs disputés sous les couleurs de l'AS Cannes, Zinedine n'est pas titulaire de l'équipe. C'est dire si le chemin est encore long. Malgré son talent indéniable, le joueur ne retient pas encore l'attention des clubs où évoluent les stars du foot. Lui qui rêvait de porter les couleurs de l'Olympique de Marseille, le club de sa ville natale, dirigé par Bernard Tapie, en est pour ses frais : l'OM, qui compte des pointures comme Jean-Pierre Papin, juge le jeune joueur trop lent. À Monaco, Arsène Wenger, l'entraîneur de l'époque, ne veut pas de lui non plus. Mais un jour, celui des Girondins de Bordeaux, Roland Courbis, passe par Cannes. Avec sa gouaille légendaire, ce dernier se souvient : « Je ne faisais qu'accompagner mon président, Alain Afflelou, dans une négociation pour le transfert d'un autre joueur, Jean-François Daniel, et on est reparti avec un Zidane sous le bras[1]. » Officiellement, le prix du transfert s'élève à 3,5 millions de francs. En réalité, Zidane est racheté pour la somme modique de 2,8 millions de francs

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

et se voit octroyer un salaire de 50 000 francs. Le reste correspond à l'achat de deux autres joueurs.

En juin 1992, le jeune Marseillais n'a donc pas 20 ans quand il fait ses débuts aux Girondins. L'écrivain et journaliste Pierre-Louis Basse raconte sa première rencontre : « Europe 1 m'avait envoyé sur place pour couvrir un match. Là, je vois un type au jeu extraordinaire. Il volait littéralement. Je me souviens de m'être approché de lui à la fin de la rencontre et de lui avoir dit : "Ne change surtout pas. Tu seras le meilleur joueur du monde." Il avait l'air tellement gêné par ce compliment, qui était un cri du cœur. Il m'a répondu, d'une voix inaudible, les joues rouges : "Merci monsieur." Je m'en souviens encore aujourd'hui[1]. »

En attendant, la transition est difficile pour le Marseillais, qui a bien du mal à trouver ses marques. Son salaire a beau avoir été multiplié par cinquante, le petit dernier de la famille Zidane se sent très seul parmi les autres joueurs. « À Cannes, j'étais entouré. À Bordeaux, c'était plus professionnel. Tout était plus dur parce qu'il fallait gagner sa place. La première année a été très difficile. Je n'aimais pas du tout Bordeaux, je restais seul dans mon coin[2]. » Zidane se referme sur lui-même. Lui qui déteste l'inconnu est désorienté par cette ville bourgeoise et orgueilleuse, où tout ce qui vient de l'autre rive de la Gironde est considéré comme étranger. Le soleil de la Méditerranée lui manque. L'ambiance de ses années cannoises aussi. Son humeur s'en ressent. Son jeu également. Physiquement, il est épuisé par la saison précédente, qu'il a

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.
2. *Zidane. Le roman d'une victoire*, *op. cit.*

dû mener de front avec son service militaire à Joinville-le-Pont, en banlieue parisienne. Pour la première fois, il comprend qu'il devra prouver, encore et encore, sa capacité à être le meilleur. Roland Courbis l'aime bien. « C'est un Marseillais comme moi, alors c'est vrai, j'avais un petit faible pour lui », raconte d'ailleurs l'ancien entraîneur des Girondins. Pourtant, il ne mise pas d'emblée sur lui, préférant le ménager. Le voilà obligé de ronger son frein sur le banc de touche. Et Yazid déteste ça. Il lui faudra patienter de longs mois pour s'imposer au sein de l'équipe, réussir à se faire un nom, ou plutôt un surnom.

C'est en entendant le joueur Jean-François Daniel crier « Ziz » et « où » pour parler du ballon que Roland Courbis accole les deux mots pour en faire « Zizou ». Zizou, déjà, fait des siennes sur le terrain. Lors d'un match disputé en septembre 1993 contre Marseille, autrefois son équipe fétiche, Zidane démontre que les leçons de Guy Lacombe n'ont servi à rien. Insulté par Marcel Desailly, son futur coéquipier en équipe de France, le défenseur profite d'un corner pour lui décocher un coup de poing au visage. Résultat : un œil au beurre noir et deux points de suture à l'arcade sourcilière pour Desailly, un carton rouge pour Zidane. « J'ai pété les plombs et je le regrette. J'ai été insulté, chambré, et j'ai mal réagi en le frappant. C'est le métier qui rentre. Je prends tout pour moi », s'excuse-t-il ensuite. Des années durant, Desailly gardera gravé dans sa tête ce méchant coup de poing en pleine figure. Pas rancunier, pourtant, il confiera à *L'Équipe* en 2006 : « La maturité aidant, Zidane est devenu moins nerveux. » Chacun a pu le constater lors de la Coupe du monde cette année-là.

Au sein de l'équipe, l'ambiance se détend progressivement. Notamment grâce au jovial Christophe Dugarry, son coéquipier, un Bordelais d'origine qui évolue au sein des Girondins depuis quatre ans déjà. Au début, le courant ne passe pas entre le Marseillais taiseux et l'Aquitain extraverti, beau garçon, séducteur et sûr de lui. Pendant presque un an, les deux hommes se regardent en chiens de faïence, jaugeant mutuellement leurs qualités sur le terrain. Mais « Duga » est un garçon enjoué qui ne peut pas s'empêcher de faire des blagues avec tout le monde. Pour rigoler, il appelle Zinedine « Mohammed ». À force de vannes, il finit par dérider Zidane et devient son ami, le premier de sa carrière de joueur. Avec leur collègue basque Bixente Lizarazu, lui aussi au club de Bordeaux depuis 1987, ils forment bientôt un trio d'inséparables.

Avec ses nouveaux camarades, Yazid se révèle enfin. Pierre-Louis Basse, le journaliste d'Europe 1 qui avait prédit qu'il serait le meilleur joueur du monde, a eu le nez creux. Irrégulier certes, le footballeur se distingue néanmoins par des moments de génie. Coups francs sublimes, buts exceptionnels et passes décisives lui valent déjà le surnom de « Zidane l'artiste ». C'est à ce moment-là, à Bordeaux, que le joueur gagne sa place en sélection nationale. À sa manière : en marquant les esprits. Le 17 août 1994, au parc Lescure, à Bordeaux, pour son premier match en équipe nationale, alors qu'il remplace Corentin Martins à la soixante-troisième minute et que les Bleus sont dominés deux buts à zéro, il marque à deux reprises, pour la première fois de sa carrière. Inoubliable. Zidane montre qu'il peut se transformer en véritable virtuose. Le sélection-

neur des Bleus de l'époque, Aimé Jacquet, est conquis : « Ce jour-là, ce fut un choc pour moi. Je me suis dit : il y a quelque chose de grand chez lui. (...) Zidane fait partie des gens qui, sans s'en rendre compte, propulsent tout, bousculent tout. Je pense que c'est une chance d'avoir, au sein de l'équipe de France, ce phénomène. Zidane est un phénomène, voire un extraterrestre[1]. » Dans les gradins, la femme du joueur, Véronique, ses parents, Smaïl et Malika, applaudissent à tout rompre pendant plusieurs minutes. Yaz, le « petit », joue enfin dans la cour des grands. La magie Zidane : tout donner aux gens qu'il aime quand ceux-ci sont présents et le couvent du regard. À ces moments-là, il offre le meilleur et réalise l'incroyable.

Sur le terrain, Zidane brille. Le 19 mars 1996, devant un stade Lescure enflammé par 32 500 spectateurs, le club girondin dispute un quart de finale de la coupe de l'UEFA, en match retour contre le prestigieux Milan AC de l'homme d'affaires Silvio Berlusconi, détenteur de multiples trophées dont celui de la Ligue des champions. Personne ne parie un kopeck sur la petite équipe bordelaise. Les Milanais alignent des pointures du foot comme Paolo Maldini, Roberto Baggio, George Weah ou... Marcel Desailly ! Les débutants que sont Christophe Dugarry, Zinedine Zidane ou Bixente Lizarazu ne sont pas pris au sérieux par les Italiens. Et pourtant... dès la quatorzième minute, Lizarazu effectue une passe décisive en direction de Didier Tholot qui ouvre le score. Le meilleur reste à venir. « Duga », galvanisé par ce début de rencontre flamboyant,

---

1. Interview à *TV Magazine*, 21 avril 2002.

offre un deuxième but aux Girondins sur un service de Zidane. Dans le public, c'est l'euphorie des grands soirs. Il n'en faut pas plus pour qu'à peine six minutes plus tard le même duo marque un troisième but. Incroyable. Miraculeux. Les Milanais n'ont pas reçu une telle correction (3-0) depuis 1978. Avec ce doublé, Dugarry et Zidane font leur entrée dans la cour des grands. Ce que Zidane ignore, c'est que Marcello Lippi[1], l'entraîneur de la plus grande équipe du monde, la Juve, est assis dans les gradins. Et regarde fasciné le jeune Zidane.

Fous de joie, les deux compères veulent signer à Bordeaux « à la vie à la mort ». Entendre pour toujours. Ensemble, ils vont trouver Alain Afflelou, le président du club. L'homme d'affaires, originaire d'Algérie, qui les reçoit dans son bureau, se voit proposer le marché suivant : « Président, vous nous donnez un salaire de 500 000 francs par mois [NDLR : soit le triple de leurs salaires de l'époque], et on est Girondins à vie. » L'exigence est exorbitante. « Je n'avais pas, ni aucun club français d'ailleurs, les moyens de les rémunérer à ce tarif-là, précise le roi des lunettes bon marché. Bien sûr que j'aurais souhaité les garder… Mais au fond, Zinedine rêvait de partir sous de nouveaux cieux. La France était trop petite pour lui[2]. » En effet, le petit Yazid, jugé quelques années plus tôt trop « fragile physiquement », est désormais courtisé par Barcelone et Milan ! La discrète Bordeaux n'a pas les moyens de retenir la star. À la fin de la saison, Dugarry part pour l'Italie jouer sous les couleurs du Milan

---

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. Entretien avec l'auteur, mars 2008.

AC. Après un sévère accident d'autoroute survenu l'été 1996, Zidane s'exile lui aussi de l'autre côté des Alpes en signant avec la Juventus de Turin, l'un des cinq clubs les plus puissants du monde. Il a 24 ans. La légende de Zizou commence vraiment.

SIXIÈME PARTIE

DANS LA COUR DES GRANDS

27

La Dolce Vita turinoise

Zidane ne l'ignore plus. En signant à la Juventus de Turin, il ne jouera plus jamais dans des clubs français, désormais incapables de rémunérer son immense talent. Alain Afflelou a fait une excellente affaire : il a multiplié par trente son prix d'achat. Seul Giovanni Agnelli, patron de la Juve et propriétaire de l'emblématique maison Fiat, pouvait se permettre cette petite folie. « Pour l'avoir, l'Italien a déboursé 35 millions de francs (environ 5,3 millions d'euros). Dont 15 millions dans la poche de Zidane[1] », révèle aujourd'hui Roland Courbis. Curieusement, le joueur, une fois arrivé de l'autre côté des Alpes, n'enfile pas le convoité maillot numéro 10, celui que portait Michel Platini, « le stratège », de 1982 à 1987. Zizou, lui, se voit confier le banal numéro 21, le seul disponible. En guise de consolation, il récupère dans les vestiaires la place du banc occupée par « Platoche » dix ans plus tôt.

En Italie, la Juve est le roi des clubs, prestigieux et respecté, fort de onze millions de supporters. On l'appelle même la « *vecchia signora* », la « vieille dame » en italien. Dans cette équipe de stars où

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

se côtoient les meilleurs joueurs du monde (Alessandro del Piero, Christian Vieri, Roberto Baggio…), le Français est un Petit Chose qui va devoir faire ses preuves. « Je suis content de jouer pour la Juve. J'aimerais aussi y laisser mon empreinte. Je crois que c'est vraiment une grande expérience, même si, parfois, je ne le vis pas très bien, mais c'est mon choix[1] », confie-t-il à la presse à l'époque.

Si Zidane n'est pas parfaitement à l'aise, c'est que ses premières passes comme milieu de terrain turinois sur le Stadio delle Alpi sont tellement calamiteuses qu'Agnelli, coutumier des remarques cinglantes, n'hésite pas à balancer : « C'est lui que j'ai payé si cher ? » Un jour, il confie même à un proche : « Espérons qu'il ne sera pas "ce truc" qu'on a vu pendant l'Euro 96. » Durant le championnat européen, Zidane n'avait en effet pas fait de merveilles.

Heureusement, il retrouve à la Juve Didier Deschamps. Ce dernier n'est pas de trop pour lui remonter le moral. « Didier a joué un rôle capital les premiers temps[2] », explique Paolo Forcoline, journaliste à la *Gazzetta Dello Sport*. Installé dans un fauteuil du salon de l'hôtel Best Western de Turin, l'homme au blouson en cuir sans manches, qui tranche avec son crâne dégarni, connaît tous les joueurs de la Juve et a bien connu Zidane : « Quand il est arrivé, nous étions curieux de le voir mais pas particulièrement excités. On ne le connaissait pas vraiment et il arrivait d'un petit club français. Didier nous disait : "Vous verrez, il est incroyable." Il s'occupait de lui. L'emmenait et le ramenait de l'entraînement. Il lui a fait découvrir

1. *Zidane. Le dieu qui voulait juste être un homme, op. cit.*
2. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

notre ville. Les tifosi accordent au Calcio, le championnat italien, une attention démesurée : à l'exception de la Coupe du monde, aucune autre compétition n'existe à leurs yeux. Si vous n'êtes pas un génie sur le terrain, vous n'existez pas. Ici, Zidane n'est qu'un joueur comme un autre. D'ailleurs, les supporters italiens ne l'appellent pas Zizou, mais "il Francese", le Français. »

Un peu dépaysé dans cette ville à l'aristocratie provinciale où les grandes familles se retrouvent autour d'une tasse de chocolat chaud dans des salons de thé cossus, Zidane a besoin de compagnie et de soutien. Il fait venir son ami Malek Kourane pour aider son couple à s'installer. Ce Marseillais de 36 ans fait, encore aujourd'hui, partie des rares intimes de Zizou. Comme lui, Malek, surnommé Diego (Maradona) à cause de ses longs cheveux, vient de la Castellane, où les deux minots se sont rencontrés à l'âge de 10 ans. Zizou habitait au 7 de la rue Tartane, Malek au 5. C'est lui qui attendait Zizou à la fin des matchs pour rentrer à la maison. Ensemble, ils partaient à la plage en famille. Son copain a beau avoir gravi tous les échelons de la planète foot, jusqu'à atteindre des sommets, Malek reste à ses côtés. À Turin, Malek fait les courses, accompagne Zidane et garde le petit Enzo, qui a tout juste deux ans. « Malek était plus doué que Zidane pour les langues, raconte un ancien joueur, il a appris plus vite l'italien[1]. » Peu à peu, la vie quotidienne s'organise dans la maison que le couple a achetée, au 364 de la Strada San Vito Revigliasco, sur les hauteurs de la ville. Les Zidane ont pour voisins l'« avvocato », alias Agnelli, et le joueur Del Piero. Isolé dans ce Neuilly turinois, où d'immen-

1. Entretien anonyme avec l'auteur, mai 2008.

ses portails en métal cachent derrière leurs grilles de sublimes villas, perchées au-dessus d'un des innombrables parcs de la région, le Français découvre Turin.

Sitôt arrivé, le champion s'offre trois voitures : une Fiat, sponsor oblige, pour se rendre au club, une Mercedes pour les joies familiales et une Porsche Carrera noire, un rêve de gosse. Voilà de quoi compenser les sacrifices qu'exige cette équipe hors du commun. La devise du club – « Mourir mais finir » – annonce la couleur. Les entraînements sont féroces. C'est d'autant plus difficile pour Zidane qu'il se remet à peine d'un grave accident de voiture qui a failli lui coûter la vie en 1996 en rentrant d'un match. Trop maigre au goût des dirigeants, il subit des séances de préparation physique dignes des GI américains. Son « bourreau » s'appelle Gianpiero Ventrone[1]. Le coach de la Juve l'emmène à Chatillon, une petite ville du Val d'Aoste, dans les Alpes italiennes, où se trouve le centre de mise en forme du club. L'altitude renforce encore la difficulté de la cure.

À 47 ans, le « Marines », comme l'appellent les Italiens, qui habite aujourd'hui à Naples, est intarissable quand on lui souffle le nom de Zidane : « Quand il est arrivé à la Juve, techniquement je ne trouve pas de mot pour qualifier son talent. Mais physiquement, *mamma mia*, il n'était pas aussi fort qu'il aurait dû l'être[2]. » Le temps de reprendre sa respiration, Ventrone poursuit : « Ce n'était pas un sujet très rapide, ni très grand. Mais Zizou appartient à cette catégorie de joueurs qui réussissent grâce à leur "extraordinaire éducation[3]". » La voix

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

teintée par la nostalgie, l'entraîneur à la retraite fait remonter ses vieux souvenirs : « Le premier jour de stage en altitude, Zidane a été effrayé en voyant la salle de musculation qui fait 1 000 mètres carrés. Il m'a demandé : "Il paraît que l'entraînement est dur chez vous ?" Je sais qu'il a eu très peur. Les débuts ont vraiment été féroces. Il s'en est sorti grâce à la solidarité des autres joueurs tels Ciro Ferrara, Alessandro Del Piero et l'Argentin Paolo Montero. Ils lui ont donné un vrai coup de main. Tous savaient que s'il parvenait à résister à cet horrible entraînement, il irait loin, très loin. La comparaison et la référence permanente à Platini ont été fortes et constantes[1]. »

Inlassablement, Ventrone fait travailler Zidane, comme on entraîne un champion encore un peu timide, comme on pousse un enfant qui ne veut pas se jeter à l'eau. Il passe des heures à lui répéter, armé d'un porte-voix : « *Vai, Vai* » (« vas-y, vas-y ») en lui faisant enchaîner des milliers de pompes, dès potron-minet. Jusqu'au bout de l'épuisement, jusqu'aux limites physiques de sa recrue. Il n'est d'ailleurs pas rare que Zidane, exténué par les enchaînements sans pause de musculation et de marathon, les tripes retournées par l'effort, finisse la séance en vomissant. Ce traitement dure plus d'un mois. Mais le champion assume : « J'ai gagné mes premiers titres avec la Juve. Or, ce que veut un joueur de foot, c'est avoir des titres. La Juventus est selon moi l'un des meilleurs clubs au monde[2]. »

Quelques années plus tard et des muscles en plus, le numéro 10 dira de ces années italiennes qu'elles furent « impitoyables ». Un autre homme

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

dévoile les difficultés des débuts : Marcello Lippi[1]. Le regard bleu azur, la voix chaleureuse, celui que l'on nomme Paul Newman à cause de sa ressemblance avec l'acteur américain veut bien nous parler de « Zizou ». L'ex-entraîneur de l'équipe nationale italienne, qui remporta la Coupe du monde 2006, n'a d'yeux que pour le joueur français qu'il connut à la Juve : « Quand tout ne fonctionnait pas bien au début, je regardais le comportement de Zizou et sa façon de jouer. Il m'était impossible de ne pas avoir envie de l'aider. Lors des transferts, il était très déstabilisé, ce qui est normal : on change de pays, on change de langue, on change de club, on change de mentalité. Zidane s'inquiétait, et moi je lui disais toujours : "Sois tranquille, ne t'inquiète pas, ça va aller, tu as besoin de quelques mois pour t'acclimater mais ça va aller. Tu ne joues pas encore ton plein niveau mais ça viendra." Mais, même si je savais que c'était un grand, entre les cris de ses petits enfants et le bruit des vagues, personne à l'époque n'aurait pu prédire la carrière qui allait être la sienne[2]. »

Pour que les critiques cessent, Zidane doit attendre le match de la coupe intercontinentale contre River Plate, une équipe argentine, à Tokyo. Ce jour de décembre 1996, il marque l'unique but turinois et offre à son équipe une belle victoire. Mais le magicien a encore un peu de mal à déployer son talent. Paolo Forcoline, de la *Gazetta Dello Sport*, analyse : « On lui disait : "*Ma*, Zizou, pourquoi tu restes au milieu du terrain ? Pourquoi tu n'es pas plus offensif ?" Quand il marquait, il restait calme... Pas habituel en Italie : nous, on aime

1. Entretien avec l'auteur, juin 2008.
2. *Ibid*.

quand les joueurs courent autour du stade et soulèvent leur maillot en criant. Lui, il restait sobre. Trop peut-être[1]. » En janvier 1997, la Juve aplatit Parme. Pendant ce match, âpre, deux joueurs, Enrico Chiesa et Zidane, sont expulsés parce qu'ils en sont venus aux mains. Pour ce deuxième carton rouge italien, le Français présente ses excuses aux tifosi furieux. Mais son étoile commence vraiment à briller. Et voilà la demi-finale de la Ligue des champions, contre l'Ajax, le 23 avril 1997. À la quatre-vingtième minute du match, Zidane, à 5 mètres du goal néerlandais, effectue une sublime feinte qui trompe trois joueurs. Il marque ensuite l'un des buts les plus impressionnants de sa carrière. La Juve gagne par 4-1.

Dans le stade la foule, debout, explose de joie. « Bravooooooooooooooooo, *Forza* Zidaneeeeeeeeeee », hurlent les tifosi. Zidane est enfin réputé l'un des plus grands joueurs du monde. Le 8 mai, l'équipe turinoise est, certes, défaite en finale contre le Borussia-Dortmund, mais, une nouvelle fois, Zinedine a régalé l'Italie de son toucher de balle et de sa « spéciale », la roulette.

Couvé par l'entraîneur Marcello Lippi, qui excusera toujours son impulsivité sur le terrain, Zizou devient une star. Même Michel Platini le pense : « Il était le roi des fondamentaux. Il n'y avait personne d'autre qui pouvait contrôler, amortir un ballon aussi bien que lui. Il avait des bases exceptionnelles[2]. » En 1998, la Juve remporte un nouveau Scudetto grâce à un match d'anthologie face à Bologne (3-2) : pour la deuxième fois, Zizou est champion d'Italie.

---

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. *L'Équipe Magazine*, avril 2005.

Son jeu est de plus en plus beau : ses gestes fascinent les spectateurs mais sa sobriété, son manque de tonicité sur le terrain frustrent de nombreux fans. Paolo Forcoline s'en souvient : « Un jour j'ai dit à Edgar Davids, son coéquipier hollandais : "Tu veux pas lui prêter tes couilles… ?" Il m'a répondu en rigolant : "Non merci, je les garde[1]." » Au pays du football paillettes, où les joueurs épousent des chanteuses et des stars du petit écran, des *Veline* –, comme on les appelle en Italie – les starlettes aux formes explosives, Zidane fait figure de garçon sage. Un proche de la Juve raconte : « Certes, il était ami avec son coéquipier, le beau Christian Vieri, le joueur qui possède les clefs des boîtes de nuit italiennes et aime tant accrocher les petites culottes de ses conquêtes dans les vestiaires du club. Mais si on demandait à Zidane de sortir boire un verre ou d'aller dîner, il nous disait toujours la même chose. "Je dois d'abord appeler Véronique, ma femme[2]." »

Après juillet 1998, lorsqu'il revient à Turin auréolé du titre de champion du monde, Zizou ne change pas grand-chose à ses habitudes. À la différence des autres pères de l'équipe italienne, le footballeur français continue d'aller chercher son fils Enzo à la sortie de l'école, comme n'importe quel parent d'élève. Le couple déménage tout de même, mais parce que Véronique se sent trop isolée, là-haut, loin du centre ville et de ses belles avenues. Via Roma et ses boutiques de luxe lui semblaient trop éloignées… Les Zidane choisissent un grand appartement de la Via Carlo Alberto, située dans un vieux quartier de Turin, près de la gare.

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. Entretien anonyme avec l'auteur, mai 2008.

L'immeuble, avec sa façade ocre plantée de balcons travaillés, typique du style viennois, porte le nom de Palazzo Carlo Alberto. Le 250 mètres carrés de la famille se situe au dernier étage. À l'intérieur, le plafond semble tutoyer le ciel, tant il est haut, comme souvent en Italie, et les portes-fenêtres s'élancent vers les cimes. Entre ces murs blancs, la seule touche de couleur vient des bouquets de fleurs que les Zidane se font livrer et qui trônent sur le poste de télévision. En dehors du canapé en cuir, peu de meubles remplissent l'espace, immense pour une famille de trois personnes. Dans le salon, le jeune père a installé tout de même une petite cage en plastique, afin qu'Enzo s'entraîne à marquer ses premiers buts. Le soir, le couple aime dîner chez Da Angelino, cours Moncalieri, sur la rive gauche du Pô. Au menu : rigatoni au basilic, l'indispensable pasta des sportifs de haut niveau, et steak grillé en « second plat », selon la coutume italienne. Le matin, Zidane boit son café dans le bar qui fait face à son immeuble. Comme n'importe quel Italien.

Véronique, elle, veille à la bonne marche de la vie de famille. Ses parents, qui tiennent une place très importante dans sa vie, viennent souvent passer quelques jours à Turin. Antoine Fernandez, le père de Véronique, est d'ailleurs un fou de foot. Autrefois, « à un petit niveau », raconte-t-il sur son blog, il a porté les couleurs d'Onet, la petite commune aveyronnaise où a grandi Véronique. Désormais, Antoine n'hésite pas à prendre sa voiture pour assister à un match de Zizou en Italie. La Coupe du monde 1998, en revanche, il a préféré la regarder seul, chez lui : « J'avais la trouille qu'il perde. » Au lendemain du Mondial, les Fernandez ont reçu deux sacs postaux remplis de lettres, sou-

vent rédigées par des jeunes, qui ont écrit, en guise d'adresse : « Beaux-parents de Zinedine Zidane, Rodez. » Dérangé, jusque tard le soir, par les appels de solliciteurs en tout genre, le couple s'est même inscrit sur liste rouge. À chacune des visites de son gendre, qui se rend souvent, avec Véronique, en Aveyron, c'est un petit événement dans le village. Zinedine et Véronique prennent alors leurs quartiers chez les Fernandez. Zinedine joue avec ses enfants, se repose, à la grande fierté d'Antoine, dans son canapé. Quand ils sortent se promener, ils vont manger à l'Hacienda ou au Café de Paris, comme le raconte le père de Véronique sur son blog. Les badauds sont nombreux, qui à demander un autographe, qui à prendre une photo. Mais pour les Fernandez, ce n'est rien à côté de la foule que le champion déplace à Turin, quand ils vont tous en famille faire des courses dans une rue commerçante. Car Zidane ne peut plus se déplacer sans provoquer des attroupements. Gianpiero Ventrone révèle : « Avant de quitter définitivement Turin, à Pâques 2001, Zidane est venu quelques jours avec sa femme à Capri. Nous avions décidé de passer le week-end en mer. Une fois arrivé à la Marina, il a fallu appeler les carabiniers pour qu'il puisse monter sur mon bateau. Il y avait une foule immense qui l'encerclait et voulait le toucher. C'était de la folie[1] ! »

En Italie, pourtant, les choses finissent par se gâter pour le gendre des Fernandez. À partir de la rentrée 1998, le club s'engage dans trois années blanches, durant lesquelles l'équipe d'Agnelli ne remporte aucune victoire marquante. Les Turinois s'interrogent : Zidane serait-il maudit en compéti-

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

tion européenne ? En 2000, la Juve ne parvient pas à remporter la Ligue des champions pour la seconde fois. En finale, le club italien s'incline face… au Real (1-0). Mais ce que les Italiens ne pardonnent pas à Zizou, c'est ce carton rouge, encore un (le sixième qu'il récolte sous les couleurs de la Juve), encaissé face à l'équipe de Hambourg : en pleine Ligue des champions, il n'a pu s'empêcher de balancer un violent coup de tête à l'Allemand Kientz. Suspendu pendant cinq matchs, le coupable se paie le luxe, la rencontre suivante, d'être filmé assis dans les gradins, rigolant au téléphone pendant que ses coéquipiers suent sang et eau. « Aime-t-il vraiment notre club ? » s'interroge la presse locale le lendemain. Pour ne rien arranger, le Français ne trouve rien de mieux que d'accepter une publicité pour… Ford, le concurrent de Fiat. Pire : comme pour donner raison à ses détracteurs italiens, il réalise un Euro 2000 époustouflant avec les Bleus, remportant la finale contre… l'Italie.

Qu'importe : Zizou lorgne déjà de plus en plus vers l'Espagne et son football, « le plus libre d'Europe », s'exclame-t-il un jour. À l'entendre, le public ibérique serait même « le plus connaisseur qui existe » et le Real, « le club qui me faisait rêver quand j'étais gamin ». Véronique, de son côté, ne cesse de parler de ses grands-mères qui habitent du côté d'Almeria, dans le nord de l'Andalousie. Elle n'a jamais apprécié Turin, bien qu'elle y ait goûté pour la première fois le luxe dans toute sa splendeur : vacances aux Seychelles, jets privés, grosses berlines et autres invitations dans les soirées chics. Mais rien n'y fait : épouse attentive et autoritaire, elle veut partir. En public, elle ne rate plus une occasion de vanter le soleil espagnol et de critiquer la « froideur turinoise ». Giovanni Agnelli, le

patron de la Juve, finit par s'émouvoir : « Mais qui porte la culotte chez les Zidane ? Lui ou sa femme ? » Un joueur de l'équipe, l'Italien Filippo Inzaghi, dit Pipo, surenchérit : « Moi, quand je serai marié, ma femme fera ce que je dis. » Zidane n'a cure de ces attaques. « Il n'aurait jamais dû s'abriter derrière sa femme pour justifier son désir de partir », reproche un ancien coéquipier. Lui qui parle de son épouse avec tendresse, téléphone régulièrement avant un match simplement pour lui dire « je t'aime », réplique par presse interposée : « Ma femme m'a donné deux enfants et elle choisit ce qui est le mieux pour la famille[1]. »

Ils peuvent ricaner, les Italiens. En tout cas, le monde de Zidane ne se réduit plus à la péninsule. Désormais, ses mérites sont vantés partout sur la planète. Depuis son sacre mondial en équipe nationale, en 1998, Zidane a reçu une pluie de récompenses : Ballon d'or, Onze d'or, joueur FIFA de l'année, joueur français de l'année et joueur étranger du championnat d'Italie. Alors tant pis s'il a fini par se mettre les tifosi à dos. Tant pis si ses coéquipiers se moquent de lui. Lui, il part à Madrid. Zidane quitte en outre le navire turinois à temps : la justice italienne a décidé de s'attaquer au dopage, avec, dans son viseur, Antonio Giraudo, administrateur délégué de la Juve, et Ricardo Agricola le médecin du club.

1. *Zidane. Cent dix minutes pour partir*, Luca Caroli, éditions Prolongations, 2006.

28

La Pretty Woman du Real Madrid

Avec son air affable, son sourire large et chaleureux, son costume d'un bleu marine un peu éteint, Florentino Perez[1] est la discrétion faite homme. À 58 ans, cet ingénieur reçoit sans façon dans les locaux de ACS, son entreprise madrilène de BTP, situés calle Pio XII. Lui qui n'accorde que de rares interviews a fait une exception. Cet homme, l'un des plus puissants d'Espagne, fut l'emblématique président du Real Madrid de 2000 à 2005. Il est celui qui a « signé » Luis Figo, Ronaldo, David Beckham mais aussi, et surtout, comme il l'appelle aujourd'hui encore avec un léger accent : « Sissou, mon fils préféré. » D'un bond, Florentino se lève et nous demande de le rejoindre près de la fenêtre. « Vous voyez ces quatre tours au loin ? Eh bien, ce sont mes quatre fils », montre-t-il en énumérant les buildings portant le nom de ses joueurs préférés : Figo, Beckham, Raul et bien sûr Zizou. Pour les acheter, il n'a pas hésité à vendre un immense terrain à un promoteur immobilier. S'il n'est plus le patron du club madrilène depuis 2005, ici, dans la salle de réunion où les bruits de pas sont amortis

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.

par une épaisse moquette beige, où seules les toiles abstraites du peintre Luis Canelo apportent une touche personnelle, il veut bien, une dernière fois, évoquer l'ex-prodige de son club.

Tel un chat qui se délecte d'avoir attrapé une souris, Florentino Perez savoure encore le plaisir d'avoir réussi à mettre la main sur le plus grand joueur du monde. À quand remonte la première rencontre ? Du tac au tac, il répond avec une précision d'horloger : « C'était en 1998, le 12 juillet à 21 h 27. » Ce soir-là, l'homme d'affaires espagnol est aux premières loges. Dans les tribunes VIP du Stade de France, il profite avec son épouse Bettina de l'invitation de son ami Jean-Claude Decaux, le roi français de l'affichage. Une ambiance électrique règne en cette nuit de juillet où la France, finaliste de la Coupe du monde pour la première fois de son histoire, est aux portes de la gloire. À la vingt-septième minute, Zidane ouvre le bal et offre, d'une tête aérienne, son premier but aux Bleus. Perez se retourne vers son épouse et lui promet solennellement : « Bettina, tu vois ce numéro 10 ? Tu vois ce joueur incroyable ? Si un jour je deviens président du Real, je te promets que je le ramènerai à Madrid. »

Deux ans plus tard, le rêve du fils de tailleur est devenu réalité. Alors qu'il vient d'être élu à la tête du club madrilène, sa première pensée va à « Sissou ». Florentino n'a qu'une idée : redonner au Real la splendeur de son âge d'or, celle des anciens dieux, tels Kopa et Di Stefano, qui ont bercé l'enfance de centaines de milliers de « merengue », comme on appelle les aficionados du stade Bernabeu. Ces virtuoses du ballon rond l'ont fait frémir de bonheur quand, enfant, il allait au stade avec son père. Et voilà que le nouveau président a les moyens de réaliser son rêve de gosse. « Rendez-vous compte, j'avais

quelque 36 milliards de pesetas dans la besace ! » L'homme qui dirige un des fleurons industriels européens s'excuse. Il compte toujours dans l'ancienne monnaie espagnole. Cela signifie que son trésor de guerre pèse alors plus de 200 millions d'euros. À l'époque, en juin 2000, le Real vient déjà de s'offrir Luis Figo, racheté 60 millions d'euros à l'éternel concurrent barcelonais. Mais ce n'est qu'un début. Le frère de Florentino Perez, Enrique, téléphone à Alain Migliaccio, l'agent de Zidane, pour tâter le terrain et étudier son transfert de la Juventus, où le joueur français évolue depuis 1997. Au bout du fil, Alain Migliaccio, avec sa gouaille de pied-noir algérien, se fait prier. Il laisse entendre que, cette année, Zidane ne pourra pas quitter Turin. Mais l'agent laisse une porte ouverte : son poulain aime l'Espagne, dont sa femme est originaire.

Le hasard faisant bien les choses, Florentino Perez et Zinedine Zidane se retrouvent quelques mois plus tard à Monaco, lors d'un gala organisé par la FIFA. Assis à sa table, le président du Real rencontre enfin le footballeur de ses rêves. Jouant le tout pour le tout, comme un écolier derrière le dos de son instituteur, il lui fait passer un petit bout de papier avec cette simple phrase : « Voulez-vous venir au Real ? » Les convives, qui ont joué les intermédiaires, meurent de curiosité. Perez : « J'étais fébrile, excité comme un enfant. Le papier est revenu et j'ai lu sa réponse, étrangement rédigée en anglais alors que je parle français : "*Yes*, mais il ne faut pas le dire." » Avec cette missive, Zidane vient d'amorcer le plus gros transfert de l'histoire du foot mondial.

Les deux parties sont d'accord pour signer le contrat de mariage. Il ne reste plus qu'à convaincre

le chef de famille, l'ombrageux Giovanni Agnelli, propriétaire de la Juventus de Turin. Pour réussir les négociations avec le légendaire patron de Fiat, une règle d'or s'impose : éviter de froisser son orgueil. Dans le monde viril du football, personne et surtout pas l'« Avvocato » n'apprécie de voir ses joueurs faire les yeux doux à ses rivaux. C'est pourtant Zidane qui fait le premier pas en discutant avec le directeur général de l'équipe turinoise, Luciano Moggi. Son argument : « Ma femme ne veut pas rester en Italie ! » C'est vrai – on l'a vu – que la belle et fière Véronique n'a jamais pu se faire à la grisaille de la capitale piémontaise et ne supporte plus les pizzas et la pasta. La fin de l'année approche à grands pas et les discussions sérieuses commencent. Florentino Perez est sûr de lui. « Sissou » est un enjeu stratégique et il ne le laissera pas s'échapper. Avec son frère Enrique, le président du club se prépare au marathon des enchères : « Florentino, tu restes très calme, le rassure son benjamin. Et tu dis que 60 ou 100 millions d'euros, c'est pareil. » Le jour J, Florentino embarque dans son jet, direction Monaco. Après tout, peut-on rêver mieux que la Riviera pour décider du destin d'un minot des quartiers nord de Marseille ? Comme dans un polar américain, le roi du BTP espagnol, vêtu avec élégance, retrouve les trois dirigeants de la Juve dans un restaurant discret de la principauté. Embrassades et salutations d'usage, chacun demande des nouvelles de la famille et les résultats des clubs respectifs avant de se mettre à table. Les Italiens se jettent à l'eau : « On te le vend... 120 millions d'euros. Voilà notre prix. » Impassible, Florentino Perez finit son déjeuner, boit un café, se lève, remercie ses interlocuteurs et leur dit très calmement : « Non, merci. » De retour à Madrid, il

appelle aussitôt Zidane : « Ils sont fous ! Je crois qu'ils ne veulent pas te vendre. » À l'autre bout du fil, Zizou fait les cent pas, appelle son agent et décide de monter au créneau tout seul comme un grand. En réalité, sa décision est prise. Pas question que Véronique et ses deux petits garçons passent une année supplémentaire à Turin. D'ailleurs il n'a pas inscrit son fils aîné à l'école française pour la rentrée prochaine. Il fait alors comprendre aux dirigeants italiens qu'il n'a pas l'intention de rester en Italie. Un joueur qui s'est mis en tête que l'herbe était plus verte ailleurs n'est plus efficace.

Luciano Moggi se décide à rappeler Florentino. Son nouveau prix ? 100 millions d'euros. Un chiffre rond. Les dernières tractations ont lieu chez Robert-Louis Dreyfus, le patron d'Adidas, entreprise sponsor du Real, dans sa maison de Lugano. Finalement, les deux clubs se mettent d'accord sur 72 millions d'euros. Une somme inégalée dans l'histoire du football. Zidane devient le joueur le plus cher du monde. Trop cher ? Florentino est heureux. Cette bataille lui a fait penser au film… *Pretty Woman*, cette comédie romantique dans laquelle Richard Gere jouait le rôle d'un riche homme d'affaires à qui rien ne résiste et qui a aussi pulvérisé les records… du box-office. Ce soir-là, Florentino[1] pense à la fameuse réplique de Richard Gere quand Julia Roberts lui annonce qu'elle est prête à rester à ses côtés pour moitié moins cher que le prix final : « J'étais prêt à payer le double. » Florentino a le sourire du vainqueur : lui aussi était prêt à allonger beaucoup plus. S'ils savaient, les dirigeants de la Juve, qu'ils ont sans doute perdu au moins 30 millions d'euros…

1. *Ibid*.

Zidane, lui, n'en revient pas. Il est en vacances avec sa femme et ses deux plus jeunes enfants. Après une dernière saison particulièrement éreintante à la Juve, il se repose à l'autre bout du monde, sous le soleil de Papeete, puis celui de Californie, alors même que son avenir est en train de se jouer en Europe. Il s'est même payé le luxe de se mettre aux abonnés absents : c'est seulement en appelant un ami, par hasard, qu'il apprend que son agent le cherche comme un fou. Et c'est en rappelant Alain Migliaccio qu'il a connaissance de l'incroyable épilogue des transactions menées avec le Real.

Quand il découvre le montant de la transaction, amputée de 10 % tout de même pour payer ledit agent, le minot de la Castellane fait des bonds de cabri et appelle immédiatement un ami d'enfance : « Putain, tu te rends compte, Mus', de la folie de cette somme ! s'exclame-t-il dans le combiné. Combien de Boeing ils auraient pu acheter avec tout cet argent ? Ils sont fous ! » À Turin, Ventrone n'en revient pas non plus. Il se souvient d'un soir où il demandait à Zidane : « T'imagines, si un jour un club te rachetait pour 30 millions d'euros ? » À l'époque, en 1999, Zidane lui avait répondu : « Arrête de dire des conneries[1] ! » Zidane lui-même, quelques mois plus tôt, trouvait encore ridicule « de dépenser 400 millions de francs [NDLR : 60 millions d'euros] pour acheter un joueur », faisant référence au transfert de Luis Figo dans le même club. Et le voilà acquis à son tour pour l'équivalent du budget d'*Astérix aux Jeux olympiques* (dans lequel Zidane interprétera d'ailleurs un petit rôle), le film le plus cher de l'histoire du cinéma français. À 29 ans à peine, Zidane vaut

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

72 millions d'euros – soit 471,6 millions de francs à l'époque. Avec un salaire hebdomadaire de 1 million de francs et des revenus publicitaires estimés à 5 millions de francs par mois, il est le footballeur le mieux payé de la planète. Mieux payé, même, qu'une star de cinéma...

Finies les vacances, les affaires reprennent ! Pressé par Migliaccio, Zizou rentre en Europe. À l'aéroport de Roissy, il sort par une porte dérobée afin de fuir les photographes. Les journalistes sont sur les dents, affolés par la rumeur qui court depuis le début de l'été sur son éventuel départ vers le Real. Le temps de déposer sa famille dans l'Aveyron, le footballeur s'envole pour l'Espagne dans un jet privé affrété par le club madrilène. Il atterrit à la base militaire de Torjon de Ardoz, au nord de la capitale. Sur la piste l'attend une berline noire aux vitres fumées, dans laquelle patientent les deux hommes clés du Real : le directeur sportif Jorge Valdano et le président Florentino Perez. En route vers le club, tous discutent des dernières modalités d'un transfert conclu à l'arraché. Le soir venu, Zizou et son agent regagnent le luxueux hôtel de l'Eurobuilding, situé à quelques mètres du stade Santiago-Bernabeu. Le lendemain, à 12 h 30, après la traditionnelle visite médicale dans une clinique privée, le joueur signe enfin le contrat de quatre ans qui fait de lui le footballeur le plus cher du monde. Nous sommes le lundi 8 juillet 2001 et la nouvelle que tout le monde du foot attend tombe enfin sur les téléscripteurs : « Sissou » est madrilène et appartient désormais aux Galactiques, comme on surnomme les stars du Real qui font rêver le monde entier.

29

La consécration espagnole

Ce lundi 8 juillet 2001, Zidane quitte enfin un élégant costume noir pour enfiler le maillot estampillé 5. Ce numéro, il le portait déjà à l'âge de quatorze ans avec les Septèmes, la mini-équipe de Saint-Raphaël. Mais il n'y avait évidemment pas alors un tel battage médiatique. Plus de deux cents journalistes et photographes, venus du monde entier, ainsi que quelques supporters triés sur le volet, assistent à la cérémonie, diffusée à 13 heures sur toutes les chaînes de télévision espagnoles. En un jour, ce joueur de foot talentueux, qui évoluait au sein de l'une des plus grandes équipes mondiales (la Juve), confirme son statut de star planétaire. Lui qui, à Turin, arrivait à se balader, prétendant à une vie tranquille ne peut, à Madrid, quitter son hôtel sans être harcelé par la presse et les fans locaux. Effrayé par cette ferveur qui le dépasse et le gêne, il passe sa première semaine enfermé dans sa suite. Au menu : DVD et télévision en boucle. Cloîtré, il ne descend même pas prendre ses repas. Est-ce l'ambiance étouffante de la chambre confinée qui fait vaciller Mustapha ? Toujours est-il que le pote de Marseille, venu rendre visite à son copain Ziz, est victime d'un malaise. Paniqué, Zizou appelle

les urgences. Quand les secours arrivent à l'hôtel, les urgentistes locaux n'en reviennent pas de voir descendre la plus grande star du football en jean et sweat-shirt, son ami mal en point sous le bras. Tout à leur excitation, c'est à peine si les médecins n'en oublient pas le malade. Assis à l'arrière de l'ambulance, Zidane se retrouve à signer des autographes entre les tubes et les masques à oxygène.

Makelele, son coéquipier au Real, est le premier à tirer la sonnette d'alarme : Zizou ne peut pas rester livré à lui-même et vivre dans un hôtel pour hommes d'affaires de passage. D'autant plus que sa femme, qui n'a pas encore réglé tous les détails pratiques pour le déménagement, effectue pour l'instant des allers et retours entre Turin et Madrid. Le club décide alors de transférer la star au Palais Santo Mauro : ce cinq étoiles au charme à la française comporte une bâtisse du XIXe siècle rénovée par l'architecte Louis Legrand, une immense piscine découverte, une salle de sport digne d'un grand club et un ravissant jardin. Véronique le rejoint enfin dans ce havre de paix. Mais la pression extérieure ne retombe pas. Tout le monde veut voir Zidane, le photographier, l'approcher, le toucher. On cherche à savoir ce qu'il mange, où il s'habille, quel est son signe astrologique, s'il aime le *jamon* ou préfère les pâtes à la bolognaise, question sensible quand on sait que Zizou a dû laisser derrière lui son cuisinier et ami Roberto Falvo, qu'il avait fait embaucher à la Juve. Très vite, le champion choisit d'imposer des limites à la presse people, très puissante en Espagne. La publication d'un reportage photo de la petite famille en balade est stoppée net. Zidane prévient son club : le respect de sa vie privée est la condition sine qua non de sa présence à Madrid.

Pour que la transition se passe mieux, le Real décide de lui adjoindre un coach, Garcia Coll, ancien basketteur du Real, parlant le français, qui a fait ses preuves dans l'acclimatation de nouvelles recrues. Il a pour mission de faire découvrir la ville au joueur et de le décharger de toute la logistique. La première étape de l'installation de Zidane à Madrid consiste à acheter une maison, le couple refusant de louer. Après trois visites, les Zidane optent pour le très chic quartier résidentiel de Conde de Orgaz. Et arrête son choix sur une grande propriété entourée d'un immense jardin. Leurs voisins ? Raul, Luis Figo (ses coéquipiers au Real) mais aussi Matías Prats, le PPDA espagnol, et d'autres stars encore. Bien placée, entre le lycée français et le centre d'entraînement Ciudad Deportiva, cette demeure sonne comme un nouveau départ. Son époux a beau être le joueur le plus cher de l'histoire du foot, Véronique ne change rien à ses habitudes. Sa coiffeuse à Madrid apprendra des années plus tard que sa cliente n'est autre que Mme Zidane. La mère de famille continue également à déposer ses enfants à l'école tous les matins. Son mari étant souvent absent, cette femme de caractère gère le foyer d'une main ferme. Elle prend ainsi la liberté d'inviter ses parents à quitter Onet pour venir s'installer quelques mois chez eux en Espagne. Mme Zidane exerce aussi une énorme influence sur l'entourage de son mari. Aux anciens camarades d'enfance elle préfère mille fois, par exemple, la compagnie du publicitaire Jacques Bungert et de son épouse. Ou celle d'Alain Migliaccio, l'agent de Zizou, avec lequel la famille Zidane passe parfois ses vacances.

Côté vestiaire, le numéro 5 fait ses premiers pas en prenant garde à ne jamais jouer les divas et à

respecter le caractère ombrageux de ses deux collègues les plus puissants : Fernando Hierro, le capitaine, et Raul, la star des stars. À Madrid, il n'est plus le « taulier », comme chez les Bleus, où son expérience et son talent ont fait de lui un patron naturel. Quant à l'autre enfant chéri de Florentino Perez, le Portugais Figo, il n'ira jamais au-delà des politesses d'usage avec lui. Ce dernier a mal vécu d'avoir été racheté 12 millions d'euros de moins que Zidane et ne supporte plus la zizoumania qui s'est emparée du pays. Prudent, le numéro 5 veille donc à ne froisser aucune susceptibilité et se met au travail. Lui qui a arrêté l'école au collège se met même, après l'italien, à l'espagnol. L'ancien Marseillais a compris que son adaptation serait longue et qu'il lui faudrait être patient. Surtout quand éclate un début de polémique liée à son absence de rendement. Il faut dire que, depuis son arrivée, il ne brille pas sur les terrains.

Le 26 août 2001, lors de la première journée du championnat d'Espagne, le club madrilène perd 3-1 contre Valence. Le journal *AS*, la bible espagnole du football, attaque bille en tête : « Il ne suffit pas de dépenser des milliards et de se promener avec des ballerines pour gagner[1]. » Il faut se battre, aller décrocher la victoire avec les dents s'il le faut. Le deuxième match est un nul à domicile face à Malaga. Le troisième se solde à nouveau par une défaite, cette fois-ci contre le Betis Séville. Résultat : début septembre, le Real se retrouve à la traîne du championnat. Comble de malchance, alors que le club madrilène aligne les succès en Ligue des champions, Zidane est suspendu provisoirement à

1. *Zidane, de Yazid à Zizou*, Patrick Fort, Jean Philippe, Éditions de l'Archipel, 2006.

cause d'un carton rouge reçu quelques mois plus tôt, quand il était à Turin. Superstitieux, Zizou n'a qu'une peur : être surnommé le chat noir, celui qui porte la poisse. Une devinette fait fureur à Madrid : « Pourquoi Sissou porte-t-il le maillot numéro 5 alors qu'il a le 10 en France ? Parce qu'il joue à moitié bien ! » Le rythme si particulier du pays n'arrange rien. Déjeuner à 14 h 30, passe encore, mais débuter une rencontre à 21 h 45, voilà qui est difficile pour un couche-tôt comme lui. Plus tard, il reconnaîtra même avoir eu envie de dormir au moment de ces matchs tardifs.

Pourtant, les choses finissent par s'arranger. Elles prennent même vite la tournure d'un scénario hollywoodien, comme toujours avec Zizou. Le 5 janvier 2002, lors de la dix-neuvième journée du championnat d'Espagne, à la neuvième minute d'un match contre La Corogne, Zidane survole trois défenseurs et marque d'une frappe aérienne, devant soixante-quinze mille supporters abasourdis par la rapidité de son jeu. Résultat : 3-1 pour le Real et une ovation exceptionnelle en faveur du numéro 5. La saga commence. Dans les tribunes, le basketteur Magic Johnson, membre de la dream team américaine, n'en revient pas : « Ce gars, c'est Magic et Jordan en un seul joueur[1]. » Une allusion à Michael Jordan, l'autre star de sa génération.

Mais les Espagnols n'ont encore rien vu. Ces rois de la corrida vont pouvoir enfin commencer à admirer l'ingéniosité exceptionnelle de ce matador du football. Car le 15 mai 2002, le Real, qui a fêté son centenaire le 6 mars, affronte, en finale de la Ligue des champions, le Bayer Leverkusen, à Glasgow. Zidane attend ce moment depuis toujours.

1. *L'Équipe Magazine*, avril 2005.

C'est le seul trophée qui manque à son palmarès. Juste avant le début de la rencontre, Mus' qui, la veille, a prié pour son ami à la mosquée, en France, lui prédit au téléphone : « Vas-y, joue comme tu sais, et tu verras, Dieu sera avec toi. Tu vas nous la ramener cette coupe[1]. » À la quarante-cinquième minute d'un match plutôt mal engagé, dans lequel les Allemands ont égalisé à la treizième minute le but marqué par Raul à la huitième, un miracle se produit : le Brésilien Roberto Carlos, hésitant, envoie un ballon flottant que Zidane, tel un chat que personne n'avait repéré, récupère par magie d'une volée de son pied gauche et, sans réfléchir une seconde, projette en pleine lucarne sous le regard médusé du goal adverse. Ce but, totalement intuitif comme le dira son auteur, rentre aussitôt dans la légende du foot. Hampden Park est en délire. Au micro, les commentateurs espagnols s'époumonent au son d'un « gooooooaaaaaaal ! » répété inlassablement. L'un d'eux, en hurlant le mot magique durant près de quarante secondes, jusqu'à en perdre le souffle, rentrera même dans le *Guinness des records*. « Vive la mère qui t'a mis au monde !!!!!!!!!!!!!!! », hurle un autre journaliste. Sur le terrain, Zidane savoure sa revanche sur ces fans impatients qui avaient douté de lui. Pendant son tour d'honneur, il leur lance en espagnol : « *Toma ! Toma !* » (« Prends ! Prends ! »).

Dans les vestiaires, Zizou apostrophe Florentino Perez en le regardant droit dans les yeux : « Tu vois que je ne porte pas la poisse ! Tu n'as pas fait venir un chat noir[2]. » Tout le monde en est désormais convaincu. Le roi Juan Carlos en personne déboule

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2007.
2. Entretien avec l'auteur, février 2007.

pour prendre dans ses bras le prodige français. Alors qu'à Salamanque, Alicante, Burgos et dans toutes les grandes villes d'Espagne des milliers de supporters envahissent les rues pour laisser éclater leur joie, Zidane savoure ces instants d'éternité sans oser y croire tout à fait. Malek, son ami d'enfance, vit lui aussi un rêve éveillé : « Pendant le tour d'honneur, tout le monde courait vers lui. Il m'a aperçu dans les gradins. Il est venu me tirer. Il m'a amené dans le vestiaire. Il était épuisé. On s'est assis par terre. On s'est regardés. On a changé deux, trois mots. Michel Platini est venu le féliciter... Yaz, c'est un généreux. C'est trop fort qu'il m'ait permis de partager ça[1]. »

L'euphorie légèrement retombée, sur le sol des vestiaires, Yaz n'en revient toujours pas. Désormais, Zinedine a tout ce dont un grand footballeur peut rêver. Le lendemain, le quotidien sportif *Marca* titre en couverture « *El Zid* » (en référence au Cid, ce grand d'Espagne immortalisé par Corneille), puis, dans les pages intérieures, « le numéro 5, c'est Dieu ».

---

1. *L'Équipe Magazine*, 2 avril 2005.

30

La berezina de 2002

Zizou règne à Madrid en star absolue. Mais l'année a été trop chargée, entre les matchs à répétition et sa blessure à la cuisse. En outre, Véronique est sur le point d'accoucher de leur troisième fils, Théo. Du coup, le joueur n'est pas certain de faire le voyage en Corée et au Japon, où a lieu la Coupe du monde. Finalement, il obtient d'assister à la naissance du bébé avant de rejoindre ses coéquipiers tricolores le 22 mai, à Osaka. La compétition doit débuter quelques jours plus tard. Les Bleus victorieux en 1998 sont tous là, cette fois-ci sous l'autorité de Roger Lemerre, l'ancien assistant d'Aimé Jacquet. La magie a fonctionné quatre ans plus tôt, 2002 doit donc être la consécration. En Corée, on va voir ce qu'on va voir. Confiant, Adidas, le sponsor de l'équipe de France, a déjà cousu sur les maillots la deuxième étoile, symbole du vainqueur.

Le tirage au sort a été favorable à l'équipe tricolore : le premier match oppose les Français à la petite équipe du Sénégal. A priori, une simple formalité. Les Lions de la Teranga, qui participent à leur premier Mondial, n'ont qu'à bien se tenir. Le vendredi 31 mai, dans le magnifique World Cup

Stadium de Séoul, soixante-cinq mille spectateurs attendent avec fébrilité le coup d'envoi. Sur le terrain, les deux équipes se regardent en chiens de faïence. Dans le camp français, tous les joueurs titulaires, à l'exception de Frank Lebœuf, membre de l'OM, jouent dorénavant dans les plus grands clubs européens, en Angleterre, en Allemagne et surtout en Italie. Henry, Desailly, Lizarazu ou encore Trezeguet font désormais partie du gratin mondial du football. Autant dire que les Français attendent beaucoup de cette équipe, idéale sur le papier, qui les a tant fait rêver dans le passé.

C'est compter sans la cuisse de Zidane, déclaré forfait pour cause de ligament déchiré et qui assiste au match seul sur le banc de touche. Est-ce pour cette raison que, dès les premières minutes, les Bleus apparaissent désorientés ? Rarement, en effet, une équipe a semblé aussi désemparée en l'absence de l'un de ses leaders. Si bien que les Sénégalais mènent la danse et réussissent à museler les Français. Ce qui devait arriver arrive : à la trente-deuxième minute, Malik Diop surgit tel un beau diable et marque un but. La France est à la traîne et personne n'y peut rien. Privée de son cerveau, l'équipe erre et finit par s'incliner, 0 à 1.

C'est un véritable coup de tonnerre. La presse française, encore traumatisée par l'effet Jacquet qu'elle a tant dénigré juste avant le Mondial 1998, demeure très réservée. Dans un autre contexte, elle se serait pourtant déchaînée. Ainsi du choix du lieu où sont hébergés les Bleus : le Sheraton Walker Hill de Séoul. Le restaurant est situé à 200 mètres de l'établissement. « On y allait en bus ! » raconte un joueur. Il y a aussi la salle de jeux au sous-sol, avec ses machines à sous qui semblent aimanter les

footballeurs, dont certains sont surpris, agrippés à leur bandit manchot à… 4 heures du matin.

Un assistant de Roger Lemerre se souvient encore : « Alors que Didier Deschamps jouait parfaitement son rôle de capitaine, Desailly passait beaucoup de temps accroché à ses quatre portables. » Un cadre de la Fédération française de football raconte : « Des jeunes et jolies demoiselles étaient présentes à certains étages de l'hôtel où dormaient des membres de l'équipe[1]. » Le temps est loin où Aimé Jacquet imposait à ses poulains une discipline quasi militaire. Son successeur, Roger Lemerre, semble briller davantage par son absence de choix tactiques et, surtout, son incapacité à gérer ses stars. Zizou reconnaîtra à la fin du Mondial qu'il a manqué « quelqu'un pour taper du poing sur la table[2] ». Pour Ferret, le constat est implacable : « C'était du n'importe quoi. L'organisation était inexistante. Tous les jours, j'emmenais Zidane dans les cliniques pour sa rééducation. On passait des heures dans les embouteillages coréens. Quant à l'ambiance dans l'équipe… On avait plus nos leaders de 1998. Certains joueurs parlaient sèchement à l'entraîneur. Du temps de Jacquet, ça aurait été impossible[3]. »

Désireux d'en savoir plus, un journaliste du *Parisien* décide de planquer à la sortie des vestiaires du stade de Busan, où s'entraînent les Bleus. Posté entre deux arbres, il espère décrocher un scoop sur la composition de l'équipe pour la rencontre suivante. Surpris en flagrant délit par des membres de l'encadrement français, il doit décliner son identité.

---

1. Entretien anonyme avec l'auteur, avril 2007.
2. *Zidane. Le dieu qui voulait juste être un homme*, *op. cit.*
3. Entretien avec l'auteur, juillet 2008.

Son accréditation lui est retirée illico. La presse est déclarée persona non grata.

À défaut de comprendre, tout le monde s'interroge : quand Zizou sera-t-il remis de sa blessure ? Celui-ci, astreint à un protocole de soins (longueurs à la piscine de l'hôtel, soins divers dans les cliniques de Séoul), avec son ostéopathe Philippe Boixel, participe peu à la vie des Bleus. Même l'ami de Zizou, Bixente Lizarazu, est agacé des questions continuelles sur l'état de santé de Zinedine. En conférence de presse, il explose : « Je ne suis pas son attaché de presse, arrêtez donc de ne me parler que de lui. » Les statistiques sont pourtant éloquentes : en l'absence du numéro 10 sur le terrain, le taux de réussite de l'équipe tricolore tombe à 50 %. Et remonte à 70 % quand le champion est de la partie.

Le 6 juin, au stade Asiad à Busan, les Bleus savent qu'ils jouent gros face aux Uruguayens. Pour la première fois, ils ont peur et cela se sent : Frank Lebœuf, lui, se blesse dès le premier quart d'heure. À la vingt-cinquième minute, l'arbitre mexicain expulse Thierry Henry, auteur d'un tacle dangereux. Pour finir, un coup franc d'Emmanuel Petit atterrit sur le poteau après trente-cinq minutes de jeu. C'est la déroute. L'équipe, réduite à dix joueurs, ne fait plus que se défendre. Résultat : match nul. Voilà les Français condamnés à gagner contre le Danemark, leur prochain adversaire. Et avec deux buts d'écart encore... Les sportifs quittent le stade les larmes aux yeux. Jacques Chirac, soucieux de soutenir le moral des troupes, écrit une lettre au capitaine Marcel Desailly : « Je serai à vos côtés comme tous les Français mardi prochain pour la rencontre face au Danemark. » C'est dire à quel point l'heure est grave.

Le lendemain, l'espoir renaît : Zizou reprend enfin les entraînements. C'est Lizarazu qui balance l'info. « Roger Lemerre va sûrement m'engueuler d'avoir donné cette nouvelle, mais je m'en moque », lance-t-il aux journalistes. Le 12 juin, à Incheon, Zidane est d'attaque pour le grand jour. Las ! Ses capacités physiques ne sont pas au rendez-vous et le champion a l'air écrasé par la chaleur. Quant aux Vikings du camp adverse, ils semblent bien décidés à battre les champions du monde. À la vingt-deuxième minute, le Danois Dennis Rommedahl ouvre le bal en trompant la vigilance de Barthez. À la soixante-cinquième, Jon Dahl Tomasson inscrit un second but. Quand l'arbitre siffle la fin du match, les joueurs français semblent comme soulagés. Il n'y a pourtant pas de quoi être fiers. Pour la première fois depuis 1966, une équipe championne du monde ne dépasse pas le premier tour. Zidane est effondré et la France avec lui. S'il laisse échapper des regrets, c'est à doses homéopathiques : « C'est difficile de sortir comme ça de la compétition… ». Les Français prennent le premier vol pour Paris. Les membres de la délégation, composée d'environ quatre-vingts personnes, n'ont pas pu obtenir de billet sur le même appareil : comme ils n'avaient pas prévu ce départ prématuré de la compétition, ils restent coincés quelque temps en Asie.

Ancien responsable de la communication des Bleus, Philippe Tournon explique : « Aimé mettait les joueurs en garde contre la notoriété : on prenait exemple sur la génération de 1986, les Jean-Marc Ferreri, Philippe Vercruysse ou Daniel Bravo. On avait surnommé ces derniers les "coiffeurs" parce qu'ils étaient trop attentifs à leur look. Les footballeurs, il ne faut pas les lâcher, sinon ils se fragili-

sent psychologiquement. Il faut qu'il y ait une parfaite adéquation entre le mental et le physique. Il faut être costaud dans sa tête et dans sa vie, pour être et rester au top[1]. » De fait, les Bleus de 2002 n'ont plus rien à voir avec les champions du monde de 1998 : auréolés de leurs titres de 1998 et 2000, ils sont devenus des stars, invitées des plateaux de télévision et des soirées VIP, icônes publicitaires, démarchées jusque dans le hall de leur hôtel à Séoul. Comme le disait François Mitterrand, l'argent pourrit tout, jusqu'à la conscience des hommes.

1. Entretien avec l'auteur, décembre 2007.

31

La traversée du désert

Quelques jours avant le coup d'envoi de l'Euro 2004 au Portugal, Zidane prévient : « Je suis plus près de la fin que l'inverse. C'est la réalité, elle me rassure[1]. » Étrange façon de débuter l'un des tournois les plus importants du monde. Mais Zidane n'est pas comme les autres. Il peut tout se permettre. Après une Coupe du monde 2002 ratée et une saison calamiteuse au Real, il sait que la partie sera dure. Jacques Santini a été nommé entraîneur, mais Zizou est le capitaine d'une équipe pas vraiment rajeunie. Dans ses rangs : Barthez, Thuram, Makelele, Henry, Trezeguet et Vieira, auxquels se sont greffés, entre autres, William Gallas et Mickaël Silvestre.

Au Portugal, le premier match les oppose aux Britanniques, emmenés par le fougueux David Beckham, le coéquipier et ami de Zidane au Real de Madrid. Des deux côtés, l'affiche est alléchante. La rivalité ancestrale qui existe entre les deux équipes ajoute encore un peu de glamour à l'affaire. Patrick Vieira prévient d'entrée : « Il devrait y avoir beaucoup d'accrochages. Il faudra du répon-

1. *L'Équipe*, 8 juin 2004.

dant[1]. » Le 13 juin, à Lisbonne, dans le stade de la Luz, les soixante-cinq mille privilégiés qui ont réussi à s'acheter un ticket ne demandent qu'à le croire. Les débuts timides des Français, pourtant, laissent présager le pire. Tout le monde a en tête le France-Sénégal de 2002. À la trente-huitième minute, quand les tricolores encaissent un but sur un coup franc, c'est la consternation sur le banc. Pire, à la soixante-treizième minute, les Bleus concèdent un penalty. Quand David Beckham s'approche lentement pour déposer le ballon, prêt à tirer, tous les regards sont braqués sur Barthez. Va-t-il les sauver de l'humiliation programmée ? Les deux hommes se connaissent : ils ont joué ensemble à Manchester. Dans le stade, le silence est total. David Beckham… rate son tir. Plus tard, il fera porter la responsabilité de son échec à des… rongeurs qui auraient creusé des trous sous le gazon. Mais l'heure n'est pas encore aux explications.

Les Anglais persistent à mettre la pression aux « satanés » Français. À la fin du temps réglementaire, la France est toujours menée 1 à 0. Sur les écrans s'affiche le chiffre 3, indiquant trois minutes de temps additionnel. Zidane qui, jusque-là, paraissait subir les attaques anglaises, décide de jouer son va-tout. Sur un coup franc accordé à la quatre-vingt-onzième minute, il réalise un tir si puissant qu'il loge la balle dans les filets à gauche. Le goal britannique ne peut rien faire. Il ne reste plus qu'une minute quand l'arbitre siffle un penalty en faveur des Bleus, grâce à Thierry Henry. Dans les gradins, tous les supporters, anglais compris, sont debout ; on entend hurler « Allez Zizou ! », un coq est brandi. Le temps

1. *Ibid*.

additionnel est dépassé. Le numéro 10, avec un calme impressionnant, tire. « Et il y est ! » hurlent les commentateurs. Incroyable Zizou : il est décidément le seul à pouvoir accomplir de telles prouesses. La France est qualifiée. « Écœurés », titre le quotidien anglais *The Sun*. « En rentrant chez eux, des millions de supporters qui avaient suivi la rencontre dans les pubs ont pleuré dans leur bière au lieu de la boire », constate, amer, le plus vendu des tabloïds. « On nous a volés, Zidane nous a mis deux coups de poignard dans les trois dernières minutes », s'indigne le quotidien britannique.

La route des Bleus doit désormais croiser celle des Croates, une équipe qu'ils connaissent bien : imprévisible, elle peut donner le meilleur d'elle-même, mais elle n'est pas invincible. Les deux camps s'affrontent le 17 juin, à Leira. Curieusement, la magie a disparu. Certes, le « héros de Lisbonne », comme on surnomme désormais Zidane, fournit coups francs et même une superbe aile de pigeon, mais l'équipe nationale concède péniblement un match nul, 2 partout.

Quelques jours plus tard, la troisième rencontre, contre les Suisses, a beau se solder par un respectable 3-1, elle annonce des lendemains sans charme. Le journal *Libération* fait un état des lieux sévère : « Le jeu des Bleus est à la limite du pathétique, jonché d'aléatoires combinaisons et d'approximatifs mouvements, arrosés d'un zeste de maladresse. L'équipe de France, née en 1998 (championne du monde), gravement malade en 2002 (éliminée au premier tour du Mondial), est moribonde. Son collectif a coulé à pic. Les joueurs jouent côte à côte, mais plus du tout ensemble[1]. »

1. 18 juin 2004.

Zizou, lui, estime avoir accompli son devoir. Mais il ne parle plus de plaisir ni de gagne.

Quatre jours plus tard, les Français sont éliminés par les Grecs, une équipe banale et totalement inconnue des compétitions internationales. Le groupe achève d'imploser. Certains parlent de complot. Les jeunes, tel Thierry Henry, en ont assez de jouer les éternels figurants. L'attaquant star d'Arsenal accuse dans la presse : « Zidane ne me passe pas de balle[1]. »

Nommé à la tête des Bleus le 12 juillet 2004, Raymond Domenech procède aussitôt au grand ménage. Philippe Tournon, l'homme qui accompagne l'équipe nationale depuis 1982, raconte : « Il m'a dit : "Vous avez fait un excellent travail, mais vous êtes tous là depuis trop longtemps." Moi j'ai eu la chance d'être présent à Paris lors de la nomination de Domenech et j'ai pu parler avec lui. Pour d'autres, ce fut assez violent. L'intendant des Bleus, Henri Émile, a laissé plus de trois messages sur son portable. En vain. Le pauvre, il était en croisière en Norvège. Il a appris par la presse qu'il était remplacé[2]. »

Le nouveau coach sait qu'il faut rajeunir l'équipe. Peu d'élus sont retenus. Histoire de sortir par la grande porte, Desailly et Lizarazu décident de prendre les devants et annoncent qu'ils vont raccrocher les crampons. Lilian Thuram hésite. Reclus à Madrid, Zizou espère être conforté dans sa place, mais il doit prendre son mal en patience. Selon la légende, Domenech aurait attendu vingt-trois jours avant de laisser sur son portable un message finalement pas très engageant : « Quel

1. *Zidane, de Yazid à Zizou, op. cit.*
2. Entretien avec l'auteur, décembre 2007.

que soit ton choix, je le respecte »... En réalité, l'entraîneur a très vite demandé au joueur de rester en place. Une discussion a lieu quelques jours après sa prise de fonction. « Zidane a dit à Raymond, raconte un proche de l'entraîneur, qu'il était fatigué et pensait arrêter. Il ne sentait plus cette nouvelle équipe de France composée de jeunes "inconnus[1]". » L'entraîneur fait le déplacement jusqu'à Madrid. Certes, il explique à l'ancien capitaine des Bleus que, dorénavant, les règles vont changer. Fini le règne des joueurs stars. Retour à la discipline façon Aimé Jacquet. Et surtout Raymond refuse de faire revenir l'ancien staff.

À Madrid, Zidane a le blues. Il ne se sent plus désiré. Après en avoir longuement parlé avec ses frères, il prend une décision : « Je pense qu'à un moment donné il faut savoir dire stop. » Le 11 août, c'est avec tristesse que le joueur, âgé de seulement 32 ans, prend officiellement sa retraite des Bleus. Zidane ne digérera jamais le fait que ni Aimé Jacquet ni personne ne l'ait appelé pour tenter de le faire revenir sur sa décision. Car il ne tarde pas à regretter son choix. Le Français s'ennuie à Madrid, tous ses coéquipiers du Real (Beckham, Ronaldo, Figo...) ayant quitté la ville pour se consacrer à leur équipe nationale pour les matchs qualificatifs de la prochaine Coupe du monde.

Dans le même temps, les Bleus ne brillent guère. L'équipe n'est même pas sûre de se qualifier. Résultat, le téléphone de Domenech sonne souvent. Zidane tient peut-être sa revanche. Au bout du fil, sponsors, politiques et autres responsables

1. Entretien anonyme avec l'auteur, juin 2008.

de la Fédération française de football s'efforcent en effet de faire pression sur l'entraîneur, afin qu'il rappelle l'ancien numéro 10. Commencent les tractations. Elles vont durer plus d'un an, car, si Zidane veut revenir chez les Bleus, il refuse de perdre publiquement la face en affichant son désir.

La presse s'en mêle. *L'Équipe*, surtout, met le paquet, en publiant des sondages de plus en plus alarmistes qui résonnent comme des cris du cœur : 74 % des Français réclament Zizou, annoncera l'un d'eux en avril. En parallèle, le premier quotidien sportif de France prépare un numéro spécial Zidane. « Par hasard[1] », assure Claude Droussent, alors patron du groupe, qui nie avoir voulu influencer Domenech. Selon lui, la bible du football veut juste surfer sur la vague nostalgique des années Zidane, monter une sorte de mégacompilation réalisée avec l'accord de Zizou.

Accompagné d'Olivier Margot, Droussent se rend à Madrid en janvier 2005 pour discuter du projet avec le jeune retraité. Tout le monde se met d'accord autour d'une table au restaurant du centre d'entraînement du Real. À la fin du repas, les journalistes sautent sur l'occasion de déclamer leur amour à Zizou : « Vous manquez aux Bleus, aux Français, à nous tous. Il faut que vous reveniez[2] ! » Attendri, l'ancien numéro 10, pourtant si méfiant d'habitude, se livre à des confidences et laisse tomber avec nonchalance : « Ça serait bien de revenir pour jouer la qualification à Dublin en 2006, c'est vrai. Mais vous savez bien que ce n'est pas possible. » Décidément, Zidane, l'enfant des

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.
2. *Ibid.*

quartiers nord de Marseille, a tout du politicien chevronné. Bien sûr, il précise que cette confidence doit rester off, comme on dit dans le jargon.

Tel un signe des dieux, les Bleus jouent un match catastrophique contre Israël. La confidence de Zidane tombe à pic. Olivier Margot décide de sortir l'info le 1er avril, dans le quotidien *L'Équipe*, soit deux jours avant la parution de l'hebdo *L'Équipe Magazine*, numéro spécial consacré au sportif. Le journaliste se met d'accord avec Zizou sur les termes exacts à utiliser en couverture et dans le corps de l'entretien. « Et s'il revenait ? », titre *L'Équipe*. En page intérieure, au milieu de l'interview, le footballeur glisse : « Si on avait su me convaincre, j'aurais continué (...). Ça serait bien que je revienne en équipe de France... Mais je ne veux pas parler de ça. » Personne dans la rédaction, en dehors de quatre personnes, n'est au courant de ce retour quasi programmé. Les journalistes du quotidien, qui n'ont pas été avertis, sont furieux et une assemblée générale est réunie. Mais les dés sont jetés et Domenech n'a plus le choix : il doit se rendre à Canossa. C'est Zizou qui fixe le lieu du rendez-vous, au George-V. À l'entrée du palace parisien, un ami du joueur attend l'entraîneur. Il le conduit dans l'un des salons privés, où il retrouve Zidane, mais aussi... Patrick Vieira, le capitaine des Bleus. Zidane pose ses conditions : il revient avec Thuram et Makelele, et surtout il veut pouvoir l'annoncer lui-même aux Français. C'est ce dernier point qui est le plus important pour lui. Revenir mais ne jamais perdre la face publiquement. Il ne peut reconnaître qu'il s'ennuie seul à Madrid. Et veut être perçu comme le héros prêt à se sacrifier pour l'intérêt de l'équipe de France. Le sélectionneur ne peut qu'obtempé-

rer. Après une heure de discussions, il quitte l'hôtel par la sortie de secours pour éviter de rencontrer des journalistes. Pour le dieu Zidane, l'exil forcé n'aura duré que trois cent cinquante-sept jours. Jamais il n'aura été aussi puissant qu'au crépuscule de sa carrière. Mais jamais, non plus, il n'aura dû autant se battre pour se faire respecter.

Le 3 août, le sportif confirme sur son site Internet son retour en équipe nationale. Au passage, il se charge d'officialiser aussi le retour de Thuram. Celui-ci en sera tout de même un peu vexé. Le mardi 9 août 2005, *France Football* révèle dans ses pages les raisons de ce come-back, selon les termes de Zidane : « Une nuit, à 3 heures du matin, je me suis soudain réveillé et là, j'ai parlé avec quelqu'un. [...] C'est quelqu'un que vous ne rencontrerez probablement jamais. Moi-même je ne m'explique pas cette rencontre. [...] Et là, durant les heures qui ont suivi, j'étais tout seul avec elle et, chez moi, j'ai pris la vraie décision de revenir. » L'histoire de cette voix quasiment mystique jaillie de la nuit, confiée au journaliste Patrick Dessault, fait le tour du monde. Drôle de confession pour un joueur de foot réputé d'une pudeur maladive. La vérité est, semble-t-il, beaucoup plus amusante. Le présentateur de *Téléfoot*, Christian Jeanpierre, révèle s'être rendu en Autriche sitôt la nouvelle connue, avec une équipe de TF1. Il y en avait aussi une de Canal+, et Patrick Dessault, le rédacteur en chef de *L'Équipe Magazine*, pour suivre le Real Madrid. Selon Christian Jeanpierre[1], Dessault est déconfit de ne pas avoir eu l'exclusivité de l'information. Il dit à Zizou : « Maintenant que tu as fait ton annonce aux télévisions, je n'ai

1. Entretien avce l'auteur, mai 2007.

pas d'informations supplémentaires pour mon papier. » Embêté, Zidane, ne sachant pas comment donner un coup de pouce à Patrick Dessault, qu'il connaît depuis des années, lui dit alors : « Bouge pas, je vais te trouver quelque chose. » Et cela devient un scoop.

32

La Ola finale

En 2005, le retour de Zidane en équipe de France produit les résultats que l'on sait, pour le meilleur et pour le pire. Du côté du Real Madrid, l'humeur est morose depuis quelques années. Le club madrilène ne rafle plus aucun titre. À 32 ans, Zidane se blesse de plus en plus souvent. Économisé, on ne l'utilise plus que pour les matchs les plus importants. En outre, sa nervosité recommence à lui jouer des tours, ce qui, avec le recul, n'étonnera personne. Lui qui, depuis Turin, s'était largement assagi sur le terrain, a giflé un Sévillan trop agressif à son goût, en février 2004. Pour la peine, il a écopé d'un carton rouge, le premier sous les couleurs madrilènes. Ses supporters le remettent en question. Son faible rendement fait douter ses plus grands fans. Le journal espagnol *Marca* titre en une[1] : « Nous avons découvert le mal de Zidane. » Et de révéler, en pages intérieures : « Après plusieurs semaines d'examens médicaux, une thalassémie bénigne, une caractéristique génétique qui affecte sa résistance physique, a été diagnostiquée. »

1. Le 29 avril 2005.

Découragé, le joueur, dont le contrat ne doit prendre fin qu'en 2007, décide qu'il est temps de raccrocher les crampons. Frédéric Hermel[1], le correspondant de *L'Équipe* en Espagne, le pressent. Alors qu'il le guette à la sortie d'un entraînement, Zizou, le visage fermé, refuse de parler. Il se contente de lui glisser : « J'ai pas le temps, je dois aller voir Florentino. Mais je t'appelle ce soir. » Le journaliste attend en vain. Le lendemain, Zidane présente ses excuses d'une phrase énigmatique : « Désolé, je n'ai pas eu le temps, mais viens au Sofitel, mardi vers 19 heures. » C'est dans cet hôtel de la capitale que le numéro 5 donne ses rendez-vous professionnels. Le 25 avril, Frédéric Hermel est au rendez-vous. L'ambiance est étrange. Des caméras sont installées dans le hall d'entrée. Il reconnaît ses confrères de Canal+. L'un d'eux lui intime de partir. « On a l'exclusivité, tu n'as rien à faire ici. » Au même instant, le visage aussi blanc que son tee-shirt, le joueur entre dans l'hôtel, suivi par ses frères. Il s'interpose : « Laisse, c'est moi qui lui ai dit de venir. » Quelques minutes après, dans un petit salon privé, le sportif annonce, filmé par les journalistes de la chaîne cryptée, son sponsor, sa décision de quitter le Real. À la fin de son allocution, il prend Fred, comme il l'appelle, à part. C'est à lui qu'il décide d'offrir l'exclusivité de ses adieux pour la presse écrite. Lors de cette interview, Zidane ne cache pas qu'il est fatigué, à bout. Il confie, avec une franchise émouvante : « Il ne faut pas tricher. Moi, j'ai toujours été honnête avec moi-même. (...) J'ai toujours pensé à l'autocritique. Je ne dois pas oublier que ces deux dernières années ont été

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

un échec[1]. » À la fin de l'entretien, alors que l'émotion est palpable, Zizou demande à Frédéric : « Et toi, tu vas faire quoi, maintenant ? »

Trois semaines plus tard, le dimanche 7 mai, dans un stade Bernabeu plein à craquer – les quatre-vingt mille places ont été vendues en deux heures –, le numéro 5 le plus célèbre d'Espagne vient dire adieu aux merengue. Ses parents, ses proches ont fait le déplacement depuis Marseille. Tous sont bouleversés. En partant pour le stade, Véronique, stressée, se rend compte qu'elle a jeté par mégarde les billets d'entrée dans la poubelle de sa cuisine. Elle est obligée de faire demi-tour pour les récupérer. Enfin, les membres de la famille arrivent et s'installent sur leurs sièges, au premier rang. Quand Zizou entre sur le terrain, une immense mosaïque représentant son maillot est accrochée sur les gradins. Tous les supporters brandissent une feuille de papier blanc sur laquelle est inscrit le chiffre 5. Les écrans vidéo du stade diffusent un montage d'une minute trente, condensé des meilleures actions du plus grand joueur d'Espagne. Ovationné pendant le premier quart d'heure du match chaque fois qu'il touche le ballon, Zidane sait qu'il faudra tout donner pour éviter à son équipe de perdre ce match, capital aux Madrilènes pour décrocher la deuxième place qualificative en vue de la Ligue des champions. Certes, le Real ouvre le score à la vingt-deuxième minute mais à la première occasion, Villarreal égalise. Pire, un deuxième but est inscrit à la trente-huitième minute. L'équipe de Florentino est dominée. La seconde mi-temps est déjà entamée et le Real mené 2 à 1 lorsque… David Beckham, l'ami, le compagnon

1. *L'Équipe*, 26 avril 2005.

des années espagnoles, offre une balle à Zidane, qui marque de la tête à la soixante-septième minute. C'est son quarante-huitième but sous les couleurs madrilènes et son vingt-huitième à Bernabeu. « Olaaaaaaaaaa ! » hurle le stade en liesse. Zizou a encore sauvé son équipe. La magie Zidane a fait à nouveau des merveilles. Pour la dernière fois.

Zidane quitte le terrain, à la quatre-vingt-dixième minute, sur le score final de 3 partout. Debout, la foule peut voir les larmes perler dans ses yeux pour la première fois de sa carrière. En maillot de corps, l'idole lève les bras vers ses enfants et sa mère, qu'il embrasse de loin. Les hommes de la famille Zidane baissent les yeux pour ne pas lui montrer leurs pupilles rougies.

SEPTIÈME PARTIE

LE BUSINESSMAN

33

L'homme-sandwich

Dans les sketchs des *Guignols de l'info*, la marionnette de Zidane est toujours incapable de répondre aux questions du faux PPDA. Les auteurs de l'émission lui font dire : « Avant de parler… c'est dans mon contrat, pardon… je dois citer mes sponsors. Si je suis là ce soir, c'est grâce à Canal Satellite, Orange, Krys, Ford, les vêtements Z, Yves Rocher, Suchard, Nestlé, Danone, Apple, Brandt, Rowenta, Darty, Scholl, Volvo, Rip Curl, Velux, Jardiland, Eurodisney, McDonald's… » Caricatural ? Jugez plutôt.

En février 1998, une immense campagne de publicité de Leader Price placarde le héros en 4 par 4 sur tous les kiosques, les murs du métro et en pages intérieures des magazines. « J'aime vous faire gagner », claironne-t-il sur les affiches, le cheveu encore dru, un sourire de novice accroché au visage et vêtu d'un pull à col cheminée. Zidane n'est pas encore champion du monde. « Je m'en souviendrai toute ma vie, raconte un ancien dirigeant du groupe de magasins Leader Price. Dans ces années-là, notre enseigne de discount était encore peu connue du grand public. Quand un fournisseur du groupe nous a dit que l'on pouvait avoir Zizou pour

pas très cher, nous avons sauté sur l'occasion. C'est même lui qui nous a aidés à trouver le slogan. La seule chose qu'il a refusée, c'était qu'on mette sa photo sur nos sacs en plastique. Ils peuvent traîner par terre et il n'avait pas envie que les gens lui marchent dessus... Il était connu, bien sûr, mais pas encore la star inabordable qu'il est aujourd'hui. Nous l'avons eu pour un peu plus de 1,5 million de francs, vous vous rendez compte ? Nous avons fait une excellente affaire ! » Le coup du siècle, même !

En moins d'un an, le footballeur, devenu champion du monde en cours de route, fait passer la notoriété de la marque tricolore de 23 à 74 % : du jamais-vu dans l'histoire de l'agroalimentaire. « Les clients volaient nos mannequins en carton qui le représentaient. Moi-même, je me suis fait dévaliser mon coffre de voiture qui contenait des tee-shirts floqués de son visage, destinés à nos meilleurs commerciaux[1] », raconte cet ancien dirigeant en riant. Sept ans plus tard, Leader Price voudra réitérer l'exploit, en utilisant cette fois-ci la longue tignasse de Ronhaldino, le célèbre joueur brésilien du FC Barcelone. En vain : « Ce fut l'un de nos plus gros flops[2] », confie le même patron.

Zizou, lui, assume difficilement ses débuts d'homme-sandwich. « Vous m'avez mis la honte avec votre pub Leader Price, je n'aurais pas dû vous écouter, tous comme vous êtes ! », accuse Zizou, furibard. On est en 1999 et celui qui encaisse le reproche, c'est Mustapha, l'ami d'enfance. Le joueur de football a été raillé lors d'une émission télévisée pour cette publicité un peu *cheap*. Mus',

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.
2. *Ibid.*

justement, a joué les intermédiaires entre le prince du football et le roi du discount. « Si t'es gêné, t'as qu'à dire que ta mère ne faisait pas ses courses chez Fauchon », répond Mus' à son champion. Ce dialogue à la Audiard en dit long sur le Zidane de l'époque. Auréolé, depuis juillet 1998, de son titre de champion du monde, le sportif souhaite se donner une image plus conforme à son ascension sociale. Ironie du sort, c'est sa « honteuse » campagne Leader Price qui lui en donne l'occasion.

En 1998, la directrice des parfums Christian Dior, en allant travailler avenue Hoche à Paris, est tombée en arrêt sur ces panneaux montrant le champion du monde en train de vanter les mérites des packs de lait du hard-discounter. Arrivée à son bureau, elle décroche son téléphone et appelle l'agence de mannequins Marilyn, à l'époque également spécialisée dans les contrats publicitaires de sportifs. Elle veut Zidane : cet homme à la fois viril et sensible, figure grand public et fédératrice, incarne à merveille l'image de son eau de toilette Eau Sauvage. Cela tombe bien : Nathalie[1], une des responsables de l'agence, connaît bien Mustapha, l'ami de Zidane. Vérifications faites, il s'avère que le sportif cherche justement à pénétrer l'univers du luxe qui le fait tant rêver. Banco pour Dior ! Devant l'objectif du photographe Antoine Legrand, le meneur de jeu de l'équipe de France, mis à l'aise par Mus' qui lui raconte des blagues, adopte une pose très naturelle. Le col cheminée en polyester a cédé la place à un délicat col roulé de cachemire. « Rien n'a été retouché, jure-t-on chez Air, l'agence de publicité qui a réalisé la campagne. On a eu, si l'on peut dire, de la chance, car Zidane était blessé

1. Entretien avec l'auteur, mars 2008.

à ce moment-là et il a pu nous consacrer trois heures pour la séance photo. »

Pour ces trois heures de pose, Zidane touche 2 millions de francs. Pourtant, le joueur et son agent n'ont pas encore conscience de leur valeur. Pour la première fois, Patrick Givanovitch[1], un temps apporteur d'affaires pour Zidane, raconte les débuts publicitaires de Zizou : « J'avais démarché Canal Sat et ils étaient d'accord pour signer avec Zidane pour une année. C'était juste après le Mondial 1998. J'avais obtenu 600 000 francs (90 000 euros). J'étais content. Mais Alain Migliaccio m'a engueulé : "Tu te fous de moi, c'est tout ?" » Le contrat sera signé tout de même. Rapidement, le joueur apprend à faire monter les tarifs, n'attendant plus de se faire démarcher pour signer les contrats. En septembre 1999, c'est Zidane et son agent, Alain Migliaccio, qui viennent démarcher le bouquet Canal Satellite, par l'intermédiaire de Michel Denisot, à l'époque responsable des sports de Canal+. Le tandem vend l'image d'un homme accessible, un bon père de famille… bref, celle d'une star qui touche tous les Français, toutes les catégories de téléspectateurs. Canal Satellite signe tout de suite. Le partenariat entre le bouquet crypté et le sportif prendra fin au moment de la retraite de Zidane. Il durera huit ans.

Entre-temps, il y aura eu Ford, Adidas, Danone, Orange, le Groupe Zannier, Grand Optical, Generali, autant d'entreprises qui transforment Zizou en véritable locomotive publicitaire. En dix ans, les sommes engagées par les nouveaux partenaires ont été multipliées par cinq, voire dix. En 2002, par exemple, l'opérateur de téléphonie Orange met sur

1. Entretien avec l'auteur, avril 2008.

la table 6 millions d'euros sur trois ans. Un chiffre, selon certains, revu à la baisse depuis. Grand Optical ou Generali, eux, continuent de payer 500 000 euros par an. Tous ces contrats publicitaires, selon les spécialistes du secteur, rapportent chaque année 3,5 millions d'euros au footballeur.

Mais attention, pas question d'être malléable à merci pour l'homme qui fait stipuler, sur certains de ses contrats, l'interdiction de le faire déjeuner avec des inconnus. Telle une véritable star de show-biz, Zidane sait imposer ses conditions. Des caprices ? Pas vraiment. Plutôt une bonne connaissance des rapports de force. Ainsi, Orange, qui ne compte plus les millions déboursés pour le champion, peine à le faire venir en France. Les quelques jours que lui doit chaque année l'ancien capitaine des Bleus se passent en général à Madrid[1]. C'est d'ailleurs dans la capitale espagnole, où il vit, que tout se négocie. Même chose pour le lunetier Grand Optical. Séances photo, tournages de spots publicitaires ou séances de travail… tout est « *made in Spain* ».

À l'avenir, ces prestations seront-elles aussi fréquentes ? Adidas le suit depuis 1996 et débourse 2,5 millions d'euros par an pour se payer les services du joueur. Comme pour Danone, le contrat court jusqu'en 2017. Mais le champion aura-t-il autant de valeur dans quelques années ? « Il faut veiller à ne pas trop populariser son image, reconnaît un responsable de la marque à trois bandes. Il ne faudrait pas le transformer en homme-sandwich bon marché. » De fait, si Zizou redevenait le porte-parole d'un supermarché discount, cela ferait désordre.

1. Generali l'assureur, lui, se serait vu stipuler par contrat l'impossibilité de faire déjeuner Zidane avec des inconnus.

34

Coach de luxe

Même à la retraite, Zizou continue de toucher le jackpot. Mieux, il arrondit désormais ses fins de mois d'égérie publicitaire par un « petit boulot » de communication interne. Car, depuis 2006, Zidane ne se contente pas d'incarner en France l'image de l'assureur italien Generali, dont il aurait, de source interne, fait progresser la notoriété de 13 % : aujourd'hui, 35 % du grand public connaît la marque. Ainsi, ce coach de luxe joue également les chauffeurs de salle pour les salariés de la multinationale transalpine. À lui de remotiver les cadres qui font grise mine, les forces de vente faiblardes de l'assureur italien. Comment la star du ballon rond a-t-elle pu à ce point s'imprégner de la culture d'entreprise d'une société à mille lieues de l'univers sportif, de surcroît quasiment inconnue ?

« Nous avons été les premiers à lui demander de participer à des campagnes en interne, raconte Marie-Christine Lanne, responsable de communication de Generali France. C'est Idriss Tsouli, gestionnaire de fortune chez nous, qui a joué l'intermédiaire[1]. » Ce Français d'origine marocaine, à la

1. Entretien avec l'auteur, octobre 2007.

gouaille aussi célèbre que ses costumes Dolce & Gabbana, a réussi à convaincre le champion de représenter une marque jusque-là anonyme. « Je me souviens de la signature du contrat comme si c'était hier, reprend la jeune femme. J'étais en compagnie de Driss, et nous avions fixé rendez-vous au cabinet d'avocats madrilène de Zizou. J'ai vu arriver un dieu vivant. C'était le doge de Gênes à la cour de Louis XIV. Il faisait nuit, mais sa tête était couverte d'un bonnet de laine et il portait des lunettes de soleil. Il était avec Farid, son frère, et Alain Migliaccio, son agent. Quand il s'est découvert la tête, j'ai eu l'impression qu'il rentrait en scène. C'était Marilyn Monroe. Il dégageait quelque chose de lumineux. Après la signature du contrat, nous sommes tous allés dîner. » Le papier officiel engage le footballeur jusqu'en 2011. Après tout, une image se construit sur la durée. « Faire un coup sur trois ans, ce n'était pas digne de lui, ce n'était pas à sa mesure[1] », s'enflamme la responsable de la communication de l'assureur. Avant de concéder : « Il est vrai qu'à la signature du contrat nous ne connaissions pas la date à laquelle il souhaitait arrêter sa carrière. »

Selon ce contrat avec Generali, qui lui rapporte un demi-million d'euros par an, Zidane doit assurer une dizaine d'animations dans l'année, un peu partout en France. Un jet privé vient chercher le joueur à Madrid pour le conduire à La Plaine-Saint-Denis, dans les Hauts-de-Seine, à Arcachon ou à La Trinité-sur-Mer. Au programme de ces séances, censées doper l'ambiance des séminaires du groupe : questions-réponses avec les salariés, quelques blagues et le tour est joué. À 50 000 euros

1. Entretien avce l'auteur, septembre 2007.

la séance, l'opération est rentable ! « Lui-même ne savait pas tout à fait ce que nous attendions de lui. Vous savez, Zizou est un humble. La première fois, il est juste venu saluer nos quatre mille collaborateurs au siège de Saint-Denis », raconte Marie-Christine Lanne.

Le 24 janvier 2007, même Antoine Bernheim, le P-DG de Generali monde et l'un des pontes de la finance, a fait le déplacement de Milan. En costume trois-pièces de flanelle grise, cravate à rayures et Légion d'honneur à la boutonnière, l'homme d'affaires, serré de près par deux gardes du corps, ne lâche pas d'une semelle le champion du monde. Avec sa barbe de trois jours, le sportif affiche une tenue décontractée, chemise blanche sortie du jean et veste de velours bleu nuit. À bonne distance, les salariés peuvent admirer l'idole. Des mails de mise en garde leur ont cependant été expédiés la veille. La consigne : ne pas s'approcher de trop près de la star, réputée timide, ne pas trop le photographier et éviter toute effusion... Ce jour-là, Zidane provoque un délire digne d'une rock star. Son discours consiste en quelques mots d'encouragement et le récit de son expérience d'athlète de haut niveau. De quoi transformer les jeunes cadres dynamiques de Generali en midinettes fébriles. « Zidane a salué tout le monde très simplement et signé des autographes très gentiment », assure la directrice de communication. À ses côtés, le banquier Antoine Bernheim, l'homme qui fait trembler les financiers de la planète, demande, comme un enfant : « Et moi, personne ne veut mon autographe ? »

Une autre fois, Generali le convainc de faire une bonne surprise à son public : alors que quatre cents cadres parisiens en costumes-cravates chauffés à

blanc attendent de voir apparaître le maestro sur un écran, en duplex depuis Madrid, ils le voient soudain soulever le rideau en direct live et débouler en personne sur la scène ! *Standing ovation* assurée, au milieu d'une nuée de téléphones portables brandis pour immortaliser l'instant.

35

Une âme de midinette

Fan de la grand-messe du 20 heures de France 2, de *Fréquenstar* et du *Big Deal*, Zidane reste fasciné par les gens du show-biz, sans même réaliser qu'il est devenu l'un des leurs. Aussi, quand Generali demande au sportif de choisir un animateur pour le seconder dans ses séances de coaching, il n'hésite pas une seconde. L'heureux élu ? Laurent Boyer, l'animateur de télévision et de radio, qui a présenté des émissions comme *Graines de star* ou *Fréquenstar*, sur M6. L'intéressé n'en revient toujours pas. Dans les couloirs de RTL, où il officie, difficile de louper le confident cathodique des vedettes de la chanson. Ses accolades ponctuées de « T'es rentré, chaton ? », « Délire ! », « Tu m'as pas entendu raconter l'histoire du taxi à Josy, ben je vais la refaire, alors ! », « Ça va, beauté ? » s'entendent de loin…

L'ami des stars, voire des graines de star, bracelets porte-bonheur bling-bling aux poignets, costume noir et chemise blanche ouverte sur un torse à la BHL, est un familier des « ménages ». Dans le milieu, ces pratiques où certaines entreprises s'offrent les services de journalistes en les rémunérant confortablement n'ont pas bonne réputation,

mais sont monnaie courante. Lolo, comme on le surnomme, n'a pas son pareil pour animer des séminaires en tout genre. De Cannes à Cherbourg, il est capable de mettre de l'ambiance durant les défilés de mode du Salon nautique ou d'enflammer le dance-floor des anniversaires ou mariages de ses amis les people.

Le gérant de portefeuilles du groupe Generali, Idriss Tsouli, l'appelle durant l'été 2006 : « Allô, Lolo ? C'est Idriss. Rappelle-moi tout de suite, c'est pour Zidane. » Laurent Boyer[1] est à peine surpris. Lolo n'hésite pas deux secondes. Le lendemain à 16 heures, rendez-vous est donc pris avec Idriss et une responsable de la communication de l'assureur italien. À peine installés à la cafétéria de la station de la rue Bayard, Idriss attaque : « Bon, on va faire des trucs ensemble. Tu sais que Generali est un des sponsors de Ziz ? Bon, eh bien, c'est toi qu'il veut pour les animations commerciales qu'il leur doit à la rentrée. Discute pas, il t'a choisi sur une liste d'animateurs qu'on lui a proposée. » Lolo est un peu inquiet : « Tu sais, je ne m'y connais pas du tout en foot. J'ai fait un seul *Fréquenstar* avec Emmanuel Petit, Lilian Thuram, Bixente Lizarazu et Christian Karembeu, en 1999. Depuis, rien ! » Bonne réponse. « Justement, c'est ce qui nous plaît. En plus, je te l'ai dit, il te veut toi et pas un autre. L'idée, c'est que l'on fasse des petits entretiens de vingt-cinq minutes à une heure, sur le ton de la confidence, un peu comme dans tes émissions de télévision. Sauf que là il faudra que tu le fasses parler devant un public », réplique Idriss. Le deal est topé en vingt minutes. Reste pour « Lolo » à se débrouiller pour trouver de quoi remplir ses petites fiches de questions.

1. Entretien avec l'auteur, décembre 2007.

Arrive le grand jour. Celui du fameux séminaire destiné à booster les forces vives de l'assureur. Quoi de mieux que le mythique centre d'entraînement de Clairefontaine ? C'est ici que les Bleus se préparent à chaque compétition qui oppose les équipes nationales. Direction le Centre technique national Fernand-Sastre, situé à 50 kilomètres au sud-ouest de Paris, au cœur de l'espace protégé du Parc naturel régional de la haute vallée de Chevreuse. Derrière les immenses grilles en fer forgé se cachent 56 hectares de surface, 66 000 mètres carrés de terrains engazonnés, seize vestiaires, une salle de musculation, des saunas, trois courts de tennis. C'est là que Laurent Boyer débarque pour la première fois. Le temps de constater l'effervescence totale dans laquelle est plongé le personnel de Generali. Le service de presse ne sait plus à quel saint se vouer. On crie et on se bouscule à tout-va dans l'immense hall tandis que les forces commerciales jouent au foot. Soudain, Marie-Christine Lanne fait irruption, complètement à cran : « Il veut te voir tout de suite, je t'accompagne. »

Quelques marches plus haut, Laurent Boyer, entouré de quelques responsables, arrive dans la chambre du maître. Une pièce immense de 50 mètres carrés avec un grand balcon surplombant le parc. C'est ici qu'en 1998, durant la Coupe du monde, Zidane avait posé ses valises. Laurent Boyer a l'impression de pénétrer dans le saint des saints : « J'entre et qui je vois, assis en tailleur sur un des deux "plumards" ? Zidane, en jean et sweat bleu, Adidas blanches aux pieds. » L'animateur de M6, ému et intimidé, s'approche pour se présenter. S'il est ravi de rencontrer le footballeur le plus célèbre de la planète, c'est visiblement réciproque. Commence une discussion surréaliste. Assis sur un

coin du deuxième lit, Laurent Boyer ne cache pas sa joie : « Je suis très heureux de vous rencontrer, monsieur Zidane. » Le plus célèbre numéro 10 du monde répond d'une voix timide : « Non, non, c'est moi. Vraiment, je suis content de vous voir. » Soudain, Idriss fait sortir tout le monde. « Je vous laisse seuls, mes frères. À tout à l'heure. » Laurent Boyer sent un léger flottement et panique. Personne n'a été capable de lui dire quelles questions il est censé poser. Dans le doute, l'animateur fait ce qu'il sait le mieux faire. Il prend le ton qu'il utilise pour *Fréquenstar*, même si on lui a interdit de poser des questions personnelles : « Zinedine, ne vous inquiétez pas, tout va super-bien se passer. Vous voyez, j'ai tout prévu. » Zidane rétorque : « Mais je ne suis pas inquiet. D'ailleurs, c'est moi qui ai plein de questions à vous poser sur *Fréquenstar*. J'adore cette émission, je la regarde depuis des années. Enfin, surtout les rediffusions ! »

Interloqué, Laurent Boyer se retrouve dans le rôle d'une star face à un fan appelé Zidane. À peine le temps de se remettre de ses émotions que revoilà Idriss : « Alors, ça va, les jeunes ? » Et, s'adressant à Ziz : « Et toi mon frère, ça va ? » Zidane, légèrement exaspéré : « Tu permets, tu vois bien que je parle avec Laurent. » Le plus célèbre des numéros 10 du monde se retourne. Et là, à propos d'une émission enregistrée quelque temps avant avec un célèbre champion de tennis, il interroge, comme si la question le démangeait depuis des années : « Quand t'es avec Yannick Noah, tu sais, dans la cave de sa maison, le vin, vous le buvez vraiment ? »

36

Ma petite PME

« Quand il évoluait au sein de l'AS Cannes et des Girondins de Bordeaux, Zidane se faisait exploiter par un agent qui lui prélevait une dîme de 10 % sur tous ses contrats, y compris ses salaires qui, à l'époque, étaient de 50 000 francs[1] », raconte Roland Courbis. Ce temps est loin. Aujourd'hui, nul risque que Zidane accepte la plus petite ponction sur salaire. En affûtant son coup de pied, il a également aiguisé son sens des affaires. En dix-sept ans de carrière, le joueur a accumulé un pactole de 80 millions d'euros. Loin de les avoir dilapidés, il a pris soin de les placer dans les affaires les plus diverses. Au point que, progressivement, l'ancien joueur s'est reconverti en chef d'entreprise averti, excellant dans les différentes manières de monnayer son nom.

L'ancien capitaine de l'équipe de France procède d'abord par le biais de Zidane Diffusion. Depuis 2000, c'est cette petite SARL familiale basée à Marseille, société au capital de 38 000 euros, qui négocie les droits d'image du virtuose du ballon rond. Et ces droits, force est de le constater, sont miro-

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

bolants : 500 000 euros de revenus annuels que lui assure chacun de sa poignée d'annonceurs (Audi, Grand Optical, Generali, Orange, Volvic), les 2 millions d'euros annuels versés par Adidas et le million alloué par Danone. Aux commandes de Zidane Diffusion : les quatre frères et sœur du sportif, aujourd'hui associés à parts égales. Seuls Farid, Noureddine et Lila y exercent une activité réelle, en échange d'une voiture de fonction et d'un salaire confortable. Responsable commercial, Farid émarge à environ 75 000 euros annuels. Noureddine, responsable commercial également, gagne, lui, presque 80 000 euros. Il est par ailleurs le directeur de la publication du site officiel du champion, www.zidane.fr, propriété de Zidane Diffusion. Au poste de secrétaire de direction, Lila perçoit un salaire de plus de 81 000 euros. Son mari travaille également chez Zidane Diffusion, tout comme Antoine Fernandez, le beau-père de Zidane, qui est attaché commercial (plus de 36 000 euros annuels), ou encore un ami, Mustapha Mazouz (même fonction, même rémunération).

Jusque-là, tout ressemble à une modeste gestion tranquille. En réalité, le champion du monde tire une autre manne financière de la marque ZZ (pour Zinedine Zidane). Créée en 1999, à l'époque de la Juve, cette griffe est gérée par Colyre SA, une société anonyme de droit suisse au capital de 100 000 francs suisses (150 000 euros), elle-même chapeautée par Welney Finances SA. L'ensemble, basé à Fribourg, en Suisse, est administré par une analyste financière que l'on retrouve à la tête d'une myriade de sociétés. Le nom de Zinedine Zidane n'apparaît sur aucun document officiel, mais c'est lui qui la dirige. À l'origine, ZZ ne concernait que quelques produits comme des sacs en cuir et des

articles de sport. Mais, en quelques années, la gamme s'est considérablement étoffée et sigle dorénavant les produits les plus divers, des pâtes d'amande aux programmes informatiques. Chaque fois que l'image de Zidane est vendue quelque part dans le monde, ce sont ces sociétés suisses qui récoltent la mise.

En 2005, enfin, Zinedine s'est associé au groupe français Zannier, leader mondial du vêtement pour enfants, en prêtant son nom sous licence à une collection pour garçons, avec « Numéro 10 » et « Life Style », deux lignes supervisées, à l'époque, par le capitaine d'équipe en personne…

Derrière Zidane se cache encore la Société civile immobilière ZIFERN, contraction de Zidane et Fernandez, le nom de jeune fille de Véronique. Créée en juin 2000, cette société au capital de 506 000 euros et basée à Onet, le fief familial de ses beaux-parents, est spécialisée dans la location de logements. En 2004, le champion du monde a investi 8,2 millions d'euros dans l'achat d'une maison de retraite. La pension, pouvant accueillir quatre-vingts seniors, est située au cap Sicié, à La Seyne-sur-Mer, dans le Var. Pour conclure cet achat, Zidane a monté une structure dédiée, ELT, aux initiales de ses trois garçons, Enzo, Lucas et Théo. Le gérant n'est autre que son frère, Noureddine. Aujourd'hui, son placement rapporte : 500 000 euros annuels provenant de la location des murs à un groupe spécialisé dans le troisième âge. Par son statut de « loueur en meublé professionnel », Zidane profite de plusieurs avantages fiscaux pour alléger sa feuille d'impôt. En outre, grâce à la formule, ses enfants s'acquitteront des frais de succession réduits quand ils en hériteront. Un véritable investissement de père de famille, en somme.

Surtout, Zidane a pris soin de rester vivre en Espagne et ne paie que très peu d'impôts en France. Ses contrats, notamment avec Danone et Adidas, sont avant tout des actions humanitaires. Là encore, la fiscalité n'est pas la même. Parfois, Zidane sait se montrer modeste. Ainsi, pour son rôle dans le documentaire qui lui est consacré, *Zidane, portrait du XXIe siècle*, il n'a demandé que 250 000 euros et un petit pourcentage sur la vente des DVD.

Décidément, le jeune retraité ne chôme pas. Homme-sandwich, c'est un métier. Sans compter ses activités annexes, par le biais de sa société Zidane Diffusion. Après avoir joué du pied, Zidane doit désormais serrer des mains. « Paradoxalement, il est plus difficile de le joindre aujourd'hui qu'il est à la retraite, confie un interlocuteur chez Orange. Avant, je pouvais le voir à Clairefontaine. Maintenant, il découvre le monde de l'entreprise. Pour la campagne de pub du Mondial du rugby, je faisais des story-boards pour lui montrer comment se découpe un film. Il m'a dit qu'il était en phase d'apprentissage. » Le champion du monde, un apprenti patron ? « La retraite des grands champions ressemble à la vraie mort, avec un mélange de tragédie et d'espérance. Zidane a sûrement conscience d'avoir incarné quelque chose qui le dépasse et qui est de l'ordre du don et de la grâce », estime l'écrivain Denis Tillinac. Sûrement juste mais pas tout à fait vrai. Si Zinedine a conscience de son aura, sa vie ressemble étrangement à celle d'un ancien patron qui aurait trouvé des occupations aussi permanentes que le fut sa carrière. Le stress en moins.

37

Quand Zidane boit du petit-lait

Entre Zinedine et Franck Riboud, P-DG du numéro un mondial des produits laitiers (plus de 15 milliards d'euros de chiffre d'affaires), l'histoire a commencé comme un conte de fées, dont on ne sait lequel des deux protagonistes fut le prince charmant : une affaire d'amitié plus que de relation commerciale, à en croire le patron de Danone. Parlez-lui chiffres ou prononcez le mot sponsoring, et vous voilà taxé de grossier personnage...

Le début de cette merveilleuse histoire remonte à 1999, lorsque Zizou est choisi pour assurer la promotion de l'eau minérale Volvic, une marque du groupe. Tout juste champion du monde, le jeune joueur incarne la gagne à l'état pur et la force tranquille. Des qualités qui ne sont pas jugées suffisantes pour être l'ambassadeur de l'ensemble du groupe Danone. En 1998, l'ancien agent Patrick Givanovitch[1], nous révèle avoir démarché la multinationale pour le compte de Zidane. Mais, guère avisés, les dirigeants avaient négligé cette offre. Il faut croire que Zidane n'est pas toujours rancunier.

1. Entretien avec l'auteur, avril 2008.

Le marché global sera conclu seulement en 2004. À cette époque, l'idylle prend un tour plus sérieux. Quatre ans plus tard, en mars 2008, lors d'un déjeuner d'affaires organisé par l'association nationale Croissance Plus, sorte de Medef du high-tech, Franck Riboud, attablé avec quelques autres patrons au restaurant de la Cité des sciences de la Villette, raconte l'histoire, en imitant l'accent marseillais de Zidane : « On était en vacances ensemble, à Évian, et je lui ai demandé ce qu'il allait faire plus tard, après le foot. Zidane m'a répondu : "Rien." Je lui ai dit : "Ce n'est pas possible, au moins pour vos enfants." Alors je lui ai parlé d'un autre grand sportif, Jean-Claude Killy, trois fois médaillé aux JO. Sa mère s'inquiétait de le voir faire des courses automobiles. Elle en avait parlé à mon père, qui a beaucoup fait pour ce sportif. Il l'a remis sur des skis en quelque sorte ! » Après Riboud père, Riboud fils décide lui aussi de jouer les pygmalions avec le numéro 10, afin de l'aider, dès maintenant, à préparer sa reconversion professionnelle. Et qu'importe si Zidane, comme ce dernier le rappelle timidement, a quitté l'école très tôt. Pour Riboud, « ce n'est pas parce que vous n'avez pas fait de grandes études que vous ne pouvez pas avoir de grandes responsabilités[1] ». Car il y a une chose plus importante encore que les diplômes : « Les frottements de la vie. Parce que, dans la vie, il y a des frottements. Des rencontres qui font que vous apprenez, des expériences aussi », explique Riboud, diplômé de Polytechnique Lausanne, à un Zizou impressionné comme un enfant par toute l'attention qui lui est portée.

Par frottement, donc, le joueur signe un contrat qui le lie à Danone jusqu'en 2014 : « Une histoire de

---

1. Entretien avec l'un des responsables préents lors de ce déjeuner, mars 2008.

mecs, d'hommes, comme l'est Danone[1] », raconte le patron du groupe laitier au moment de la signature. D'ailleurs, fait inhabituel, le contrat qui lie la multinationale au joueur contient une clause : si Franck Riboud venait à disparaître, le footballeur pourrait résilier le contrat. Il pourrait également être annulé par l'éventuel remplaçant de Riboud. Cet accord, d'une durée exceptionnelle, fait du joueur l'ambassadeur de tous les programmes d'enfance de Danone. Quelle meilleure cible que des enfants ! Dans le cadre de cette fonction de prestige, le sportif inaugure les usines de production de yaourts du groupe un peu partout dans le monde, plus particulièrement dans des pays musulmans comme le Bangladesh ou l'Indonésie, parraine la Danone Nation Cup, Coupe du monde de football des benjamins qui réunit quarante nations et dont la phase finale se déroule au stade Gerland, à Lyon. Au passage, Zidane soutient divers projets sociaux. Qu'il devise avec Emmanuel Faber, vice-président de Danone, qu'il échange quelques passes de ballon avec des enfants, qu'il signe des autographes ou qu'il serre la main du prix Nobel de la paix bangladais Muhammed Yunus, il est à l'aise avec tous.

Bien sûr, cet engagement humanitaire n'est pas de la communication. « Tu ne fais pas de pub, on s'en fout », le rassure ainsi Riboud. Reste que jouer les Lady Di au chevet des plus démunis a un prix. Zidane, lui, n'est pas un bénévole. Ce contrat avec Danone, qui exige du joueur une quinzaine d'heures de présence par an, personne n'en connaît vraiment le montant. Dans le milieu, certains évoquent la somme de 1 million d'euros annuels. Mais le

1. *Ibid.*

patron de Danone refuse de confirmer : « Je ne vous le dirai pas. On s'en fout. Et tout ce que j'ai lu sur ses rémunérations est à côté de la plaque. Complètement faux. Dans un rapport de 1 à 20[1]. » Et de finir de balayer la question en justifiant : « Zidane il n'est pas là pour Danone. Il est là pour Zidane. Il est passionné par sa propre marque, par son nom, par le marketing. Ce partenariat, il y pensait depuis longtemps[2]. »

D'ailleurs, le joueur estime que cette fonction d'ambassadeur de la marque laitière lui permet de « l'aider à grandir », comme il le confie à des journalistes. « Plus ça va, plus je ressens le besoin de m'ouvrir sur le monde. Avec le Real ou l'équipe de France, je voyageais beaucoup mais je ne connais rien des pays que je traverse[3]. » Bref, tout le monde est gagnant dans cet accord d'image assez inhabituel. Un accord presque fusionnel, si l'on en croit l'idée qui germe dans l'esprit du patron de Danone à la rentrée 2006. En septembre, Riboud annonce en effet qu'il compte faire entrer Zidane au comité d'administration, qui est chargé d'établir la stratégie du groupe. Il n'a pas jugé bon de prévenir les administrateurs en poste. Mais après tout, cela fait déjà longtemps que tout ce qui touche à « Ziz », comme il aime l'appeler, relève directement et uniquement du patron. Il n'empêche. Les administrateurs en question apprécient peu l'initiative. Au point que Franck Riboud finit par assurer : « C'était une boutade ! »

Zinedine Zidane ne fait donc pas partie du *big board*. Mais avec Danone, c'est à la vie, à la mort.

---

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *L'Express*, 7 avril 2004.

Il justifie, dans une séquence vidéo diffusée sur son site Internet, www.zidane.fr : « On se sert de moi, bien sûr, mais j'ai signé un contrat pour ça. Et une usine qui ne fait pas de profits, Danone fait ça. Si c'est ça, être un homme-sandwich, ça m'intéresse[1]. » Quand un journaliste lui demande un jour s'il n'existe pas un risque à lier son image sur le long terme avec un groupe industriel, en cas de casse sociale notamment, le sportif répond : « Lors de la fermeture de l'usine LU, nous avons beaucoup parlé. Il [NDLR : Franck Riboud] m'a expliqué les rouages d'une telle décision : les plans sociaux, la réindustrialisation, le reclassement... Il m'a même transmis la cassette de son intervention au journal télévisé. J'ai confiance en l'homme et en ses choix[2]. » Riboud, lui, ajoute : « La vie industrielle n'est pas un tapis de roses, mais on a décidé de faire le chemin ensemble. Après tout, Zizou, lui aussi, est susceptible de prendre des cartons rouges[3]. »

1. *Challenges*, 23 mars 2007.
2. *L'Express*, 7 juin 2004.
3. *Ibid.*

38

Les nouveaux amis

Franck Riboud, patron de Danone, Jacques Bungert, coprésident de Young & Rubicam France, Stéphane Meunier, réalisateur de documentaires, et Jamel Debbouze, comique : ces quatre hommes, au profil pour le moins varié, ont en commun d'être devenus, en quelques années, des proches du joueur de foot le plus célèbre du monde. Ces personnalités puissantes ont connu Zidane quand il était déjà une star. Elles ont su charmer un Zizou pourtant réputé méfiant et difficile à apprivoiser, en s'introduisant progressivement dans son entourage et en mettant à sa disposition leur propre réseau. Des amis ? Pas vraiment, mais des incontournables dans la galaxie Zidane.

Stéphane Meunier, le réalisateur, a connu le footballeur pendant le tournage de son mythique documentaire *Les Yeux dans les Bleus*, en 1998. C'est grâce à Henri Émile, à l'époque intendant des Bleus et proche de Zidane, que le réalisateur a pu suivre les joueurs de si près pendant la Coupe du monde et saisir ces moments d'intimité tant plébiscités par les Français. Après sa première diffusion sur Canal+, le film fait un carton et s'arrache à 700 000 exemplaires. Ce succès lance sa boîte de

production 2P2L. Quand, quelques mois plus tard, Zidane doit tourner une publicité télévisée pour la marque Volvic, c'est Stéphane Meunier qui est recruté. Idem pour le spot d'Adidas, dans lequel joue la star peu de temps après. D'autres documentaires suivent : *Les Yeux dans les Bleus 2*, *Zidane, comme dans un rêve* et *Le Dernier Match*. À force, le réalisateur devient le cinéaste officiel de Zidane. Tous ses documentaires sont coproduits avec Canal+. Et bientôt, avec Zizou lui-même, ce qui commence à faire jaser dans les couloirs de la chaîne cryptée. Car le réalisateur, conforté dans son rôle de réalisateur attitré de la star, use de ses prérogatives et décide à sa guise de ce qu'il donne à la chaîne. Ainsi, *Le Dernier Match*, documentaire pour lequel l'équipe de Stéphane Meunier a suivi Zidane sans discontinuer pendant plus d'un an, de 2005 à la fin de l'année 2006, comporte peu de scènes fortes. Canal+ l'a pourtant acheté 300 000 euros. Mais, selon les reporters maison, l'auteur aurait préféré stocker les moments exclusifs pour le DVD, commercialisé quelques mois plus tard, en janvier 2008. Qu'importe : le réalisateur a réussi à devenir un homme de confiance pour le clan Zidane et revendique une proximité amicale dont il certifie qu'elle n'a aucun rapport avec le business qui les lie.

Pour Jamel Debbouze, le cas de figure est un peu différent. « Parlez-moi de Zidane », lui demande un journaliste lors de la promotion de son DVD *Jamel, 100 % Debbouze*. « C'est mon ami d'enfance depuis peu ! Au Stade de France, je me suis évertué à lui expliquer qu'il n'avait pas la science infuse du football. C'est dans le bonus du DVD… », répond le comique, qui ne perd jamais de vue ses intérêts. Le trublion et le sportif se sont rencontrés à Clairefon-

taine, le terrain d'entraînement des Bleus, en région parisienne. « Je ne me souviens pas de la date, mais, quand on s'est regardés, il s'est passé un truc très fort. On était aussi intimidés l'un que l'autre. Y a un truc qui m'a tué. Il m'a dit que, lorsqu'il se mettait au vert, il emmenait toujours un DVD de mon spectacle et de *Jamel en vrai*. Vous vous rendez compte ? Deux DVD de Jamel Debbouze dans son sac[1] ! » Certes, l'exubérance du pitre professionnel n'a pas toujours séduit Zinedine, discret de nature et peu attiré par les gens prompts à « s'afficher ». Mais c'était compter sans l'insistance de Jamel, prêt à tout pour séduire son héros. À force de blagues, le gamin de Trappes a réussi à le dérider. Soirées entre copains, shopping ensemble à Paris, visites à Madrid : les deux hommes sont désormais des proches. À tel point que le trublion fait peu à peu partie du clan et se permet même de jouer les éminences grises. Quand l'hebdomadaire *Voici* publie des photos volées d'une de leurs séances de shopping parisiennes, Jamel conseille aussitôt à Zizou de poursuivre le magazine en justice. Juste avant la finale de la Coupe du monde 2006, on voit encore Jamel, désormais pote officiel de la star, poser à ses côtés en couverture de *Paris Match*. À l'intérieur du magazine, le comique lui adresse une ode émouvante : « J'ai vu tout de suite que ce grand type avait une grâce extraordinaire. C'était animal, ça n'était pas humain. Zizou, il me fait le même effet qu'un lever de soleil. Quand tu aimes le ballon, tu ne vois que lui[2]. »

Quelques mois plus tard, quand éclate la rumeur Nâdiya, le comique, à l'époque en tournage au Maroc pour *Astérix*, n'hésite pas à faire des allers-

1. *Paris Match*, 12 juillet 2006.
2. *Paris Match*, 12 juillet 2006.

retours à Madrid. Proche de la famille, il se flatte aussi de bien connaître Smaïl et Malika, les parents de Zizou. Témoin cette scène rapportée par *Le Nouvel Observateur*, lors de la tournée promotionnelle du film *Indigènes*, pour lequel Jamel Debbouze parcourt toute la France. « À Marseille (...), dans le hall du multiplex Les 3 Palmes, Debbouze embrasse comme du bon pain un discret monsieur aux cheveux blancs vêtu d'un costume gris. Serait-ce un ancien goumier de l'armée d'Afrique ? Vous apprenez que c'est le père de Zinedine Zidane. Il vient assister à l'avant-première d'*Indigènes*. Mme Zidane n'est pas là, mille excuses, elle n'a pas eu le temps d'"aller chez le coiffeur". "Appelez-moi : je lui ferai envoyer une invitation", dit le samaritain à l'auguste et timide géniteur. Puis, comme s'il se rappelait soudain que Mme Zidane est à l'abri du besoin : "Mais qu'est-ce que je raconte ? Elle n'a pas besoin de moi[1]." »

Car c'est cela aussi, Jamel, une gouaille de titi banlieusard et une âme d'entremetteur. La participation de Zidane dans le dernier *Astérix* adapté au cinéma, *Astérix aux Jeux olympiques* ? C'est lui qui joue les intermédiaires, trop heureux de ramener sa guest-star personnelle dans la superproduction du moment. Durant la dernière élection présidentielle, Jamel tentera, en vain, de convaincre Zizou de soutenir officiellement Ségolène Royal. Dans son pays d'origine, le comique a déjà signé des contrats publicitaires pour Maroc Telecom. L'opérateur téléphonique demande un jour à Jamel de convaincre Zidane de vanter les mérites de son dernier produit mis sur le marché. Mais, cette fois-ci, la force de persuasion du comique ne suffit pas. Le

1. *Le Nouvel Observateur*, septembre 2006.

joueur rejette l'offre. Quand Djamel se marie au printemps 2008, Zidane « l'ami », pourtant invité, ne sera pas présent. Qu'importe, l'amitié jamelo-zidanienne est bien au-dessus de tout ça. Quand ils s'envoient mutuellement des textos, c'est pour s'écrire : « Tu es le meilleur », comme Zizou le fait en sortant du spectacle de Debbouze au Zénith, en 2005. Jamel en est si touché qu'il ne peut pas s'empêcher de confier ce message privé à un journaliste. Tellement heureux de cette preuve d'amour. « Pour moi, c'est lui le meilleur », s'empresse-t-il d'ajouter.

Avec Jacques Bungert[1], la rencontre remonte à 2001, sur le plateau de tournage d'une pub Volvic – groupe Danone. Difficile de résister à l'homme qui conseille une partie du CAC 40 et qui dit de Zizou : « Je l'aime d'amour. » Les envolées lyriques du publicitaire pour parler de son poulain valent leur pesant de ballons de foot. Ziz ? Un « guépard », un « esthète », un « homme fantastique ». C'est à ce Sup de co de 40 ans que l'on doit cette image d'un Zizou humaniste. Messin d'origine, l'homme a fait ses premières armes chez Danone avant de former, avec Frédéric Torloting, le duo qui gère l'agence de publicité Young & Rubicam France. C'est suite au contrat signé entre Danone et Zizou, en 2004, qu'il a pris de l'importance dans la vie du joueur. « Zizou a arrêté l'école à l'âge de 15 ans et n'a pas eu le temps de tout apprendre. Nous sommes là pour l'accompagner dans sa nouvelle vie[2] », justifie Franck Riboud, le patron de Danone et véritable partenaire de Bungert dans le coaching de la star. À eux deux, ils ont réussi à faire

1. Entretien avec l'auteur, 2007.
2. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

de l'ancien minot de la Castellane une icône du marketing particulièrement rentable. Mais, à la différence du patron du groupe laitier, le publicitaire, lui, prend garde à ne jamais avoir d'intérêt financier direct dans les affaires qu'il entreprend avec le sportif. Ne lui dites surtout pas qu'il s'occupe de l'image de Zidane. Non, c'est juste de l'amitié et de l'admiration pour le joueur, « un Kabyle fier ». Il faut dire que le grand-père Bungert a joué dans l'équipe de France en 1927. Alors, le foot, lui au moins, il connaît. Dans l'univers du football où les sollicitations sont permanentes, où les « gratteurs » sont légion, Jacques, 1 mètre 75, le regard bleu clair et un sourire mécanique accroché aux lèvres, a réussi à devenir indispensable. Il lui est même arrivé de dormir sur le canapé de la villa madrilène de la famille Zidane ou de partir un week-end à New York avec femme et enfants. Autant de marques d'affection qu'il dispense généreusement, sans rien attendre en retour. Ou presque.

Quand Zidane, en 2005, accepte de tourner sous la houlette de deux cinéastes talentueux, Douglas Gordon et Philippe Parreno, un long-métrage à sa propre gloire, *Zidane, un portrait du XXIe siècle*, c'est une de ses sociétés, Lumière, qui distribue le film : « Le fruit du hasard[1] », jure Jacques Bungert. Le hasard fait bien les choses : le publicitaire trouve que le film est un chef-d'œuvre. C'est encore le publicitaire qui s'occupe du plan média et choisit, un par un, les journalistes qui auront l'honneur d'interviewer Zizou. Peu sont des spécialistes de sport. La plupart des heureux élus sont d'éminents critiques de cinéma. Le jour J, il réserve la suite 238 du George-V et conseille au champion, pour

1. Entretien avec l'auteur, juillet 2007.

cette journée de promotion, de troquer sa chemise blanche pour un tee-shirt noir, plus mystérieux et plus efficace contre les marques de transpiration. Quand le DVD arrive enfin dans les bacs, il en achète lui-même plusieurs exemplaires pour les envoyer, avec toutes ses amitiés, à l'entourage et aux membres de la famille Zidane.

Au moment de l'Évian World Cup, un tournoi de golf dans lequel il a obtenu la participation de Zidane, Jacques Bungert, dont cette compétition est en quelque sorte le bébé, le suit comme son ombre et fait office d'attaché de presse. En janvier 2008, pendant que Zidane répond aux questions de *L'Équipe Magazine*, Bungert, encore, est assis derrière lui. Et quand Fabrice Jouhaud, l'ancien chef du service foot de *L'Équipe*, vient soumettre au joueur un projet de biographie, il intervient à nouveau, déconseillant au journaliste de se lancer dans une telle entreprise. Il a même une bien meilleure idée : pourquoi le journaliste ne ferait-il pas plutôt un ouvrage collectif sur les Bleus de 1998, dans lequel pourrait figurer… Bixente Lizarazu par exemple ? Bixente… lui aussi un ami de Bungert. Hasard encore, ce dernier gère les intérêts du retraité basque : c'est lui qui a négocié le contrat de consultant de Lizarazu avec *L'Équipe*. Juste une histoire d'amitié, en somme.

Décidément, entre business et amitié, le cœur du sportif balance. Aujourd'hui, si Franck Riboud, Jacques Bungert, Stéphane Meunier et Jamel sont prompts à se vanter de leur relation, le sportif, quant à lui, reste extrêmement discret sur le sujet. Lorsque, par extraordinaire, il s'affiche avec eux, c'est pour la bonne cause, lors de galas, de matchs de foot et autres événements publics. Jamais, que ce soit dans la presse ou dans tous les livres dont

il est l'objet, Zidane ne parle de Franck, Jacques, Stéphane ou même de son pote « Melja » (Jamel en verlan). Jamais il ne se répand sur ce qui le lie à ces hommes, pourtant si proches par bien des aspects. Par pudeur, par indifférence ou plutôt, tout simplement, par discrétion ? Ses nouveaux amis n'en prennent pas ombrage. Peut-être parce qu'ils n'auraient rien à y gagner.

39

L'homme qui murmurait à l'oreille des enfants

Avare de son temps, lassé par les constantes sollicitations dont il est l'objet, Zidane est difficile d'accès. Il est une cause, pourtant, qui, plus que n'importe quelle autre, a une chance de retenir toute son attention : celle des enfants. Guy Alba, le président d'ELA, une association nancéienne qui se bat contre les maladies orphelines, en sait quelque chose.

En 2002, ELA est une petite structure encore inconnue du grand public. Guy Alba se prend à rêver d'un parrain prestigieux pour attirer les projecteurs sur son action. Originaire du même village que Michel Platini, Jœuf, en Meurthe-et-Moselle, Alba est resté proche de l'ancien champion des années 1980 aujourd'hui président de l'UEFA (Union des associations européennes de football). Il en profite pour demander à Platini, par l'intermédiaire de son père Aldo, qu'il connaît, de transmettre une lettre à Zizou. Il voudrait que le capitaine de l'équipe de France devienne le porte-parole médiatique de son action. Michel Platini promet qu'il s'acquittera bien de sa mission. Les semaines passent. Pas de nouvelles du joueur. Un

jour, le téléphone sonne. Martha, la secrétaire de l'association décroche et entend : « Bonjour, je voudrais parler à M. Guy Alba. » Mécaniquement, Martha, l'assistante, réplique : « Il est en réunion. » « C'est pas grave, dites-lui que Zinedine Zidane le rappellera. » La jeune femme reste sans voix et raccroche sans rien dire. Dans les locaux, c'est la stupéfaction. Zizou rappellera comme promis, une semaine plus tard. Celui-ci joue alors à la Juventus de Turin. « À cette époque, raconte à la presse Guy Alba, le chanteur Florent Pagny venait de nous signer un chèque de 2 millions de francs. Nous ne voulions pas d'argent, mais que Zizou s'investisse personnellement, qu'il nous autorise à utiliser son image pour des photos et un spot télé. Il était très réticent, puis a fini par accepter. » Pour le plus grand plaisir d'Alba, qui verra le joueur s'investir au-delà de toutes ses espérances, même si ce dernier ne signe jamais aucun chèque.

Au total, le champion consacre sept journées par an à l'association nancéienne, via une série d'événements et de programmes télévisés en tout genre. C'est peu et beaucoup à la fois. Car Zidane, au fil des années, a su rallier à la cause un nombre incroyable de personnalités. À commencer par des sportifs, comme lui : les footballeurs Djibril Cissé et Louis Saha, par exemple, participent régulièrement aux opérations de la fondation. Le pilote Michael Schumacher, sept fois champion du monde de Formule 1, a lui aussi apporté sa roue au carrosse humanitaire, en venant faire quelques tours de piste au Grand Prix de France de Formule 1, à Magny-Cours, pour sensibiliser le public aux maladies orphelines.

Mais Zidane ne s'est pas contenté de convaincre ses amis les sportifs. Pour trouver de nouvelles

recrues humanitaires, il a aussi puisé dans l'énorme vivier des people de façon générale. Notamment pour le casting de *Tout le monde se lève pour ELA*, sorte de Téléthon, qu'il coanime une fois par an. Cette émission, retransmise en alternance sur TF1 et France 2, met en scène des stars qui doivent, pour l'occasion, réaliser une performance à contre-emploi de leur domaine de prédilection. Parmi celles qui se sont prêtées au jeu, la journaliste Claire Chazal s'est improvisée danseuse de cabaret, la chanteuse Jenifer a esquissé une chorégraphie de samouraï, mais aussi Yannick Noah, Kad et Olivier, Marc Lavoine et Florent Pagny. Naturellement, Zidane aussi doit y aller de sa prouesse. Lors de la dernière édition, les téléspectateurs ont vu ainsi leur footballeur préféré monter sur… un cheval.

Quand il ne joue pas les apprentis cavaliers, Magic Zizou enfile la tenue de l'instituteur pour l'émission *La Dictée d'ELA*, autre rendez-vous de people auquel il a convié, par le passé, des personnalités comme François Berléand, Benjamin Castaldi et Sophie Thalmann. À charge pour le comédien, l'animateur et l'ex-Miss France, dans les différents établissements scolaires participant à l'opération, de dicter le texte à des élèves de CM2. Zidane, lui, passe dans les rangs, souriant, regardant pardessus une épaule de temps en temps, ravi de jouer les maîtres d'école.

Car c'est avec les enfants qu'il donne toute sa mesure. Danone ne s'y est pas trompé, en confiant au joueur le titre d'ambassadeur de tous ses programmes liés à l'enfance. Un cynisme assumé par une déclaration étonnante. «Moi je le dis par pudeur, confiait récemment Franck Riboud, les enfants malades, je ne peux pas les toucher, je n'y

arrive pas. Ce sont des gamins qui vont mourir, on le sait. Pas tout de suite, peut-être, mais les prochaines années, très vite… Mais lui, faut le voir, c'est un ours en peluche, c'est une perfusion[1]. » Voici donc Zidane réduit à jouer les perfusions pour un fabricant de yaourts. L'homme qui a un véritable don avec les enfants est ainsi utilisé pour rendre humain le monde impitoyable des affaires. Après tout, l'homme qui chuchote à l'oreille des enfants, sait rameuter les sponsors. Quand son égérie publicitaire, véritable « icône humaniste », selon Jacques Bungert, lui a proposé de s'intégrer à sa grande chaîne de solidarité, Riboud n'a pas hésité longtemps. Depuis 2003, l'intégralité des recettes de la Danone Nations Cup, ce tournoi de football disputé par des enfants venus du monde entier, est ainsi reversée à ELA. Au fil des années, Danone, qui verse à l'association 150 000 euros par an, est même devenu son premier contributeur. Certes, leurs activités respectives sont radicalement différentes mais elles ont le même public : les enfants. Ainsi, la Danone Nations Cup et ELA, parrainées l'une comme l'autre par Zinedine Zidane, poursuivent un but commun : « Donner de l'espoir aux enfants », justifie Guy Alba. Le patron du groupe laitier, qui a accepté, à titre personnel, d'être membre du conseil de surveillance de la fondation, ne saurait mieux dire. Dans ce contrat à trois, chacun trouve son intérêt.

Quant à l'équipementier Adidas, il a rallié le combat en 2004, par le biais d'un livre, réalisé d'après une idée de Gérard-Philippe Mabillard, un communicant suisse. Pour l'opération, inédite, pas moins de quatre-vingt-huit personnalités ont enfilé des

1. Entretien avce l'auteur, mars 2008.

chaussures de sport de la marque aux trois bandes. De Catherine Deneuve à l'Abbé Pierre, en passant par Jean-Jacques Goldman, Jean-Louis Trintignant, Audrey Tautou ou encore Max Gallo, toutes ont posé, dans des mises en scène les plus diverses (Jean Rochefort avec une basket sur la tête, Julie Depardieu faisant fleurir ses tennis dans des légumes, Jamel, ses petits petons confortablement lovés dans la propre paire de Zidane, taille 44), sous l'objectif du photographe Georges-André Cretton. Ces clichés ont servi de base à *Tous en baskets*, un ouvrage paru chez Flammarion et vendu au profit de la Fondation ELA. Sans l'appui de Zidane, jamais autant de stars n'auraient accepté de participer au projet.

Retraité (mais toujours sponsorisé), Zidane semble au faîte de la gloire et de la reconnaissance. Son seul nom agit aujourd'hui comme un talisman. Prononcez-le et toutes les portes s'ouvriront. Son ami Christophe Dugarry confie, en toute franchise : « Nous, les joueurs, sommes tellement sollicités qu'il est difficile de trouver la cause juste. On a toujours peur d'être récupéré et de ne pas maîtriser l'utilisation de notre nom. Moi, je n'ai jamais associé mon nom à des causes humanitaires comme lui, je préfère m'impliquer dans des actions ponctuelles. »

Et l'ancien capitaine des Bleus ne s'est pas contenté d'embrasser la cause d'ELA. Depuis mars 2001, il est également ambassadeur itinérant du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD). Son seul patronyme a réussi à drainer d'autres champions tels le capitaine de l'équipe d'Angleterre David Beckham, ainsi que les Brésiliens Rivaldo et Roberto Carlos, avec lesquels Zidane a organisé un match contre la pauvreté à

Bâle, en Suisse. Les 800 000 dollars récoltés ont servi à financer des projets du même genre dans les pays en développement. Une main tendue, un pied mis à l'étrier par le footballeur le plus célèbre du monde, et le tour est joué. Il lui est même arrivé de prêter son image à Sœur Emmanuelle. Ainsi, en 2005, il a accepté de devenir le héros d'une bande dessinée, *Champion de vie* aux Éditions Casterman, dont la recette des ventes est allée à l'association caritative que préside la religieuse. « Il n'a pas touché un sou, raconte Alexi Nolent[1], auteur de la BD. Malheureusement je n'ai jamais pu le rencontrer, mais ses frères, notamment Noureddine, ont joué le jeu et ont supervisé mon travail. » La maison d'éditions Casterman et Sœur Emmanuelle rêvaient de lancer une collection « Champion de vie ». Hélas, aucune star n'avait l'aura d'un Zidane. Aucune star n'était capable de faire vendre 120 000 exemplaires rien qu'en prêtant sa vie.

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

Épilogue

La vie rêvée de Zidane ?

Ce jour d'automne 1998, à Turin, il faisait gris. Debout devant les baies vitrées de son salon, Zidane semble fixer les arbres de son jardin, raconte son biographe, Dan Franck[1]. Celui-ci est assis sur le canapé en cuir et retient son souffle. Après de longues minutes de silence, le joueur, sans se retourner, lui confie, la voix calme : « J'ai 26 ans et je possède tout : une femme, des enfants, de l'argent et une carrière exceptionnelle. Ma vie est terminée. »

Dix ans plus tard, lors de son voyage triomphal en Algérie, la foule se presse pour toucher Zidane. Son frère Noureddine se tourne alors et nous demande : « Vous supporteriez cette vie, ne serait-ce que 24 heures[2] ? »

Adulé, admiré, Zidane semble ne plus s'appartenir depuis cette fantastique finale de 1998. Pis, son coup de tête de 2006 l'aura propulsé défenseur des opprimés, à l'insu de son plein gré. Pour cet homme qui s'est forgé une image d'homme timide et qui a tant voulu cloisonner sa vie, la célébrité,

1. Entretien avec l'auteur, mars 2008.
2. Entretien avec l'auteur, décembre 2006.

voulue qu'à moitié, est parfois vécue comme une épreuve.

Parfois seulement. Car Zidane est un « excellent stratège » malgré cet air un peu naïf qu'il affectionne tant. Le joueur connaît la force de son charisme et sait mettre ses adversaires dans la poche. Ainsi, lors du procès de la Juve, auditionné par le procureur Guariniello, il témoignera de bonne grâce, souriant et bafouillant légèrement : « J'ai été très impressionné par Zizou, nous confie quatre ans plus tard le magistrat. Il était très bon, très sympathique. C'est un des rares à avoir joué cartes sur tables. Je garde un bon souvenir de nos deux rencontres. Je me souviens de lui assis dans mon bureau[1]. » Même son de cloche chez Jacques Liénard, médecin fédéral à la Fédération française de football. Chargé en 2004 d'effectuer les contrôles antidopage durant les matchs préparatoires de l'Euro, il se rappelle avec émotion l'ancien capitaine des Bleus : « Il était tard et je n'avais toujours pas déjeuné. Nous étions tous les deux assis dans la salle de contrôle quand il m'a gentiment offert la moitié de son sandwich. Vous voyez, j'ai eu l'honneur de partager un bout de pain avec Zidane[2]. »

Le célèbre numéro 10 déteste les conflits ? Qu'à cela ne tienne, il sait envoyer les autres au charbon pour lui. Ainsi, lors de la Coupe du monde 2006, sorti quelques minutes à la fin du match contre la Corée par un Domenech en colère, il se gardera bien de faire un quelconque reproche à l'entraîneur. Mieux vaut laisser ses proches monter au créneau : « C'est scandaleux d'avoir fait ça à Zizou, reproche Christophe Dugarry. Vous vous rendez

1. Entretien avec l'auteur, mai 2008.
2. Entretien avec l'auteur, mai 2008.

compte : lui faire une chose pareille alors que c'était peut-être son dernier match[1] ? »

Musulman malgré lui, pour convenir aux intérêts de certains de ses sponsors, personnage calme et réservé, pour coller à son image de gendre idéal, globe-trotter pour tromper l'ennui, ce héros est condamné à ne jamais fendre l'armure. Y parviendra-t-il toujours ?

1. Entretien avec l'auteur, janvier 2008.

Remerciements

Je voudrais remercier particulièrement tous les témoins qui ont souhaité rester anonymes. Ils m'ont aidée à mieux comprendre Zinedine Zidane. Merci aussi à ceux qui ont librement parlé.

Merci également à mon éditeur Christophe Deloire et à Flammarion de m'avoir soutenue durant ce projet de longue haleine.

Merci à Pauline, Julie, Laurence, Shérazade, Marion F. et Marion T., Véronique, Mehdi, Yahya, Karroucha, Anne, Sousou et Olivier pour leur soutien sans faille.

Merci à mes confrères de *L'Express* et notamment à Françoise, Thierry et Anne pour leur précieuse aide. Merci encore à mes amies de *Maison Française*.

À mes confrères Frédéric Hermel, Paolo Forcoline, Richard Place, Gilles Tanguy qui m'ont permis de mieux comprendre le monde du football.

À mes parents, mon frère Hichem et ma sœur Dounia qui ont participé à l'aventure.

À François pour tout.

Table

Troisième partie
Histoires de famille

Quatrième partie
L'omerta

Cinquième partie
L'ascension

Sixième partie
Dans la cour des grands

Septième partie
Le businessman



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 21 mars 2014

1er dépôt légal dans la collection : mars 2009.

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion

Besma Lahouri

Zidane, une vie secrète

Zidane… le joueur de génie, la star mondiale, le héros national. Mais qui est-il vraiment ? Malgré la légende, en dépit des médias, l'homme reste finalement un mystère. Cette enquête, menée dans toute l'Europe pendant plus d'un an et demi, n'a pas été sans difficulté, dévoilant les secrets d'un joueur qui ne s'appartient plus, dépassé par sa notoriété, empêché par ses contrats publicitaires, reclus derrière une omerta presque sans faille.

Voici un ouvrage qui éclaire certaines facettes méconnues du joueur – sa vie quotidienne, son rapport à l'argent, son entourage – sans oublier de saluer le talent et la carrière fabuleuse de l'ex-idole des stades.

“ *Enfin, une bio qui n'est pas cire-pompes.* ”

RTL

“ *Cette enquête est la plus complète jamais écrite sur le “système Zidane”.* ”

L'Express

“ *Ce livre lève le voile sur certaines zones d'ombre dans la carrière de Zidane.* ”

Le Parisien

Besma Lahouri est journaliste indépendante. Elle est habituée aux enquêtes sensibles, notamment pour *L'Express*.

9 782277 009474

Texte intégral
Photographie de couverture :
© Mysty / Sipa